

# IMPEGNO

Rassegna di Religione, Attualità e Cultura



## Le message et l'action de paix de don Primo Mazzolari Fr. Primo Mazzolari's message and conduct of peace

Actes du colloque international d'études,  
Unesco, Paris 29 novembre 2018  
Speeches from the conference of international study,  
Unesco, Paris 29 Novembre 2018

Interventions de / With contributions by  
Bruno Bignami, Guy Coq, Francesco Follo, Mariangela Maraviglia,  
Antonio Napolioni, Pietro Parolin, Xing Qu





**Le message et l'action de paix de don Primo Mazzolari  
Fr. Primo Mazzolari's message and conduct of peace**

**Actes du colloque international d'études,  
Unesco, Paris 29 novembre 2018  
Speeches from the conference of international study,  
Unesco, Paris 29 Novembre 2018**

**Interventions de / With contributions by  
Bruno Bignami, Guy Coq, Francesco Follo, Mariangela Maraviglia,  
Antonio Napolioni, Pietro Parolin, Xing Qu**



# IMPEGNO

Anno XXX - N. 1 - Aprile 2019

Sped. in abb. postale art. 2 comma 20/c legge 662/96 - Filiale di MANTOVA

## **Comitato di Direzione:**

Bruno Bignami (Presidente della Fondazione Don Primo Mazzolari),  
Giorgio Vecchio (Presidente del Comitato scientifico),  
Maurilio Guasco, Mario Gnocchi, Mariangela Maraviglia,  
Marta Margotti, Paolo Trionfini

**Direttore responsabile:** Gianni Borsa

## **Direzione, Redazione e Amministrazione:**

Fondazione Don Primo Mazzolari  
Centro di Documentazione e di Ricerca  
46012 BOZZOLO (MN) – Via Castello, 15  
☎ 0376/920726 - Fax 0376/920206  
[www.fondazionemazzolari.it](http://www.fondazionemazzolari.it)  
[info@fondazionemazzolari.it](mailto:info@fondazionemazzolari.it)

Autorizzazione Tribunale di Mantova  
n. 13/90 del 7 giugno 1990.

**Stampa:** Arti Grafiche Chiribella s.a.s. - Bozzolo (MN).



Les interventions en français de don Bruno Bignami, monseigneur Francesco Follo, Antonio Napolioni, évêque de Crémone et Mariangela Maraviglia ont été traduites de l'italien par Florence Rigollet, ainsi que toutes les citations de don Primo Mazzolari, y compris celles présentes dans l'intervention du cardinal Pietro Parolin. Les citations des différents souverains pontifes proviennent des traductions officielles du Vatican.

The texts were translated from Italian into English by Emily Saylor.



Msgr Francesco FOLLO  
Permanent Observer of the Holy See  
to l'UNESCO



Under the patronage of  
**UNESCO**



**DIOCESI DI CREMONA**  
H. E. Msgr Antonio NAPOLIONI  
Bishop of Cremona  
Italy

request the honor of your presence at the conference

**Message and action of peace of don Primo MAZZOLARI (1890 - 1959)**

**Thursday, 29 November 2018, from 3 p.m. to 6 p.m.**

**in collaboration with the Foundation "Primo MAZZOLARI" - Bozzolo (Italy)**

This invitation, valid for two people, will be requested at the entrance



UNESCO House, Room II  
125, avenue de Suffren  
Paris 7<sup>e</sup>

RSVP Tel: 33(0)1 45 68 33 50  
E-mail: [colloque@assau.org](mailto:colloque@assau.org)



<https://www.assau.org/colloque-mazzolari>



## programme

**3.10 p.m.-3.40 p.m.**

### **Welcome speeches**

- Msgr Francesco Follo, Permanent Observer of the Holy See to UNESCO
- H. E. Msgr Antonio Napolioni, Bishop of Cremona, Italy
- Mr. Xing Qu, Deputy Director-General of UNESCO

**3.40 p.m.-4.40 p.m.**

### **Keynote speech**

- His Eminency the Cardinal Pietro Parolin, Secretary of State of His Holiness: “Mazzolari: A peace-builder”

**4.40 p.m.- 5.45 p.m.**

### **Interventions**

- Mr Guy Coq: “Mounier and the Revue Esprit: A significant convergence with don Primo Mazzolari”
- Prof. Mariangela Maraviglia: “Voice to the poor” from Mazzolari to Pope Francis
- Prof. Bruno Bignami: “Don Mazzolari’s message of peace”

**5.45 p.m.-6.00 p.m.**

### **Conclusion**

- H. E. Msgr Antonio Napolioni
- Msgr Francesco Follo

## Résumé

---

### Introduction

---

Bruno Bignami	Une actualité de plus de soixante ans. Le message de don Primo Mazzolari à l'épreuve du temps	pag. 7
---------------	---	--------

---

### Actes de la conférence de Paris

---

Xing Qu	Don Mazzolari a su trouver la force de développer une pensée pour la démocratie et le pacifisme	» 9
Antonio Napolioni	Don Primo, un prêtre au regard sans frontières Son engagement pour une église selon l'Évangile	» 11
Pietro Parolin	Mazzolari bâtisseur de paix : son engagement à vivre l'histoire avec amour	» 14
Guy Coq	Six thèmes de l'œuvre d'Emmanuel Mounier qui ont éclairé le chemin de Primo Mazzolari	» 27
Mariangela Maraviglia	La parole aux pauvres, de don Primo au pape François Une prophétie qui traverse l'histoire de l'église	» 35
Bruno Bignami	Le message de paix de Mazzolari. La prophétie de <i>Tu non uccidere</i> (Tu ne tueras point) accueillie au Concile Vatican II	» 55
Francesco Follo	Mazzolari, un prêtre aux côtés des pauvres et de « ceux qui sont loin » « son enseignement à vivre l'histoire avec amour »	» 73
<b>Photos</b>		» 81

## Summary

---

### Introduction

---

Bruno Bignami      Still relevant after sixty years. The message  
of don Primo Mazzolari and the test of time      pag. 97

---

### Proceedings of the Paris Conference

---

Xing Qu      “Don Mazzolari found the strength to develop  
a way of thinking for democracy and pacifism”      » 99

Antonio Napolioni      Don Primo, a priest with unconfined vision  
His commitment to a Gospel-like Church      » 101

Pietro Parolin      Mazzolari builder of peace: “everyone’s commitment  
is necessary in order to live history with love”      » 104

Guy Coq      Six themes of Emmanuel Mounier’s work  
lit the way for Mazzolari      » 116

Mariangela  
Maraviglia      “Word to the poor” from don Primo to Bergoglio.  
Prophecy that spans the history of the Church      » 124

Bruno Bignami      Mazzolari’s Message of Peace:  
inheritance for the Vatican Council II      » 142

Francesco Follo      Mazzolari, priest of the poor  
teaches us to live history with love      » 160

Bruno Bignami<sup>1</sup>

### **Une actualité de plus de soixante ans. Le message de don Primo Mazzolari à l'épreuve du temps**

Paris, 29 novembre 2018, siège de l'Unesco : l'après-midi est consacré à la présentation du message de paix de don Primo Mazzolari (1890-1959). Il est annoncé par tous les écrans disséminés au siège de l'institution internationale agissant pour la culture et l'éducation.

Le cardinal Pietro Parolin, secrétaire d'État du Saint-Siège, est chargé de l'exposé principal et nous rappelle combien l'existence de don Mazzolari aura participé à la construction de la paix. Dès son enrôlement dans la Grande Guerre en tant que prêtre-soldat et aumônier militaire, don Primo ne cesse de prôner la paix comme expérience fraternelle. Il adhère ensuite à la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale sans recourir aux armes, et réalise sa désobéissance civile grâce à la force des idées.

Mais le chef-d'œuvre de sa réflexion reste son livre *Tu non uccidere* (Tu ne tueras point), publié anonymement en 1955. Certain que « le chrétien est un homme de paix et pas un homme *en paix* », Mazzolari invite les chrétiens à se placer « devant » les autres afin d'éclairer leur chemin, témoignage éloquent. Ses enseignements nous rappellent que la paix est un bien que l'on doit exiger pour tous, même pour ceux qui ne le méritent pas.

M. Qu Xing, directeur général adjoint de l'Unesco, nous a fait l'honneur de son hospitalité et d'un discours de bienvenue. Monseigneur Francesco Follo, Observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'Unesco, s'est occupé personnellement de l'organisation de l'événement parisien. Sont également intervenus en prenant la parole : monseigneur Antonio Napolioni, évêque de Crémone, M. Guy Coq, philosophe et disciple du personalisme d'Emmanuel Mounier, Mme Mariangela Maraviglia, membre du comité scientifique de la fondation Don-Primo-Mazzolari et moi-même, don Bruno Bignami, en tant que président de la fondation.

Nous sommes donc très heureux d'avoir l'occasion de vous présenter ici les versions intégrales de toutes les interventions qui se sont tenues au siège



de l'Unesco.

Ce colloque a également permis de lancer les célébrations du soixantième anniversaire de la mort de don Mazzolari (1959-2019) et de faire connaître son héritage culturel et spirituel à un niveau international.

Je vous propose de retenir tout particulièrement les mots avec lesquels le cardinal Parolin a conclu son intervention afin que nous recevions les trois enseignements de vie laissés par Mazzolari : « La paix naît du dialogue entre les hommes, de la pacification des cœurs et du désarmement des arsenaux, mais aussi de nos investissements dans l'éducation et la formation des consciences et de notre engagement à vivre l'histoire avec amour. »

Don Mazzolari a vécu et pensé la vie chrétienne en s'exposant personnellement. « Engageons-nous sans l'attendre des autres », écrivait-il en substance dans l'*incipit* de son fameux ouvrage *Impegno con Cristo* (S'engager avec Christ). Un *incipit* repris en partie par le secrétaire d'État du Saint-Siège afin de lancer un appel à tous les hommes et à tous les peuples. La paix n'est pas seulement absence de guerre, elle implique également de construire la justice, valoriser la culture, être à l'écoute des pauvres... Nous ne cesserons jamais d'apprendre des périphéries.

Le meilleur moyen de se souvenir du curé de Bozzolo, soixante ans après sa mort, est de permettre au plus grand nombre de s'approprier son héritage. Afin que celui-ci devienne à son tour, comme nous le suggère l'Unesco, « patrimoine de l'humanité ».

<sup>1</sup> Président de la fondation Don-Primo-Mazzolari

Xing Qu<sup>1</sup>

## **Don Mazzolari a su trouver la force de développer une pensée pour la démocratie et le pacifisme**

Excellences, Mesdames et Messieurs, c'est un plaisir et un honneur de m'adresser à vous au nom de la Directrice générale, Madame Audrey Azoulay, à l'occasion de ce colloque.

Je voudrais remercier le Saint-Siège, le Dicastère pour le service du développement humain intégral, ainsi que le Centre France-Asie, pour l'organisation de cette excellente initiative rendant hommage à don Primo Mazzolari.

Ce colloque est l'occasion de rappeler la pensée humaniste et sociale de don Primo Mazzolari, ainsi que son engagement pour la liberté religieuse et le pluralisme, qui représentent des thématiques si chères à l'Unesco.

Critiquée, censurée et parfois même sanctionnée, la pensée de don Primo Mazzolari demeure aujourd'hui encore une pensée fondamentale, apte à nourrir une culture de la paix. Toute sa vie, Primo Mazzolari s'est engagé pour une religion plus juste et pour un monde plus inclusif. Profondément marqué par les horreurs de la guerre et du fascisme, il a su trouver la force de développer une pensée pour la démocratie, le pacifisme.

L'œuvre de don Primo Mazzolari est, à bien des égards, un véritable appel à la prise de conscience et à la responsabilité de chaque individu dans la construction d'un monde meilleur. C'est ce qui la rend extrêmement pertinente aussi à ce jour.

Mesdames et Messieurs, l'œuvre et la vie de don Mazzolari nous rappellent l'engagement de l'Unesco, en ce qui concerne ces valeurs fondamentales, pour une culture de la paix.

En fait, dès sa création, l'Unesco a eu pour objectif de cultiver l'idéal de la paix dans la conscience humaine, par le biais d'une transformation opérée par l'éducation, la culture, la communication et la science.

Au cœur de notre mandat il y a la conviction que les conditions politiques et économiques ne suffisent pas pour bâtir et garder une paix durable. La paix doit être fondée sur une culture de la tolérance et de la compréhension

mutuelle.

Tout cela commence par les droits et la dignité de chaque femme et de chaque homme tels qu'ils sont exprimés dans la Déclaration universelle des droits de l'homme, dont nous célébrons le 70ème anniversaire cette année même.

C'est pour cela, que nous devons donner aux gens les compétences et les connaissances nécessaires pour vivre ensemble, mieux connaître leur propre culture et apprendre la culture des autres.

Nous devons également promouvoir et protéger la liberté d'expression en tant que droit fondamental.

Nous devons assurer une éducation, dès le plus jeune âge, capable de prévenir l'ignorance, la haine et toute forme de discrimination.

Cette vision n'a jamais été autant appropriée.

Nous vivons dans une période de grandes opportunités – en termes d'ouverture et de communication dans un espace public global – mais aussi de turbulences, où les sociétés, au niveau globale, se retrouvent confrontées à la violence extrémiste, aux migrations et aux dispersions internes, aux changements climatiques et au crime organisé au niveau international.

Nous voyons la croissance de comportements racistes et de stéréotypes sur la religion et la culture, utilisés comme base pour affirmer que différentes communautés ne peuvent pas vivre ensemble.

Nous devons réagir et renforcer le respect et la compréhension mutuels, qui sont essentiels et doivent commencer de la société civile. Les chefs religieux ont un rôle particulier à jouer dans la promotion du dialogue.

C'est le message central d'une culture de la paix : la diversité culturelle est un point fort qui ne peut être dissocié du respect des droits de l'homme.

Dans cet esprit, la vie de don Primo Mazzolari et son engagement en faveur de la paix et des femmes et des hommes marginalisés sont une source d'inspiration pour nous tous.

Je suis convaincu que la conférence d'aujourd'hui donnera une contribution à la promotion des idéaux de justice et d'inclusion sociale qu'il incarnait.

<sup>1</sup> Directeur général adjoint de l'Unesco

Antonio Napolioni<sup>1</sup>

## **Don Primo, un prêtre au regard sans frontières Son engagement pour une église selon l'Évangile**

Je débute mon bref hommage par un aveu : c'est la première fois de ma vie que je viens à Paris, et c'est à don Primo Mazzolari que je le dois. Ce sont toujours les circonstances les plus inattendues qui donnent naissance à de nouveaux enrichissements culturels et historiques.

Je voudrais, à vous tous, adresser mes remerciements : à l'Unesco, qui nous accueille en présence de ses plus hauts responsables, aux nombreuses délégations de pays étrangers participants, à toutes celles et tous ceux venus d'Italie et de Crémone.

C'est un immense plaisir pour moi d'avoir pu écouter son éminence le cardinal Pietro Parolin nous parler de celui que l'on appelait « le curé d'Italie » et de pouvoir ainsi, ensemble, ouvrir de nouveaux horizons à l'œuvre et au message de don Primo.

Je tiens également à remercier M. Qu Xing, dont la présence, dans le cadre des Objectifs du millénaire, témoigne encore une fois de l'attention de l'Unesco à la culture de paix et à ses bâtisseurs, célèbres ou anonymes.

Permettez-moi enfin de remercier monseigneur Francesco Follo, qui témoigne ici depuis longtemps de la sagesse et du labeur des gens de Lombardie.

Je suis évêque de Crémone depuis bientôt trois ans, mais ma fréquentation des écrits de don Mazzolari remonte à mes années de formation. C'est pourquoi je suis très heureux que l'on m'ait chargé de rappeler, en introduction de cette conférence, les articulations fondamentales du parcours humain et spirituel de ce protagoniste du XX<sup>e</sup> siècle.

Don Mazzolari est un homme de périphérie : Crémone est à la périphérie de la Lombardie. Les paroisses de Cicognara et de Bozzolo, dans la province de Mantoue, sont des périphéries de l'Italie, aujourd'hui comme hier. Et pourtant, don Primo est un homme au regard sans frontières.

Né à Boschetto di Cremona le 13 janvier 1890, il reçoit à partir de 1902 une formation culturelle et spirituelle au séminaire de monseigneur Bonomelli, évêque aux idées larges, avant d'être ordonné prêtre en 1912. Enrôlé en 1915 comme prêtre-soldat, il part ensuite sur le front en tant qu'aumônier militaire. Profondément affecté à son retour de la guerre, il continue cepen-

dant d'assurer seul son ministère au milieu de la population. Après un bref passage à la paroisse Sainte-Trinité de Bozzolo, il rejoint Cicognara, dominé par la digue de notre grand fleuve Pô. Il se distingue alors par une pastorale attentive à chacun, en particulier à l'endroit des plus démunis. Et il entre dans le cœur des fidèles. Pendant dix ans, il se consacre à former une communauté autour du message évangélique, à l'origine de sévères oppositions avec le fascisme. En 1925, don Primo refuse de sonner les cloches pour chanter le *Te Deum* après l'attentat manqué contre le *duce*. En 1929, il refuse de se rendre aux urnes pour le vote politique qui prévoit un seul parti. La nuit du 2 août 1931, il essuie des tirs fascistes d'intimidation sur le presbytère de Cicognara.

L'année suivante, don Mazzolari est à nouveau transféré à Bozzolo, où il restera vingt-sept ans. Engagé dans l'unification des deux paroisses du village, il débute dans le même temps son activité littéraire. En quelques années, il publie *La più bella avventura*, *Lettera sulla parrocchia*, *Il Samaritano*<sup>2</sup>, pour ses textes les plus importants. *La più bella avventura*, dans laquelle il s'emploie vivement à actualiser la parabole du Fils prodigue, se heurte aux critiques du Saint-Office, qui exige son retrait du commerce. L'autorité ecclésiastique, longtemps suspicieuse à l'égard de l'ouverture du curé de Bozzolo à tous les éloignés du Christ, ne cessera ses polémiques et ses interventions disciplinaires qu'à quelques semaines de sa mort.

La Seconde Guerre mondiale découvre un don Primo en action aux côtés de la Résistance, dans la basse plaine de Mantoue. Sa paroisse s'efforce de soulager les souffrances de familles de réfugiés ou de celles frappées par les deuils et tombées dans la pauvreté. Mais le prêtre n'échappe pas aux arrestations. En 1944, il est obligé de fuir et trouve refuge dans la région de Brescia avant de retourner à Bozzolo, où il vivra caché dans son presbytère jusqu'à la Libération, le 25 avril 1945. Poussé par ce deuxième conflit à de nouvelles réflexions sur la paix, il publie en 1955, d'abord anonymement, son manifeste du pacifisme chrétien : *Tu non uccidere* (Tu ne tueras point).

Après la guerre, il est urgent de retisser les liens du pays. Mazzolari pense à un parti d'inspiration chrétienne à la hauteur des attentes de justice sociale, notamment chez les plus humbles et les plus pauvres. Il favorise la naissance de la Démocratie chrétienne à Bozzolo et la soutient aux élections du 18 avril 1948. Sans compter, il se dépense au contact des Italiens en faveur de l'engagement social des catholiques. En 1949, il fonde le bimensuel *Adesso*, dans lequel il invite à dialoguer divers univers. Ainsi, des hommes provenant de

cultures et d'histoires différentes contribueront à la revue : catholiques, socialistes, laïques, syndicalistes, hommes politiques, économistes...

La maison de don Primo devient un lieu de rencontre pour des hommes et des femmes de toute extraction sociale. Don Mazzolari éclaire les personnes en difficulté connaissant la pauvreté, ou bien aux prises avec de grosses responsabilités. À la paroisse de Bozzolo, on trouve un mot pour chacun, proches ou non de l'Église.

La vie sur terre de don Mazzolari s'arrête le 12 avril 1959. Quelques semaines plus tôt, le 5 février, le prêtre était reçu en audience par le pape Jean XXIII et put entendre de la bouche même du souverain pontife les paroles suivantes : « Voici la voix de l'Esprit Saint en terre mantouane. » Après tant de désaccords et d'incompréhensions, l'Église commençait enfin à reconnaître la valeur du témoignage évangélique du curé de Bozzolo, même si « personne n'est prophète en son pays » : car à Crémone, il lui fut bien difficile de se faire entendre et comprendre sans préjugés.

Le prêtre crémonais, dont l'engagement pour une Église selon l'Évangile sera précurseur du concile Vatican II, s'éteint peu de temps après l'indiction de ce dernier. Comme Moïse, il traverse le désert de l'Église préconciliaire et meurt au seuil de la Terre promise.

Regardons aujourd'hui la vie et la pensée de don Mazzolari comme une source où puiser des raisons d'engagement et d'espérance afin de nous aider à réaliser le magistère du pape François, dont la visite à Bozzolo, le 20 juin 2017, pour prier sur la tombe d'un curé de campagne, nous a tous surpris. Ce jour-là, le pape concluait son discours par ces mots : « Si vous deviez reconnaître n'avoir pas accueilli la leçon de don Mazzolari, je vous invite aujourd'hui à en tirer profit. Notre Seigneur, qui a toujours suscité pasteurs et prophètes selon son cœur au sein de notre Sainte Mère l'Église, nous aide aujourd'hui à ne plus les ignorer. Suivre ces visionnaires nous aurait épargné bien des souffrances et des humiliations. »

Nous voici donc à présent réunis sous le regard d'un monde en quête de paix, pour tirer profit de cette leçon.

## NOTES

<sup>1</sup> Évêque de Crémone

<sup>2</sup> La plus belle aventure, Lettre sur la paroisse, Le Samaritain.

Pietro Parolin<sup>1</sup>

## **Mazzolari bâtisseur de paix : son engagement à vivre l'histoire avec amour**

Je salue tous les participants au Colloque international sur *Le message et l'action pour la paix de don Primo Mazzolari (1890-1959)* et je vous remercie de l'occasion qui m'est offerte d'apporter ma contribution au Siège prestigieux de l'Unesco. Je vous transmets également les salutations de Sa Sainteté le pape François qui encourage et accompagne de sa bénédiction la présente initiative, dans le droit sillage de cette organisation fondée pour construire et défendre la paix dans le cœur et dans l'esprit des hommes et des femmes du monde entier (cf. Prologue de l'Acte constitutif de l'Unesco), et qui aidera à faire « des choix nécessaires pour l'avenir, des choix de paix et pour la paix, et il n'y aura pas de paix sans une éducation adéquate des jeunes générations. Et il n'y aura pas d'éducation adéquate pour les jeunes d'aujourd'hui si la formation qui leur est offerte ne correspond pas bien à la nature de l'homme, être ouvert et relationnel » (pape François, 28 avril 2017).

Le contexte de l'Unesco et les réflexions du pape François sont une excellente occasion pour reprendre aujourd'hui le message de paix de don Mazzolari et réfléchir sur la manière dont la pensée et l'action de ce prêtre pourront nous aider à vivre notre époque avec courage et à contribuer à la construction de ce que le pape François appelle, à la suite de ses prédécesseurs, la civilisation de l'amour, dans laquelle chaque personne est aidée non seulement à avoir davantage, mais à être davantage (Jean-Paul II, Discours à l'Unesco, n° 14). Il est donc plus qu'approprié de célébrer ici, à l'Unesco, une grande personnalité comme l'était don Mazzolari, bâtisseur de paix et éducateur de fraternité.

Né en 1890 à Crémone et ordonné prêtre en 1912, don Primo s'est retrouvé très jeune à devoir affronter le drame de la guerre. En effet, en 1915, il est enrôlé comme prêtre-soldat et, de 1918 à 1920, il continue son service dans l'armée italienne comme aumônier militaire.

Durant ces années, il mûrit certaines convictions qui le conduiront ensuite à devenir ce bâtisseur de paix du vingtième siècle. À la veille de la Première

Guerre mondiale, il est interventionniste et salue favorablement l'entrée de l'Italie dans le conflit. Mais ce patriotisme initial est remis en cause par son expérience concrète de prêtre en contact direct avec la guerre. Voici l'une de ses réflexions :

Le prêtre-soldat fut dans la tranchée, à l'assaut, à l'hôpital, au cantonnement, et dans son cœur incandescent (les pierres se mêlaient au canon) ont dû se rencontrer les confidences les plus tendres, les secrets les plus intimes, les tourments les plus noirs, les affres, l'angoisse, les déchirements d'une humanité désormais proche, avec laquelle il vivait, agissait, souffrait, se confondait. Beaucoup de ceux qui s'offraient à la vie pour la première fois ne purent en détourner le regard, leurs yeux encore brillants d'ingénuité et d'innocence ; ils étaient si nombreux ceux qui n'avaient jamais vu l'homme...<sup>2</sup>

La dure réalité de la guerre l'aide à comprendre qu'entre l'Évangile et la violence, la distance est abyssale. Au cours des mois passés au cœur de l'Europe comme aumônier militaire en Haute Silésie (Pologne), il écrit dans son journal, le 2 mars 1920 :

Nous serons parvenus à bon port quand des peuples de races différentes sauront vivre ensemble sur une même terre sans s'agresser les uns les autres. Alors, la question nationale et la question de la race n'existeront plus. L'humanité les aura remplacées<sup>3</sup>.

C'est un message d'une grande actualité, à presque cent ans de distance ! À partir de cette expérience dramatique, Don Primo Mazzolari ne cesse d'offrir sa contribution pour que la paix soit un lieu authentique de fraternité. Par la suite, tandis que les totalitarismes sévissent en Italie et en Europe, ce curé de campagne a le courage de s'opposer avec force à toute forme d'injustice et de racisme. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il soutient la Résistance en exerçant sa conscience pour préserver l'humanité du cauchemar de la violence. En 1941, à l'occasion d'un congrès liturgique, il propose de supprimer « de notre vocabulaire cette habitude entrée dans le langage courant. Notre jargon guerrier témoigne de notre barbarie : consolidation, dégâts, bombarde-



ments stratégiques, destruction, nombre de morts, que l'on compare à celui des autres, comme s'ils n'étaient pas des nôtres<sup>4</sup> ». Assainir le langage et apaiser l'esprit sont, pour don Primo, des moyens d'arracher les racines de la guerre.

Penser la paix accompagna toute l'existence de cet homme d'église, engagé dans des zones périphériques comme les villages de la basse plaine du Pô où il fut nommé prêtre : Cicognara et Bozzolo. Dans son ministère pastoral, il ne cessa jamais d'être attentif au thème de la paix et s'intéressa aux événements qui bouleversèrent l'Italie, tout comme l'Europe et le reste du monde. Pensons à la Seconde Guerre mondiale et à l'avènement des totalitarismes qui créèrent les conditions d'anéantissement de l'humanité et firent tomber à nouveau l'histoire dans le gouffre d'une guerre sans frontières. Sa critique de la mentalité guerrière s'intensifiera quand il comprendra que le drame se jouait sur le dos de personnes et de familles innocentes. Voilà pourquoi il ne rejeta pas la critique de tout pouvoir qui se pensait absolu, piétinait l'homme et usait de méthodes violentes. Ainsi a-t-il acquis une sensibilité capable de saisir à temps la tragédie qui rongeaient l'Europe des années 30. Sachant reconnaître dans la guerre d'Espagne « un horrible fratricide » (1936) et dans l'invasion allemande de la Pologne (1939) un « crime incompréhensible ». Derrière la guerre civile espagnole, écrivait-il, « s'agitent des eaux troubles d'intérêts inhumains et inavouables qui, sous couvert d'idéologie, accélèrent la coalition des deux blocs pour tromper les masses et précipiter les peuples, avec une passion aveugle, dans le gouffre de la guerre<sup>5</sup> ».

Tandis que la radio annonçait le début de la Seconde Guerre mondiale, le 1er septembre 1939, le curé de Bozzolo écrivait dans son journal :

Quand un homme parle de cette façon [Hitler, *ndt*], sa cause est déjà perdue devant les hommes d'esprit et de raison. Il se place en dehors de la tradition et du sens chrétiens ; et même en dehors de l'humanisme païen de Rome. [...] On se demande : « Est-il normal ? Ou bien sommes-nous face à une énigme criminelle encore inconnue de l'histoire<sup>6</sup> ? »

Le débat autour de la guerre s'approfondit encore davantage au moment où les jeunes posent des questions radicales et dérangeantes. En 1941, au presbytère de don Primo, arrive la lettre d'un jeune aviateur florentin demandant

d'être éclairé sur ses drames de conscience. Pourquoi une Église qui entend construire la paix, interroge le jeune Giancarlo Dupuis, demande à ceux qui sont en guerre d'être fidèles à leur pays ? Que faire quand la conscience traverse une crise? Mazzolari offre une très longue réponse (*Risposta ad un aviatore*) et n'esquive pas la radicalité des questions en jeu. « La vérité et le bien ne sont pas toujours limpides<sup>7</sup> ». Une œuvre de discernement est donc nécessaire : le chrétien est appelé à « affranchir » la vérité et le bien d'une réalité souvent insuffisante. Cela ne signifie pas se compromettre avec l'erreur et le mal (« jamais autorisé »), mais de faire face à la dimension concrète de la vie. Mazzolari tente ainsi de mettre en lumière la recherche d'une conscience croyante qui ne peut se limiter de reproduire, face à l'histoire, les choix du passé. La décision morale ne doit jamais se dispenser de reconnaître ce qui construit le Royaume de ce qui lui fait obstacle.

L'opposition chrétienne, si sa conscience n'est pas obstruée par une inguérissable mauvaise foi, en même temps qu'elle perçoit, souligne et critique les insuffisances inhérentes à l'action collective, en accepte les côtés positifs et les possibilités d'amélioration. Plutôt qu'opportunisme ou compromis, elle est un moyen essentiel de rester dans l'histoire afin de nous permettre de reconnaître et d'accepter tous les aspects de la réalité - ni injustes, ni mensongers en soi – et de tenter de les améliorer en vue du bien commun, à condition de les accueillir comme un chrétien se doit d'accueillir et de vivre les réalités humaines en accord avec la Foi et la Justice<sup>8</sup>.

Pendant la guerre, Mazzolari souligna deux nécessités : une nouvelle institution supranationale et la relance de l'objection de conscience. La Société des Nations lui semblait avoir échoué et il fallait donner vie à un pouvoir « supranational » qui puisse contenir, empêcher ou juger l'émergence de conflits éventuels par-delà les intérêts particuliers. En opposition à l'absolutisme de l'État, il fallait en outre réaffirmer l'« autonomie naturelle » et le « droit à se défendre » de la conscience morale. L'objection de conscience devenait « pour les chrétiens, opposés au métier de tuer, une première tentative de retranchement », une réponse de la liberté humaine à ces deux excès : « l'homme mesure de toute chose et l'homme *écrasé* par toute chose ». La possibilité

de l'objection de conscience rétablissait le juste rapport entre les droits de l'homme et ceux de la communauté, laquelle a pour but le bien commun, le « perfectionnement même de l'homme<sup>9</sup> ». Don Primo a expliqué le mythe du devoir à l'exact opposé de la primauté de la conscience morale. Éduquer le soldat ne consiste pas à le former à l'obéissance aveugle, mais à lui offrir les instruments pour distinguer le bien du mal. En réalité, croire que l'Évangile cherche une fidélité formelle appauvrirait le message de Jésus-Christ<sup>10</sup>. La désobéissance devient alors un devoir face à des abus évidents ou répétés de l'autorité : le pouvoir doit exiger le bien commun. La conscience requiert la fidélité au bien commun, au droit à la vérité et à la justice<sup>11</sup>.

Ces réflexions ont convergé dans l'adhésion de don Mazzolari à la Résistance. La désobéissance civile, pour lui, devait se construire par la force de la pensée et des idées plutôt que par le recours aux armes. Au début des années 40, en effet, don Primo a publié l'un de ses textes les plus provocateurs : *Impegno con Cristo* (S'engager avec Christ), qu'il présentait comme un hymne au témoignage chrétien. Il écrivait : « la première condition que l'on demande au témoin ou au prophète est de posséder une conscience chrétienne claire afin de distinguer ce qui convient ou non à l'Évangile<sup>12</sup> ». Il ajoutait : « Nous vivons à une époque où ce n'est pas tant la réalisation des devoirs commandés par les hommes qui importe que la tentative d'en connaître le fondement éthique<sup>13</sup> ». D'où l'engagement du chrétien pour la libération de l'homme de toute forme d'esclavage, en cohérence avec son engagement à construire le « Royaume des fils de Dieu » opposé au « Royaume des serviteurs ». Ces paroles ne passèrent pas inaperçues et furent la cause de la première arrestation de Mazzolari en février 1944. Par la suite, la même année, en raison de son engagement dans la Résistance, il dut subir une seconde arrestation qui le poussa rapidement à fuir et à se cacher pendant plusieurs mois, jusqu'au 25 avril 1945.

Après la Seconde Guerre, le curé de Bozzolo s'engage dans la pacification des esprits et dans la reconstruction sociale afin d'offrir des motifs de responsabilité civile aux catholiques. Il fonde à cette fin, en 1949, le bimensuel *Adesso* et poursuit sans trêve son engagement pour la paix. Il œuvre aussi pour un dialogue avec « ceux qui sont loin », à savoir ceux qui ont à cœur la question de la paix et qui luttent pour l'interdiction de la bombe atomique, même s'ils ne se reconnaissent pas dans l'Église. Sa tentative de dialogue avec les parti-

sans de la paix fut regardée avec soupçon par l'Église, qui eut du mal, dans ce contexte, à en comprendre la prophétie. Malgré les incompréhensions, la passion de Mazzolari pour la paix ne faiblit pas. Au contraire, son engagement se transforma en « obstination ». Son journal devint une caisse de résonance qui n'épargnait ses critiques à personne, en un temps de dangereuse « guerre froide ». Il écrivait le 15 octobre 1950 :

Ceux qui prêchent la paix et qui, au fond de leur cœur, souhaitent une guerre qui les soulage du cauchemar communiste, sont de faux pacifistes. Et ceux qui se disent contre toutes les guerres, excepté celles qui, dans une certaine mesure, pourraient servir la cause russe et communiste, sont de faux pacifistes. Devant ces coalitions hypocrites, dangereuses et simplistes, nous préférons les risques d'une politique inventive qui ne se contente pas de répéter de manière abstraite « nous refusons la guerre », mais qui emploie tous les moyens honnêtes pour l'empêcher, à commencer par la raison et la religion. Notre devoir est de nous opposer au fanatisme<sup>14</sup>.

L'excès de propagande en faveur de la guerre était pour Mazzolari le véritable danger duquel il fallait se garder. En bon observateur de la nature, gardien de son « église paroissiale sur la digue » du fleuve Pô, il se servait de cette image pour représenter la force dévastatrice de la guerre, capable de tout emporter. Si la guerre est comme un fleuve qui peut déborder et tout emporter dans la catastrophe, le monde est sauvé par les « gardiens des digues de la paix ». Leur devoir de prévention est fondamental, mais « si les hommes ne cessent de se haïr et de s'armer, il n'y a pas de digue qui tienne, aussi solide soit-elle.<sup>15</sup> » Il était convaincu que « chacun de nous est un ciel qui peut donner la pluie ou le soleil, préparer la guerre ou assurer la paix : chacun de nous, avant même les "grands" ou les ministres des Affaires étrangères, est le gardien des digues de la paix<sup>16</sup> ». L'obstination pour la paix est le fruit de l'engagement de chrétiens laïcs qui cherchent à déplacer les obstacles qui se trouvent sur leur chemin. La seule voie possible est celle du dialogue. « Toutefois, prévenait-il, si nous, chrétiens, mettons certaines nations hors la loi en raison de leurs principes économiques et philosophiques différents des nôtres, la recherche même de la paix devient un instrument ou un aspect de la guerre froide, sinon un alibi

pour mener quoi qu'il arrive une "attaque préventive"<sup>17</sup> ». Ainsi rêvait-il d'une Église en sortie de ses propres camps armés pour ne pas se transformer en terrain miné ou clôturé où chacun se réfugierait dans la suspicion réciproque et projetterait un monde divisé.

Ses appels à se préoccuper du sort de l'humanité, et plus encore du projet européen, furent mémorables et nombreux. Ses interventions, qui remontaient surtout au début des années 50, prennent aujourd'hui un ton prophétique en ce siège international de l'Unesco. En 1953, à un moment de forte crise entre l'Est et l'Ouest, au beau milieu de la guerre froide, l'unité même de l'Europe était remise en cause. Le projet d'intégration à travers la Communauté européenne de défense apparaissait difficile dès le départ. Mazzolari en interprétait les signaux critiques et écrivait courageusement à ce propos. Dans un article publié dans le journal *L'Eco di Bergamo*, il prévenait qu'une Europe « broyée par les rivalités internes et externes, soumise à une économie qui gaspille et affame [...] ne sera guère plus qu'une expression géographique ou qu'une zone interdite<sup>18</sup> ». C'est pourquoi il engageait les chrétiens européens à faire tout leur possible pour « sauver leur maison ». Il concluait :

Je ne sais si la possibilité de sauver l'Europe est encore de notre ressort : mais il est clair et urgent que le devoir de la chrétienté européenne, catholiques compris, est d'y employer toutes ses forces spirituelles et temporelles<sup>19</sup>.

Le chef-d'œuvre de sa réflexion demeure sans aucun doute son livre *Tu non uccidere* (Tu ne tueras point), véritable manifeste pour la paix, publié anonymement en 1955 après les tragédies des guerres mondiales. Convaincu que « le chrétien est un homme de paix, et pas un homme *en paix*<sup>20</sup> », Mazzolari invite les chrétiens à ne pas se laisser dominer par la peur et à se mettre « devant » afin d'être une lumière visible par tous. Pour le curé de Bozzolo, il était absurde qu'après des siècles de christianisme, l'adage « Si tu veux la paix, prépare la guerre » soit encore gagnant. En réalité, il faut créer les conditions pour la paix. Il faut se positionner en sa faveur et s'y rallier. La paix est une vocation, la vraie vocation de l'homme. C'est pourquoi don Primo proposait de dépasser l'idée qu'il puisse exister une « guerre juste » à une époque où les armes étaient devenues tellement destructrices qu'elles pouvaient tuer des

milliers de vies innocentes. Considérant la course aux armements comme une « folie », don Primo a prouvé que « notre arme de défense n'est pas l'arme atomique, mais la justice sociale<sup>21</sup> ». Il avertissait : « La guerre commence lorsque, pour ne pas faire la guerre, je suis au désespoir d'être obligé de la préparer<sup>22</sup> ».

Il n'y a pas de paix sans justice, précisément parce que la guerre génère la pauvreté : « Si l'on dépensait autant pour supprimer les causes [de la pauvreté] que ce que l'on dépense pour les guerres, nous assisterions à un accroissement du bien-être, de la paix et de la civilisation : à un accroissement de la vie<sup>23</sup> ». Puis, citant un discours du président américain Eisenhower, il rappelait :

Tout canon que l'on construit, tout navire de guerre lancé, toute fusée que l'on prépare est un coup porté aux affamés ainsi qu'à tous ceux qui ont froid sans pouvoir se couvrir<sup>24</sup>.

Don Primo Mazzolari fut un véritable bâtisseur de paix. Ses enseignements rappellent que la paix est un bien qui doit être demandé pour tout le monde, même pour celui qui ne le mérite pas, et qu'elle est le fruit de l'engagement de tous les hommes de bonne volonté. Reprenant le message de Pie XII en 1939 : « Rien n'est perdu avec la paix, tout peut l'être avec la guerre », le curé de Bozzolo affirmait que la paix ne doit pas s'imposer mais s'offrir. Elle est le fruit d'une pacification de l'esprit allant des choix des personnes jusqu'à ceux des responsables politiques.

Don Mazzolari est mort le 12 avril 1959. Sa tombe, dans l'église paroissiale de Bozzolo, est devenue un lieu de pèlerinage pour de nombreuses personnes. Le pape François lui-même s'y est rendu le 20 juin 2017 pour y commémorer cette extraordinaire figure de prêtre et de prophète. Les écrits de don Primo sont une mine où les chercheurs, intellectuels et hommes de bonne volonté peuvent aller puiser. Parmi les nombreux témoins, les bâtisseurs de paix pourront reconnaître ce simple curé de campagne, capable d'aimer l'humanité avec générosité. L'actualité de son message est sous nos yeux. Je me permets de recueillir trois enseignements de vie que nous pourrions partager lors de ce colloque.

Le premier est que la paix naît du dialogue entre les hommes. Don Primo écrivait ceci :

Celui qui est trop sûr de sa vérité plutôt que de la Vérité est moins un témoin qu'un zéléteur, car il sépare avant la moisson le bon grain de l'ivraie sans voir que son « chemin devant Dieu » le soumet en réalité à la tentation de « supprimer » tous ceux, qui, à ses yeux, ne sont plus des hommes, en s'en débarrassant comme on arrache les « racines du mal », sans pitié<sup>25</sup>.

La condition du dialogue est la pacification. Il s'agit de pacifier les cœurs et de désarmer les arsenaux. Le combat de don Mazzolari en faveur du désarmement rappelle l'actualité de l'enseignement du Concile Vatican II, qui osait mentionner « une des plaies les plus graves de l'humanité » capable de faire un tort « intolérable aux pauvres ». *Gaudium et spes* 81 observe avec sagesse :

On doit néanmoins se convaincre que la course aux armements, à laquelle d'assez nombreuses nations s'en remettent, ne constitue pas une voie sûre pour le ferme maintien de la paix et que le soi-disant équilibre qui en résulte n'est ni une paix stable, ni une paix véritable. Bien loin d'éliminer ainsi les causes de guerre, on risque au contraire de les aggraver peu à peu. Tandis qu'on dépense des richesses fabuleuses dans la préparation d'armes toujours nouvelles, il devient impossible de porter suffisamment remède à tant de misères présentes de l'univers. Au lieu d'apaiser véritablement et radicalement les conflits entre nations, on en répand plutôt la contagion à d'autres parties du monde. Il faudra choisir des voies nouvelles en partant de la réforme des esprits pour en finir avec ce scandale et pour pouvoir ainsi libérer le monde de l'anxiété qui l'opprime et lui rendre une paix véritable<sup>26</sup>.

Qu'il me soit permis de rappeler ici les paroles du pape François à New York, le 25 septembre 2015, qui font référence au préambule et au premier article de la Charte des Nations Unies indiquant les fondements de la construction du droit international : la paix, la solution pacifique aux controverses et le développement des relations d'amitié entre les nations. Dans son discours, le pape François affirmait ceci :

La tendance toujours actuelle à la prolifération des armes, spécialement les armes de destruction massive comme les armes nucléaires, contraste fortement avec ces affirmations et les nie dans la pratique. Une éthique et un droit fondés sur la menace de destruction mutuelle – et probablement de toute l'humanité – sont contradictoires et constituent une manipulation de toute la construction des Nations Unies, qui finiraient par être des “Nations unies par la peur et la méfiance”. Il faut œuvrer pour un monde sans armes nucléaires, en appliquant pleinement l'esprit et la lettre du Traité de non-prolifération, en vue d'une prohibition totale de ces instruments<sup>27</sup>.

Dans cette perspective, il convient de rappeler qu'environ deux ans après, le 7 juillet 2017, la communauté internationale adopta un nouvel instrument juridique dans le domaine nucléaire : le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires. Cette adoption est le fruit d'un vaste mouvement d'opinion où la société civile entra en dialogue avec certains gouvernements en faveur d'un monde libéré des armes nucléaires. Le pape François et le Saint-Siège ont participé activement à ce processus, en s'appuyant sur certaines argumentations : l'inadéquation des systèmes de défense nucléaires dans la réponse aux menaces à la sécurité nationale et internationale du XXI siècle ; l'impact humanitaire et environnemental catastrophique de l'utilisation d'engins nucléaires ; la dispersion de ressources humaines et économiques pour leur modernisation, ressources soustraites à l'accomplissement complexe d'objectifs comme la paix et le développement humain intégral; l'instauration d'un climat de peur, de méfiance et d'opposition. Éléments où l'écho des réflexions de don Primo Mazzolari résonne d'une manière ou d'une autre.

Le nouveau traité possède également une référence importante à l'éducation à la paix et au désarmement. A ce propos, nous pouvons à nouveau nous référer à l'actualité du message de don Primo, en rappelant sa deuxième idée fondamentale : la paix vient du fait que l'éducation n'est pas et ne doit jamais être considérée dans une optique purement utilitariste. Pour don Mazzolari à l'époque, et pour l'Église et pour l'Unesco aujourd'hui, il s'agit de former la personne humaine en lui donnant le bagage nécessaire pour vivre pleinement sa vie. Plus brièvement, il s'agit de transmettre la sagesse qui ne consiste pas seulement en une série d'informations mais en l'apprentissage du sens (compris comme direction et comme signification) de la vie.



La troisième idée fondamentale est que la paix naît de l'engagement de chacun à vivre l'histoire avec amour : « Nous devons cesser – avertissait Mazzolari – d'être des spectateurs sous couvert d'honnêteté et de chrétienté. Trop de gens ont les mains propres parce qu'ils n'ont jamais rien fait ». C'est précisément la question de l'engagement concret et personnel qui devient l'un des messages les plus forts du curé de Bozzolo. Il suffit de rappeler ici l'un de ses textes les plus poétiques, situé à l'incipit d'*Impegno con Cristo* :

*Nous nous engageons*  
 nous, et non les autres  
 uniquement nous, et non les autres  
 petites ou grandes gens  
 croyants ou non croyants

*Nous nous engageons*  
 sans exiger des autres qu'ils s'engagent avec nous,  
 ou sans nous,  
 à leur manière ou à la nôtre.

*Nous nous engageons*  
 sans juger ceux qui ne s'engagent pas  
 sans accuser ceux qui ne s'engagent pas  
 sans condamner ceux qui ne s'engagent pas  
 sans essayer d'en comprendre les raisons  
*Nous nous engageons* à ne pas nous désengager si les autres ne s'engagent pas.

[...] Le monde bouge si nous bougeons  
 change si nous changeons  
 se réalise dès que se réalise une *nouvelle créature*  
 devient barbare dès que se déchaîne la bête féroce présente en chacun de nous.

Le *nouvel ordre* commence dès que l'un d'entre nous s'efforce de devenir un *nouvel homme*.

Le printemps commence avec la première fleur  
la nuit avec la première étoile  
le fleuve avec la première goutte  
l'amour avec le premier rêve.

Je vous remercie pour votre écoute patiente et j'espère que ce colloque portera des fruits de conversion et de renouveau dans nos cœurs, car nous sommes convaincus, comme le soutenait don Mazzolari, que l'homme doit s'obstiner sans relâche à la paix. À toutes les époques et en faveur de toutes les personnes.

## NOTES

<sup>1</sup> Secrétaire d'Etat du Saint-Siège

<sup>2</sup> Primo Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra*, éd. par Guido Formigoni et Massimo De Giuseppe, Bologne, EDB, 2009, p. 106.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 120.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 266.

<sup>5</sup> Primo Mazzolari, *Diario III/B (1934-1937)*, éd. par Aldo Bergamaschi, Bologne, EDB, 2000, p. 342.

<sup>6</sup> Primo Mazzolari, *Diario V. 25 aprile 1945-31 dicembre 1950*, éd. par Giorgio Vecchio, Bologne, EDB, 2015, p. 404.

<sup>7</sup> *Idem*, *Scritti sulla pace e sulla guerra op.cit.*, p. 250.

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 251.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 255.

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 258.

<sup>11</sup> C'est la conception thomiste de l'autorité. Il est fait référence ici à la définition de la loi donnée par saint Thomas:

«*Rationis ordinatio ad bonum comune, ab eo qui curam communitatis habet, promulgata*» (L'autorité prend soin de la communauté et demande l'obéissance aux lois dans la mesure où elles sont raisonnables et ordonnées au bien commun). Cf. Thomas d'Aquin, *Summa theologiae I.II*, q. 90, a. 4.

<sup>12</sup> Primo Mazzolari, *Impegno con Cristo*, éd. par Giorgio Vecchio, Bologne, EDB, 2007, p. 116.

<sup>13</sup> *Ibid*, p. 117.

<sup>14</sup> Primo Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra, op.cit.*, p. 414.

<sup>15</sup> *Ibid*, p. 486.

<sup>16</sup> *Ibid*, p. 487.

<sup>17</sup> *Ibid*, p. 517.

<sup>18</sup> *Ibid*, p. 544.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 545.

<sup>20</sup> Primo Mazzolari, *Tu non uccidere*, éd. par Paolo Trionfini, Bologne, EDB, 2015, p. 69.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Primo Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra, op.cit.*, p. 466.

<sup>26</sup> Concile Vatican II, *Gaudium et spes* 81.

<sup>27</sup> Discours du pape François lors de sa rencontre avec les membres de l'Assemblée générale de l'ONU (New York, 25 septembre 2015): [http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2015/september/documents/papa-francesco\\_20150925\\_onu-visita.html](http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2015/september/documents/papa-francesco_20150925_onu-visita.html)

<sup>28</sup> Primo Mazzolari, *Impegno con Cristo*, op.

Guy Coq<sup>1</sup>

## Six thèmes de l'œuvre d'Emmanuel Mounier qui ont éclairé le chemin de Primo Mazzolari

C'est avec joie que je salue cette rencontre autour de Primo Mazzolari à laquelle la pensée d'Emmanuel Mounier est conviée. J'ai choisi d'évoquer six thèmes importants de l'œuvre de Mounier dont je pense qu'ils ont éclairé le chemin de Primo Mazzolari. Dans ce choix, j'ai été aidé par Bruno Bignami que je remercie.

*Mounier penseur  
de la crise*

On l'oublie trop souvent : l'essor de la pensée de Mounier est contemporain de la crise de 1929. Dès la fondation de la revue *Esprit* en 1932, il inclut la crise économique dans la crise globale, une crise de civilisation. La chose est évidente dès le premier article qu'il signe dans *Esprit* : refaire la Renaissance. Un style de civilisation né à la Renaissance est en bout de course. La force de Mounier est de discerner, dans cette crise totale, deux plans distincts, mais en interaction : le plan anthropologique et le plan économique.

Sur le plan anthropologique, l'homme occidental a été « façonné par l'individualisme renaissant et il l'a été pendant quatre siècles, autour d'une métaphysique, d'une morale, d'une pratique de la revendication ». La métaphysique de l'individu a eu, à la longue, des effets redoutables sur le plan collectif, sur la possibilité d'un monde commun. Les individus « ont démarqué, vidé, encerclé toute réalité collective à leur image. L'univers humain, sous leurs effets anarchiques, s'est détendu en une poussière de mondes clos : professions, classes, nations, intérêts économiques. La liberté individuelle est devenue "Laissez faire, laissez passer: laissez faire, laissez passer le plus fort" »...

Mounier dénonce une certaine évolution de l'économie: le bénéfice tiré de la spéculation a remplacé le « profit industriel ». Cet état de fait où l'économie est dominée par la logique de l'argent est ce que Mounier nomme précisément « le désordre établi ». C'est le coût humain de cette dérive qui soulève un radical refus chez Mounier ; ce coût, c'est la montée de la misère, l'écrasement des pauvres. La solidarité de Mounier avec le prolétariat a une source spirituelle. Dans l'avant-propos de *Révolution personaliste et communautaire* Mounier voit « le corps brisé du prolétariat comme un Christ en croix ».

Du coup, on peut bien mieux comprendre pourquoi Mounier récusé l'anticommunisme quand celui-ci est consentement au sort des travailleurs. Il refuse les solutions appliquées par le système soviétique et la philosophie de l'histoire portée par le marxisme. Ses engagements ont deux points d'appui : d'une part le fait que « des communistes ont la confiance des pauvres », d'autre part, dit Mounier: « mon Évangile est l'évangile des pauvres ».

*La personne  
au centre*

L'individualisme repose sur une vision appauvrie de la réalité humaine. Emmanuel Mounier le récusé, parce qu'il voudrait saisir l'humanité dans sa complétude. La personne est donc, avant tout, le nom d'un effort pour dire de manière exacte la globalité de l'être humain. Certains termes qu'on lui préfère souvent sont en fait des réductions, des mutilations de la personne. Celle-ci dépasse la conscience, car elle est corps et esprit inséparablement : « l'homme est un corps au même titre qu'il est esprit, tout entier corps et tout entier esprit ».

En opposant ci-dessus le mouvement qu'est la personne, aux instances qui tendent à la figer ; moi, sujet, personnalité, on rejoignait déjà un terme essentiel dans la description de la personne : la transcendance. Il y a dans la personne un mouvement de dépassement de soi qui se déploie sous trois formes. C'est tout d'abord un mouvement de dépassement de soi vers soi-même dans un effort jamais achevé, toujours remis en cause, d'unification.

Mais en même temps, ce mouvement est dépassement de soi vers autrui, une sortie de soi, construction de la personne à travers la qualité de ses relations avec l'autre personne. Enfin, la transcendance vers soi-même, vers autrui serait brisée si la personne n'était pas transcendance vers les valeurs.

Le mouvement de dépassement, de transcendance de soi-même vers soi-même est unification de soi-même. Et ce qui oriente et impulse ce mouvement, c'est la quête de ma vocation.

Ma personne est en moi la présence et l'unité d'une vocation intemporelle qui m'appelle à me dépasser indéfiniment moi-même, se dévoile dans le mouvement et opère, à travers la matière qui la réfracte, une unification toujours imparfaite, toujours recommencée des éléments qui s'agitent en moi.

Cette vocation n'est pas donnée d'emblée, elle se dévoile dans le mouvement même qui la recherche : « La mission première de tout homme est de découvrir progressivement ce chiffre unique qui marque sa place et ses devoirs dans la communion universelle et de se consacrer, contre la dispersion de la matière, à ce rassemblement de soi ».

Ce chiffre unique évoque un message codé à déchiffrer. C'est aussi tout un travail de découverte de cette vocation, comme sens de la présence unique d'un être dans le monde. S'agit-il d'un mystère? Dix ans après le texte précédent, Mounier adopte cette formule d'un mystère : « La personne est la protestation du mystère ». Il est « la présence même du réel, aussi banal, aussi universel que la Poésie à qui plus volontiers il s'abandonne. C'est en moi que je le connais plus purement qu'ailleurs, dans le chiffre indéchiffrable de ma singularité, car il s'y révèle comme un centre positif d'activité et de réflexion, non pas seulement comme un réseau de refus et de dérobades ». On le remarque ici : « le chiffre indéchiffrable » est celui de l'unicité d'un être, unicité qu'on ne peut expliquer.

La personne prend conscience d'elle-même non pas dans une extase, mais dans une lutte de forces. La force est un de ses principaux attributs.

Et la logique même de l'amour accorde valeur à la force : « L'amour est lutte, la vie est lutte contre la mort ; la vie spirituelle est lutte contre l'inertie matérielle et le sommeil vital ». La force nécessaire peut aller jusqu'au risque de la vie : « Une personne n'atteint sa pleine maturité qu'au moment où elle s'est choisie des fidélités qui valent plus que la vie ». Le mouvement de progrès dans la société suppose la lutte des forces : « Le droit est un essai toujours précaire pour rationaliser la force et l'incliner vers le domaine de l'amour ».

*La communauté  
nécessaire*

Par souci de clarté, nous devrions dire aujourd'hui : la communauté selon Emmanuel Mounier exclut tout communautarisme. Parce que fondée sur la personne, elle est ouverture à tout homme.

Si Emmanuel Mounier invente l'expression « personnalisme communautaire », c'est bien parce que pour lui, une personne n'est vraiment elle-même

que dans sa participation à telle ou telle communauté. Il est remarquable de constater que dès le début de son œuvre, Mounier aborde la question d'autrui, du prochain à partir de la critique de communautés qui n'en n'ont que le nom.

C'est le nous qui intervient d'emblée entre je et tu. Mais il y a du « je » qui précède le « nous ». Et le je n'est pas lui-même sans le nous. Cela entraîne la possibilité pour le je de s'accomplir comme je dans le nous. Un peu plus loin, le texte précise encore ce rapport je-nous : « Le nous, réalité spirituelle consécutive au je, ne naît pas d'un effacement des personnes, mais de leur accomplissement ». Le nous de la communauté naît de la relation entre deux personnes. La communauté se construit comme tissu de relations interpersonnelles. Un « nous communautaire un peu ample est formé d'autres nous deux, nous trois, etc., croisés à l'infini ». On pourrait dire que c'est l'existence du maximum de relations interpersonnelles qui constitue la communauté, la présence de beaucoup de relations je-tu.

La cohérence de la pensée pourrait se résumer ainsi : pas de communauté vraie sans relations entre des personnes, relations elles-mêmes nécessaires à la constitution de chaque personne.

Les deux, personne et communauté, sont réfléchies simultanément. C'est l'amour qui construit l'unité de la communauté : « Sans lui, les personnes ne parviennent pas à devenir elles-mêmes. Plus les autres me sont étrangers, plus je suis étranger à moi-même. Toute l'humanité est une immense conspiration d'amour penchée sur chacun de ses membres. Mais il manque parfois des conspirateurs ».

La communauté est véritablement le second pilier de la philosophie de la personne élaborée par Mounier. Une formule marque clairement le lien personne-communauté :

Nous trouvons donc la communion insérée au cœur même de la personne, intégrante de son existence même.

Remarquons que Mounier présente comme nécessaire à la personne à la fois la relation interpersonnelle et la communauté, et cela se comprend dès lors qu'on a retenu que la relation interpersonnelle est constitutive de la communauté.

*Une philosophie  
de l'engagement*

« L'homme est un corps au même titre qu'il est esprit, tout entier "corps" et tout entier "esprit". L'un ne va jamais sans l'autre ; il n'y a pas un aspect du corps qui ne serait que corps, ni un aspect de l'esprit qui ne serait qu'esprit. C'est le pôle individuel de la personne, ce lien à la dispersion dans la matière « individualisée ou, ce qui revient au même, matérialisée » qui rend nécessaire l'engagement.

L'engagement a plusieurs formes : il est humain, éthique, politique, spirituel selon la dimension de l'action qui domine. Mais aucune forme de l'engagement ne peut être pensée de manière totalement indépendante par rapport aux autres. La force de Mounier est d'avoir compris la nécessité de penser les engagements dans leur globalité, certes, en les distinguant, mais en même temps dans leur liaison, au niveau de l'unité personnelle de chaque être.

Mounier expose une tension très éclairante entre l'action politique et l'action prophétique. La première, même si interviennent toutes les dimensions de l'action, est soumise à des urgences où s'imposent des décisions efficaces. La seconde dépasse les contraintes immédiates et les limites de l'action politique pour affirmer, au nom des valeurs, la nécessité de faire progresser la conscience collective, de sorte que des objectifs, maintenant hors de portée, s'imposeront de manière évidente et nécessaire à la conscience collective. Cette tension oppose deux types d'engagement : le politique et le prophète ; mais elle traverse aussi bien l'homme engagé dans la politique que l'homme prophète. C'est pourquoi, dit Mounier, le politique en totale rupture avec le prophétique vire au cynisme et le prophète, en totale rupture avec le politique, n'est plus qu'un imprécateur.

De plus, il y a chez Mounier une rigoureuse reconnaissance de ce qu'est la sphère politique. Il ne s'agit pas seulement de lutter pour l'exercice du pouvoir et pour le conserver. L'enjeu du politique, c'est aussi de faire émerger l'intérêt commun, de faire avancer la société vers une meilleure qualité humaine. Le politique a, selon Mounier, une situation intermédiaire entre la sphère économique et la sphère éthique. C'est toujours par l'intermédiaire du politique que l'éthique intervient sur l'économique.

Quant à l'action politique elle-même, Mounier demande qu'on reconnaisse toujours à la fois l'imperfection des fins poursuivies et des moyens utilisés : « Nous ne nous engageons jamais que dans des combats discutables sur des causes imparfaites. Refuser pour autant de s'engager, c'est refuser la



condition humaine ». L'abstention au nom de la pureté est illusoire :

Le scepticisme est encore une philosophie ; la non-intervention entre 1936 et 1939 a engendré la guerre d'Hitler et "qui ne fait pas de politique" fait la politique du pouvoir établi.

La conscience de l'imperfection de la cause nous préserve du fanatisme, « c'est à dire de la conviction de vivre en possession d'une vérité absolue et intégrale ». Cette « conscience inquiète » pousse à la critique perpétuelle visant à « une plus grande perfection de la cause ». Aucune cause n'a raison à cent pour cent : « 6 février 1934, Guerre d'Espagne, Front Populaire, Munich, Vichy : il y avait toujours assez de bonnes raisons chez l'adversaire, de sottise et de bassesses chez l'allié, pour risquer d'ébranler nos choix ».

Mais, face à l'imperfection des engagements, Mounier dresse un carré de valeurs « pour lesquelles le risque de la vie est légitime ». Cette tension entre l'imperfection des fins et des moyens et l'exigence incontournable des valeurs manifeste le caractère tragique de l'engagement selon Emmanuel Mounier.

*Éthique  
et valeurs*

L'importance de la question éthique dans l'œuvre d'Emmanuel Mounier est trop souvent négligée. L'interrogation sur les valeurs y a une place essentielle. Mais Mounier marque sur ce sujet une rupture avec ses prédécesseurs : il refuse une pensée sur les valeurs qui s'enfermerait dans l'abstraction d'un système ou qui s'en tiendrait à un absolu désincarné.

La solution qu'il propose au statut des valeurs consiste à dégager un lien profond, une radicale solidarité entre la personne et les valeurs. La valeur se situe dans la personne : « Son véritable lieu est le cœur vivant des personnes ». Elle a besoin de la reconnaissance et de l'élan de la personne pour se manifester. C'est l'élan de la personne dans la direction de la valeur qui permet à celle-ci d'exister : « Les personnes sans les valeurs n'existeraient pas pleinement, mais les valeurs n'existent pour nous que par le fiat veritas tua que leur disent ces personnes ».

C'est la reconnaissance de la valeur par la personne qui fait être la valeur. Il y a comme une genèse réciproque entre personne et valeur : la personne

elle-même, en effet, a besoin de son engagement vers les valeurs pour exister. Mais elle n'est pas la valeur. Celle-ci est une direction du dépassement de soi. Ce qui compte, c'est le sens du mouvement, de la transcendance, de transcender : « Le verbe est meilleur que le nom ».

Pour Mounier, il n'y a qu'un seul cas où la valeur s'identifie à une personne : « le personnalisme chrétien va jusqu'au bout: toutes les valeurs se regroupent pour lui sous l'appel singulier d'une Personne suprême ».

Mounier reconnaît qu'il vit de cette foi. Mais en même temps, il propose une pensée philosophique qui s'arrête avant la reconnaissance du Christ comme foyer ultime des valeurs.

L'interaction vitale entre valeur et personne se déploie aussi dans l'analyse de l'intersubjectivité des valeurs et leur présence nécessaire dans l'histoire où elles peuvent s'altérer, se pervertir.

*Christianisme  
et civilisation*

Dès le début et avec constance ensuite l'ambition d'Emmanuel Mounier est de « dissocier le spirituel du réactionnaire », de libérer le christianisme de ses compromissions avec les classes dominantes. Deux grandes raisons justifient ce projet : « c'est d'abord le moyen de faire advenir un décisif progrès de civilisation ; c'est aussi travailler à surmonter la cassure entre l'Église et le monde ouvrier et, dans ce but, rendre le message chrétien audible par les plus pauvres, par ces prolétaires voués à la misère ». Par cette solidarité avec la misère, Mounier vise à rendre le christianisme enfin en harmonie avec son fondateur.

Ce projet implique une révolution spirituelle pouvant s'accompagner d'une révolution sociale et politique et la rupture définitive avec le rêve de chrétienté, c'est à dire d'une civilisation chrétienne, nominalement. Cet idéal, remarque Mounier, n'était pas inscrit dans la foi des apôtres, ni des premiers siècles du christianisme.

Pour retrouver la fidélité à son Fondateur, le christianisme doit assumer pleinement l'exigence de l'incarnation. Celle-ci impose la totale inscription du spirituel dans le temporel et réciproquement. Dans ce but, Mounier suit la ligne de force marquée par Péguy ; distinction claire du spirituel et du temporel, mais coprésence de l'un à l'autre :

Nous n'avons pas à apporter le spirituel au temporel. Il y est déjà. Notre rôle est de l'y faire vivre, proprement de l'y communier. Le temporel tout entier est le sacrement du Royaume de Dieu.

Mounier lui-même insiste :

Il y a dans le christianisme un impératif de présence au temporel, religion de l'universelle imitation du Christ incarné, le christianisme commande à l'homme une présence active à tout le temporel.

Il faudrait prendre le temps de relire ces pages parfois fulgurantes où la prise au sérieux de l'incarnation implique la reconnaissance d'une action de la foi chrétienne dans l'histoire. Cela signifie qu'il n'y a pas deux histoires, l'une temporelle, l'autre spirituelle car le déroulement, même chaotique, de l'histoire, est en même temps progression vers le Royaume : « Ainsi le christianisme apporte-t-il plus aux œuvres des hommes les plus extérieures quand il croît en intensité spirituelle que quand il se perd en tactique et en aménagement ».

Mounier insiste : l'Incarnation nous empêche de dire que le « christianisme n'a rien à faire avec les civilisations », mais son action « n'est pas directement orientée à l'œuvre de civilisation ». Il est plutôt question d'aider à l'accomplissement ultime de l'humanité ; à travers le meilleur d'une civilisation, il y a un accès possible au sens ultime de l'humanité.

Il est probable que, dans cette conception des relations du christianisme avec la société et la civilisation, Mounier soit en harmonie avec les intuitions les plus fortes de Péguy. Il est clair, en tous cas, que pour Mounier, le christianisme n'est pas lié définitivement à une civilisation. Il va à la rencontre de l'être humain partout et en tout temps quand il essaie de construire une humanité la meilleure possible.

<sup>1</sup> Président d'honneur de l'association *Les Amis d'Emmanuel Mounier*

Mariangela Maraviglia<sup>1</sup>

## **La parole aux pauvres, de don Primo au pape François Une prophétie qui traverse l'histoire de l'église**

« Lire et méditer les écrits toujours d'actualité de ce prêtre courageux qu'était don Primo Mazzolari nous fera du bien [...]. Nous demandons au Seigneur la grâce de voir les pauvres qui frappent à notre cœur [...] afin qu'y entre la miséricorde de Dieu. »

Dans son exergue manuscrit à la nouvelle édition du livre de Primo Mazzolari, *La parola ai poveri* (La Parole aux pauvres)<sup>2</sup>, le pape François fait apparaître le cœur du message du prêtre lombard et les mots-clés d'une « prophétie » qui traversa l'histoire de l'Église du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'au présent pontificat. Les « pauvres » et la « miséricorde », désormais thèmes centraux du message papal, résonnaient déjà dans les années 1930 du siècle passé depuis les tribunes dédiées à sa puissante prédication jusqu'aux esprits les plus bouillonnants des milieux catholiques italiens<sup>3</sup>.

Le portrait qu'en traça l'évêque de Rome lors de sa visite à Bozzolo, dans la province de Mantoue, le 20 juin 2017, donna corps à ces thèmes en rappelant les correspondances implicites : ce prêtre, qui s'exposait au « fleuve de la vie » pour éprouver les souffrances de la population, capable de « sortir de chez lui et de l'Église » pour s'adresser aux cœurs de tous les éloignés et d'affronter « cette plaine qui s'ouvre, sans frontières rassurantes » pour se saisir des questions – pourquoi pas dérangeantes – de l'homme et de l'histoire de son temps<sup>4</sup>, faisait référence, dans l'esprit de ses auditeurs, à cette Église « mère » que distingue le message de François<sup>5</sup> : une Église capable de « soigner les blessures et de réchauffer le cœur des fidèles », en dialoguant « avec chacun, adversaires et éloignés compris ». L'attention aux pauvres, qui éveille à la miséricorde, est la pierre angulaire de la vie chrétienne : le message de don Primo, dont l'expérience de prêtrise dans une province en marge de l'Italie lui aura permis de pointer les problèmes de son temps, résonne à présent dans le magistère d'un pape venu tout droit d'un continent ayant choisi le « cri du peuple » comme option fondamentale pour la vie de l'Église.

*Lectures et sympathies  
en France et en Italie*

La sollicitude pour les pauvres ne remplit pas seulement la vie de don Primo, toute son œuvre en est empreinte : des premières pages de jeunesse à ses derniers travaux parus dix ans durant dans la revue *Adesso* (1949-1959), où il mêlera sa voix à d'autres expressions dynamiques et sensibles du catholicisme italien de l'époque. Dans l'une des rubriques de la revue, qu'il intitule « La parola ai poveri », don Primo propose une fois encore son message de prédilection : non pas « parler des pauvres » ou « parler aux pauvres », ni même « parler au nom des pauvres », mais : « donner la parole aux pauvres », sans instrumentalisation à des fins de carrière ou politiques<sup>6</sup>. Il ne s'agit plus d'entreprendre des œuvres d'assistance ou de bienfaisance en proposant toujours les mêmes formes de charité traditionnelles, mais d'inaugurer d'autres perspectives – avec tout le respect que le mot « charité » inspire –, de repenser l'action évangélisatrice de l'Église dans une société en profonde transformation et de projeter une organisation sociale, économique et politique reposant sur de nouvelles bases de justice. Sa rencontre avec les pauvres dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, puis dans les paroisses de Cicognara et de Bozzolo, permit à Mazzolari de passer au crible sa propre fidélité de chrétien et le poussa à s'engager pour le « renouveau chrétien de l'Église et de la société » qui, depuis sa jeunesse, s'imposait comme le trait fondamental de sa pensée et de son action<sup>7</sup>.

La dimension des pauvres apparaît clairement dans le programme pastoral qu'il présente à l'occasion de son installation à la paroisse de Bozzolo, le 10 juillet 1932 :

« Vous me demandez si je vais avoir davantage de soin pour cette église que pour celle-là, mais moi, je me demande si mes épaules seront assez solides pour soigner la multitude de pauvres de Bozzolo et pourvoir à leurs besoins : aurai-je du pain pour chacun d'eux, saurai-je susciter une charité viscérale en leur faveur, aurai-je toujours une parole de compassion, une parole sachant calmer, encourager, donner de l'espérance ? Les trésors de nos deux églises ne sont pas ces choses magnifiques que nous avons sous les yeux, ce sont leurs pauvres. Ils sont le visage du Seigneur parmi nous, et celui-ci, le jour venu, ne nous demandera pas si nous avons organisé de fastueux offices, rivalisé de décorations sur nos routes

ou nos rebords de fenêtres pour le passage des processions, mais comment nous l'avons honoré chez les pauvres : "car j'avais faim et tu m'as donné à manger<sup>8</sup>". »

En citant l'évangile de Matthieu, Mazzolari nous indique la source première de sa pensée : un Évangile enrichi de textes de la liturgie quotidienne et d'une quantité considérable d'auteurs – pas seulement catholiques –, parmi lesquels les Pères de l'Église et François d'Assise, sans oublier les encycliques sociales<sup>9</sup>. Le témoignage de deux personnalités ayant partagé avec Mazzolari cet amour exigeant pour l'Église est éloquent : « Lis tout, mais ramène-le à l'Évangile », recommandait-il au père Umberto Vivarelli ; et don Michele Do rappelait « sa manière très personnelle de lire et de commenter l'Évangile<sup>10</sup> », toujours à la lumière de « son expérience et de son cœur<sup>11</sup> ». La contamination entre lecture de l'Évangile et expérience concrète de vie – la misère fréquente et dramatique de l'Italie de cette époque – fut sans doute à l'origine de l'amour de Mazzolari pour les pauvres.

Aux côtés de l'Évangile et du patrimoine de la tradition chrétienne, d'autres auteurs, marqués par la passion des pauvres et par une attention renouvelée à l'histoire et à la question sociale, ont été des moteurs pour le curé lombard. Citons parmi eux les français Charles Péguy, Georges Bernanos, Nicolas Berdiaev, Jacques Maritain, Emmanuel Mounier<sup>12</sup>, ou bien encore Charles de Foucauld<sup>13</sup>, dont on retrouve trace dans les écrits de don Primo. Sa bibliothèque comprend également Simone Weil<sup>14</sup>, à l'époque peu traduite en Italie, ou des auteurs italiens dont il se sentait proche, comme Giorgio La Pira, le maire de Florence qui, dès les années 1950, transformera la cité toscane en capitale à l'avant-garde des politiques sociales et du dialogue entre peuples du monde<sup>15</sup>, mais aussi plusieurs représentants de la nouvelle théologie, comme les dominicains Marie-Dominique Chenu et Yves Congar, entendus en tant qu'experts par le concile Vatican II, mais que don Primo avait lu dès les années 1930 dans la revue *La Vie intellectuelle*<sup>16</sup>.

Les sollicitations de ces auteurs à la foi « solidaire avec leur temps », comme l'écrivait Marie-Dominique Chenu<sup>17</sup>, ne furent pas seulement reçues par le curé de la paroisse reculée de Bozzolo, mais par un ensemble de personnalités qu'il fréquentait et avec lesquelles il noua parfois des amitiés : don Lorenzo Milani et sa passion pour l'éducation, véritable école d'émancipation pour

les plus démunis<sup>18</sup> ; don Zeno Saltini et sa *Nomadelfia*, communauté fraternelle accueillant, entre autres, des enfants abandonnés<sup>19</sup> (deux personnalités que le pape a mises en valeur lors de récentes visites sur leurs lieux de vie<sup>20</sup>), les religieux plus jeunes David Maria Turollo et Ernesto Balducci, œuvrant à une charité efficace et à de fécondes prédications sur les thèmes de justice et de paix<sup>21</sup> ; don Arturo Paoli qui, après avoir été contraint de s'éloigner de l'Action catholique et de l'Italie en 1954, écrivit à don Primo la nécessité « d'être comme les pauvres<sup>22</sup> » ; Giuseppe Dossetti et son idée de « parti programmatique » populaire et réformiste (opposé à la proposition victorieuse d'Alcide De Gasperi) qui inspira le discours sur les pauvres et la pauvreté de l'Église prononcé par le cardinal Giacomo Lercaro lors du concile Vatican II<sup>23</sup>. Beaucoup y virent un début de réalisation des horizons qu'ils partagèrent avec Mazzolari<sup>24</sup> : la valeur évangélique de la pauvreté, le devoir de la combattre en tant qu'injustice, le visage d'une Église accueillante et attentive aux besoins de l'humanité, et en premier lieu, à ceux de l'humanité souffrante.

*La logique  
de l'incarnation*

Si l'affranchissement des plus démunis fut au centre de vastes réflexions dans un XX<sup>e</sup> siècle frappé par les guerres et les bouleversements traumatisants, Mazzolari se distingua par la constance de sa méditation personnelle. Toute sa production littéraire s'en nourrit, et ses œuvres variées – commentaires évangéliques, articles à caractère social et politique, textes narratifs –, dictées par un esprit prolifique, eurent non seulement pour objectif son ministère pastoral, mais également l'urgence de la dénonciation et de l'engagement. Des travaux que l'on peut lire comme une invitation redoublée à l'Église et aux chrétiens, pris dans la tourmente de leur « présent » historique, invitation ayant pour origine un fondement religieux, mais qui devait permettre des retombées précises dans la société, l'économie et la politique.

Mazzolari, comme on a pu l'écrire maintes fois, n'est pas un penseur systématique : sa prose évoque davantage les passions que la présentation linéaire d'un raisonnement. Toutefois, nous allons tenter de repérer dans ses diverses contributions le fil conducteur de sa pensée.

Son discours part de la logique paradoxale de l'incarnation de Jésus-Christ, proposée comme repère exemplaire dans la vie de l'Église et de tous

les chrétiens, exigeant de ces derniers qu'ils se fassent compagnons du Christ dans la « souffrance » de l'humanité de leur temps<sup>25</sup>. Dans l'une des pages de son journal daté de 1937, don Primo exprime l'importance que revêt pour lui l'incarnation en réinterprétant ce que Charles Péguy a écrit dans *L'Argent* : « C'est le Mystère même du charnel et du temporel [...] et l'insertion de l'éternel dans le temporel, et pour tout dire [...] le mystère même de l'incarnation<sup>26</sup>. » Puis Mazzolari clarifie sa pensée : « Le "petit chrétien" croit progresser dans le *spirituel* en délaissant le *temporel* : il craint la vie sur terre et imagine que sa lâcheté le portera plus près du ciel<sup>27</sup> », en s'appuyant sur cet extrait fulgurant de Péguy, qu'il cite cette fois exactement : « Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être du monde ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être d'un des partis de l'homme ils croient qu'ils sont du parti de Dieu [...]. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu<sup>28</sup>. »

Pour le prêtre lombard, qui ne manquait pourtant pas d'une veine authentiquement contemplative, l'amour chrétien ne se limite pas à un élan vertical. S'engager dans la dimension temporelle est pour lui la condition indispensable à l'authenticité de la dimension spirituelle. Dans la première de ses œuvres où il traite du thème de la passion pour les pauvres, *La Via crucis del povero*<sup>29</sup> (*La Via crucis du pauvre*, 1939), don Primo dénonce la pratique d'un « christianisme astral » et reconnaît aux pauvres le droit d'interroger « [s]a charité surnaturelle en tant que ferment de justice entre les hommes<sup>30</sup> ». Dans *Tempo di credere* (*Il est temps de croire*, 1941), il pousse plus loin son commentaire de l'épisode d'Emmaüs : « Si je me mets à l'écart, je ne suis pas un chrétien ; si je ne souffre pas avec les autres, je ne suis pas un chrétien ; si je ne vis pas l'histoire en cours, je ne suis pas un chrétien<sup>31</sup>. »

Mazzolari ne se mit pas à l'écart, et son engagement incessant dans l'histoire de son temps lui valut, dès les années 1930, d'être surveillé par le régime fasciste, mais aussi par l'Église. Car refuser de se mettre à l'écart, c'était nourrir la conscience antifasciste de la population et retourner se mesurer « sur le terrain du social », ainsi qu'il l'écrivait en 1937, sans toutefois se contenter d'adresser des appels à la conscience au simple individu ou de n'avoir pour objectif que le cadre familial<sup>32</sup>. Ne pas demeurer à l'écart impliquait d'être ouvert au dialogue, à l'époque totalement inédit, avec les personnes ayant choisi de quitter l'Église, mais également à l'autocritique. Il s'agissait alors de reconnaître les insuffisances et les « opacités » qui empêchaient tous ceux qui



s'étaient éloignés de revenir à la « maison du Père », comme il l'écrit dans *La più bella avventura* (La plus belle aventure, 1934)<sup>33</sup>. Invitation qui coûta à Mazzolari – à une époque où les personnes hors de l'Église étaient considérées comme des adversaires à combattre – de fréquentes incompréhensions et censures ecclésiastiques, auxquelles il répondit toujours – et sur-le-champ – par une déclaration d'obéissance. Mais une obéissance « debout » qui, si elle ne contestait pas l'autorité de l'Église, ne renonçait pas au devoir de franchise dicté par sa conscience de chrétien envers ses confrères et supérieurs<sup>34</sup>.

« *Je suis le pauvre* »,  
« *Jésus est le pauvre* »

Les « éloignés » auxquels Mazzolari offrait de dialoguer venaient de tous horizons (protestants, esprits critiques, non-croyants), mais avant tout, c'était aux pauvres ayant fait le choix du socialisme ou du communisme comme réponse à l'injustice dominante (options condamnées par l'Église) que Mazzolari s'adressait.

Bien sûr, la question des pauvres et des déshérités qu'il rencontrait quotidiennement agitait son esprit, mais il ne l'analysait pas de manière sociologique, il s'attachait plutôt, dans un style contemplatif, à creuser la question au plus profond en la complétant par des valeurs anthropologiques et théologiques. Dans ses méditations passionnées sur la pauvreté, don Primo soulignait l'universalité de notre condition humaine qui empêche quiconque de se sentir à part, ou séparé du plus démuné :

« L'homme doit voir l'homme chez le pauvre [...]. Nous voulons avant tout une vision humaine du pauvre, car le pauvre n'a pas de nation, pas de classe, pas de race, pas de parti : il est l'homme qui demande à chacun pitié et amour [...]. Pauvre est l'homme, chacun des hommes. Non pas de ce qu'il n'a pas, mais de ce qu'il est, pauvre de ce qui lui manque, et qui le rend mendiant où qu'il soit, sa main tendue ou refermée. Le pauvre, c'est moi, celui qui a faim, c'est moi, celui qui n'a pas de chaussures, c'est moi. Voilà la réalité : voilà la vraie vision. Je suis le pauvre, chaque homme est le pauvre<sup>35</sup> ! »

Pour lui, la pauvreté représente un paradigme de notre humanité commune, une expérience à ce point universelle que le fils de Dieu lui-même a

voulu la partager : en voulant être pauvre – d'une « pauvreté fondamentale, constante, élective<sup>36</sup> » –, le Christ s'est identifié à lui pour intégrer la dimension humaine et approcher la pauvreté de chacun :

« La pauvreté de Jésus n'est pas une arme, ni un prétexte à de petites revendications : elle est notre humanité, l'humanité de chacun d'entre nous, sans aucune exception [...]. Jésus n'est pas seulement le Jésus des pauvres, il est le Pauvre, le plus pauvre des hommes. Il nous parle donc de la pauvreté "de l'intérieur", [... d'] une communion pleinement éprouvée<sup>37</sup>. »

Puisque la divinité de Jésus descend vers la condition humaine la plus misérable et la plus abandonnée, le visage du pauvre se fond dans celui du Christ, empêchant le chrétien de se soustraire à une vision gênante :

« Là où le frère est le plus pauvre, Jésus vit davantage [...]. Si l'on refuse de voir [...] dans le pauvre la réalité indélébile et troublante du Christ, on trouvera mille et un sophismes et prétextes pour laisser les pauvres au gouvernement ou au communisme ou à qui que ce soit d'autre, pourvu de ne pas les avoir dans les jambes<sup>38</sup>. »

S'absorber dans la contemplation d'un Jésus pauvre, l'un des thèmes les plus forts des écrits de Mazzolari, ouvre à la dimension du « voir ». Son œuvre peut alors se lire comme une infatigable éducation du regard de ses interlocuteurs afin qu'ils arrachent leurs barrières d'égoïsme et d'indifférence, cette « dureté du cœur » qui met un « voile à mon œil, quand le pauvre se présente à moi<sup>39</sup> ». Sa parole se fait avertissement, voire admonestation : « On voudrait ne pas voir [...]. Ceux qui sont peu charitables voient peu de pauvres, ceux qui le sont en voient beaucoup, ceux qui ne le sont pas n'en voient aucun<sup>40</sup>. » Ainsi, du « voir » naît une prose passionnée aux accents poétiques :

« Il vaudrait mieux que Dieu n'existe pas ; il vaudrait mieux que les pauvres n'existent pas ; car si Dieu existe, ma vie ne peut pas être la vie que je mène ; si les pauvres existent, ma vie ne peut pas être la vie que je mène... Nous refusons de voir Dieu, nous refusons de voir la mort,

nous refusons de voir la douleur, nous refusons de voir les pauvres... Je ferme les yeux un jour, je ferme mon cœur un jour, je ferme ma raison un jour, un an, des années, enfin je n'en puis plus et je vois Dieu, la mort, la douleur, les pauvres : ces pauvres que je refuse de voir. Chaque route a son tournant : soudain, voici qu'au plus profond de mon être surgit la certitude de l'existence de Dieu, et la douleur me tenaille, et la mort vient près de moi, et le pauvre m'apparaît<sup>41</sup>. »

« *Le davantage appartient aux pauvres* »

Toutefois, sa vision du pauvre ne se résume pas à une attitude purement contemplative. Elle le pousse au contraire à s'interroger sur la cause de la pauvreté et à identifier des solutions possibles, formulées de manière originale, notamment en puisant dans la tradition biblique et patristique : « le *davantage* appartient aux pauvres<sup>42</sup> ». Puisque les biens de la terre ont été créés pour tous, ceux qui possèdent « *davantage* » s'approprient de manière illégitime ce qui ne leur revient pas et « usurpent le droit de Dieu sur ses créatures. Ils effacent l'amour qui préside à la création » :

« Il n'y a pas seulement *le travail des autres* dans mon *davantage* : il y a le *capital de Dieu* (terre, eau, air, etc.) et le *travail* de Dieu (Dieu est partout au travail, bien avant l'homme et bien plus efficacement que lui). Le capital, les outils, le travail, Dieu ne les met pas à la disposition de tel ou tel ou de moi-même, il les met à la disposition de tous, ainsi, chaque fois que je prends *davantage que ce dont j'ai besoin*, je vole Dieu à travers mes frères<sup>43</sup>. »

La question du « *davantage* » renvoie au fondement même de la vie chrétienne, au commandement de l'amour : « Ce n'est pas une prétention inventée par le pauvre, c'est un commandement de Jésus, un droit élémentaire du chrétien<sup>44</sup>. » Se dépouiller de ce « *davantage* », restituer le mal acquis devient alors inéluctable : non seulement pour la vie de chacun des disciples du Christ, mais aussi pour la gestion des biens de l'Église et la construction de la vie sociale.

Sur le plan personnel, le chrétien est invité à ne pas céder aux attraites du

matérialisme et à résister sans relâche à l'« idolâtrie de l'argent » : « Que vais-je gagner à me laisser envahir ? Devenir moi-même argent et me sentir moins bien qu'avant [...]. Aussi riche que je sois, je tombe aussi malade et je vieillis quand même, je meurs tout autant que celui qui n'a rien<sup>45</sup>. » La réalité de la vie de Mazzolari fut en accord avec son discours. Son testament, rédigé en août 1954, à un moment de souffrance aiguë pour cause de mesure disciplinaire, le résume d'un trait de plume :

« Je ne possède rien. L'argent ne m'a pas fait envie, encore moins occupé l'esprit [...]. Mon Autel, ma maison et mon travail n'ont jamais fait "sonner l'argent" : le peu qui me soit passé entre les mains – j'aurais pu en avoir davantage si je m'en étais préoccupé – est allé là où il fallait<sup>46</sup>. »

Pas d'argent « sonnante » autour de son Autel. Son témoignage personnel devient une véritable prise de conscience : en tant qu'institution, l'Église doit redécouvrir sa vocation à la pauvreté, redevenir cette « maison des pauvres, y compris dans son apparence<sup>47</sup> ». Les choix du prêtre Mazzolari sont sans équivoque : secours et accueil des innombrables miséreux, réfugiés, Juifs, populations déplacées, gratuité des services religieux pour les pauvres, suppression des inégalités dans la célébration des rites liturgiques, aversion à réclamer de l'argent (même lorsque les bâtiments paroissiaux requièrent restauration et entretien<sup>48</sup>).

Dans son bimensuel *Adesso*, il consacre à la pauvreté de l'Église une rubrique spéciale au titre éloquent : « L'oro, il tempio, i poveri » (« L'or, le temple, les pauvres »). Mais il donne également le ton dans d'autres articles hors rubrique, comme celui paru dans le premier numéro de la revue, intitulé « L'anello del Cardinale di Milano » (« L'anneau du cardinal de Milan »), et dans lequel il conseille à l'Église de faire à nouveau « resplendir sa pauvreté » en s'inspirant de l'archevêque Ildefonso Schuster qui vient de faire donation de son anneau épiscopal en faveur des pauvres :

« Les millions d'un cardinal [...] feraient serrer mon cœur. Spontanément, sans offenser sa probité, je me demanderais : où les a-t-il trouvés, comment ont-ils atterri dans ses mains ? Les *millions sont le davantage* des hommes d'affaires peu scrupuleux : d'un évêque ou d'un cardinal, le peuple exige

*leur davantage* : aujourd'hui l'anneau du cardinal de Milan, demain la croix pectorale du cardinal de Turin, le calice d'or du patriarche de Venise, la crosse épiscopale de l'archevêque de Gênes... et après-demain, les ors et l'argenterie du sanctuaire de Caravaggio, de Loreto, de Pompéi, de toutes les basiliques et églises d'Italie<sup>49</sup>... »

Plus tard, en 1956, la donation de l'anneau et de la croix pectorale faite par l'archevêque Giovanni Battista Montini trouvera les faveurs de son commentateur satisfait en témoignant du détachement « de chaque résidu de faste et de superflu<sup>50</sup> ». Mais ce rappel permanent fera du bruit dans les milieux catholiques et vaudra à la revue reproches et hostilités. On accusera Mazzolari d'« hérésie paupériste » : « On me l'a tellement servi [...]. C'est un débat très délicat, et je n'ai aucune envie d'y entrer, mais pourquoi ne parle-t-on jamais d'"hérésie richiste"<sup>51</sup> ? » Une fantaisie linguistique qui laisse entendre son dédain et son amertume face à l'incompréhension de ce qui n'était pour lui qu'une simple réponse à l'appel de l'Évangile.

*Le chrétien est  
un révolutionnaire*

La fin de la dictature fasciste sembla offrir de nouvelles opportunités pour donner la parole aux pauvres. L'aspiration évangélique à la justice pouvait enfin se traduire en une construction sociale à laquelle le christianisme fournirait l'esprit et les références essentielles.

Tandis qu'il agissait avec ferveur aux côtés des forces d'opposition de la Résistance contre le fascisme, Mazzolari, mêlant contenus et lexique empruntés à Mounier et Maritain, lança le mot d'ordre de la « révolution chrétienne<sup>52</sup> ». Ouvertement opposé à la révolution communiste qui soulevait de vastes consensus parmi les classes populaires, le prêtre de Bozzolo affirmait que le « vrai » esprit révolutionnaire naissait du « sentiment de charité » : « Celui qui éprouve la charité et qui la vit en s'appliquant pour le bien de tous est sur un vrai plan révolutionnaire<sup>53</sup>. » Dans *Adesso*, il va encore plus loin : « [...] personne ne peut rivaliser avec la passion révolutionnaire des chrétiens, car personne ne peut rivaliser avec leur soif de salut, qui embrasse le corps et l'âme, le temps et l'éternité, soi et les autres<sup>54</sup>. »

Ayant appris de Maritain à interpréter le communisme comme une

« hérésie chrétienne », conséquence directe de la réalisation manquée des idéaux évangéliques pour cause de « catholicité », Mazzolari ne doutait pas des exigences de justice sociale qui animaient le communisme<sup>55</sup>, il dénonçait les limites inhérentes à la structure matérialiste, sourde aux aspirations spirituelles de la personne humaine. Bien que la condamnant, il encouragea le dialogue et la confrontation avec ses partisans, en particulier sur les thèmes de justice et de paix, dans l'espoir que de nécessaires convergences soient trouvées afin d'éviter de nouvelles tragédies guerrières<sup>56</sup>.

Avec la victoire des forces démocratiques, il attendit de la Démocratie chrétienne – dont le nom même contenait la promesse d'une politique cohérente avec les prémisses évangéliques – une heureuse « révolution ». Totalemment de son temps, à la différence d'amis plus jeunes que lui, notamment le père David Maria Turoldo<sup>57</sup>, Mazzolari ne vit aucun problème au nom que son parti s'était choisi, ni au croisement entre champ politique et champ ecclésial qui marquerait de manière décisive et problématique l'histoire de la société et de l'Église italiennes du XX<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. Il fit alors tout son possible pour que la Démocratie chrétienne, arrivée au pouvoir après les élections d'avril 1948, développe et réalise concrètement l'attribut « chrétien » qui l'identifiait. Voici ce qu'il affirmait dans l'un de ses discours politiques les plus éloquents :

« Le 18 avril, nous commençons notre révolution chrétienne car nous voulons que nos frères, les pauvres, qui ont perdu confiance en l'Église des chrétiens, rencontrent, retrouvent le compagnon Jésus [...]. Je voudrais dire à mes frères ouvriers qui n'ont pas confiance en nous et en l'Église que neuf à dix millions d'Italiens sont en train d'écrire la plus grosse lettre de change de l'histoire<sup>59</sup>. »

De fait, celle-ci avait un prix. La vision de Mazzolari impliquait un jugement sévère sur le capitalisme : un moyen « inhumain » d'organiser l'économie, car responsable de déséquilibres sociaux inacceptables. Il fallait donc exiger d'orienter la richesse produite au profit du bien commun et de revendiquer le droit au travail en tant que finalité sociale et perspective de réalisation personnelle.

Pour don Primo, la promesse ne fut pas honorée et la revue *Adesso* témoignera dix ans durant de sa désillusion croissante. Face à l'affirmation

rapide du développement capitaliste du pays au lieu d'une société chrétiennement inspirée, il continuera sans répit à harceler la politique en fustigeant l'embourgeoisement des classes dirigeantes catholiques oubliées des principes professés<sup>60</sup>, dénoncera les retards dans la mise en œuvre des réformes nécessaires pour donner à chacun « du travail et du pain<sup>61</sup> » et rappellera enfin qu'il n'existe pas de démocratie tant qu'« on n'a pas libéré son cœur pour faire de la place à son prochain<sup>62</sup> ».

Infatigable conscience critique, il devinera et condamnera les deux plaies omniprésentes de l'histoire italienne du XX<sup>e</sup> siècle : l'instrumentalisation cléricale de la politique au profit des intérêts ecclésiastiques et l'instrumentalisation politique de la religion pour s'assurer un réservoir de votes. Il affirmera avec force un laïcat autonome et libéré de l'emprise du clergé qui puisse élaborer des propositions concrètes : l'engagement politique des chrétiens ne devait pas s'imposer par la force écrasante de l'institution ecclésiastique, mais naître au contraire d'une conscience personnelle ayant digéré l'Évangile. Il fallait s'exprimer en créant, non pas en dominant.

Si sa formation et sa passion ne lui permirent pas toujours de faire la distinction entre foi et politique ou rôle du prêtre et rôle du laïc – une question qui enflammera le débat ecclésial des années post-concile –, il savait par ailleurs que le mandat évangélique et la suprématie des pauvres exigeaient de l'Église non seulement l'abandon de toute forme de pouvoir et de structure de privilège, mais aussi la capacité d'un regard autocritique et l'invention de nouvelles manières de dialoguer avec l'humanité contemporaine.

Don Mazzolari fut souvent incompris.

Mais deux figures désireuses d'un concile promoteur d'une « Église des pauvres » finirent par l'entendre : tout d'abord Jean XXIII, qui l'accueillit en audience et le prit dans ses bras peu de temps avant sa mort<sup>63</sup>, puis le cardinal Giacomo Lercaro, qui traça, à l'occasion des dix ans de sa mort, en 1969, un portrait dense et reconnaissant du prêtre de Bozzolo. Lercaro retrouvait dans sa pensée ce même fondement christologique de « l'Église des pauvres » animant son discours coécrit avec Dossetti, et lu par le pape au Concile le 6 décembre 1963 : les pauvres étant les porteurs du « mystère » de la pauvreté du Christ, seul le choix des pauvres ferait avancer l'Église sous le signe et à la suite de Christ pauvre<sup>64</sup>. Le discours de Lercaro n'eut pas la résonance escomptée dans les documents finaux de Vatican II – bien que l'on en trouve une trace dans

le paragraphe 8 de la constitution *Lumen Gentium*<sup>65</sup> –, mais il rassemblait et résumait les aspirations de tous ceux qui avaient à cœur l'indigence de populations entières, à l'instar des évêchés de l'Église africaine et latino-américaine. Cette dernière, en particulier, reçut le message du concile comme une invitation à une profonde révision qui en marquerait l'histoire durant les décennies suivantes. « L'option préférentielle pour les pauvres » fut le signal de ce renouveau, discuté dans les grandes assemblées du Conseil épiscopal latino-américain, de Medellín (1968) à Aparecida (2007), où l'archevêque de Buenos Aires de l'époque, Jorge Mario Bergoglio, présida la rédaction du document final<sup>66</sup>.

« *Une Église pauvre pour les pauvres* »

François, en recentrant l'Église pour qu'elle devienne toujours davantage une « Église pauvre pour les pauvres<sup>67</sup> », recueille aujourd'hui des questions et des engagements déjà présents chez les personnalités les plus sensibles du christianisme du siècle dernier<sup>68</sup>, parmi lesquelles la voix vivante et riche d'intuitions de don Mazzolari. Cohérent avec ses convictions, confirmées par sa mission de père provincial des Jésuites et par son action épiscopale en Argentine, le pape « du bout du monde » eut à cœur de tracer les lignes d'une « Église pauvre » dès le début de son pontificat.

Tout d'abord en assumant un style chrétien très personnel rompant avec les habitudes, à commencer par le choix de son nom et l'adoption d'une gestuelle simple et ordinaire : une réappropriation de la normalité en contact avec l'humanité de chacun que souhaitait déjà don Primo, avec un point de vue et un langage de son temps, sur l'un de ses carnets daté de 1942, *Anch'io voglio bene al Papa* (Moi aussi, j'aime le pape<sup>69</sup>).

C'est ensuite l'ensemble de son magistère qui participe à l'image d'une Église proche des conditions historiques et existentielles de l'humanité pauvre et souffrante : son exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, bien sûr, véritable document programmatique, mais aussi ses encycliques, ses discours prononcés lors de rencontres publiques et privées, ses interviews, sa prédication quotidienne à la chapelle Santa Marta.

L'option pour les pauvres de François (qui en souligne le solide fondement christologique) « est une catégorie théologique avant d'être culturelle,



sociologique, politique ou philosophique ». Elle n'est pas non plus une simple réponse à une demande sociale ou de charité, mais elle est « implicite dans la foi christologique en Dieu, qui s'est fait pauvre pour nous, pour nous enrichir de sa pauvreté<sup>70</sup> ». C'est une *option* qui vient donc « du cœur même de l'Évangile » : l'annonce chrétienne ne se limite pas à offrir un lien personnel, elle « possède un contenu inévitablement social<sup>71</sup> » qui établit « une connexion intime entre évangélisation et promotion humaine<sup>72</sup> ». Cette *option* exige de condamner sans appel « l'idolâtrie de l'argent » qui gouverne l'économie contemporaine<sup>73</sup> : François, en reprenant à la lettre le document d'Aperecida, dénonce « l'économie de l'exclusion et de la disparité sociale » qui « marginalise », « exclut », « tue », fait la promotion de cette « culture du "déchet" » pour laquelle « l'être humain » est, en soi, « un bien de consommation que l'on peut utiliser et ensuite jeter<sup>74</sup> ». Un jugement sévère qui « reconnaît la fonction sociale de la propriété et la destination universelle des biens comme réalités antérieures à la propriété privée » et rappelle : « La possession privée des biens se justifie pour les garder et les accroître de manière qu'ils servent mieux le bien commun, c'est pourquoi la solidarité doit être vécue comme la décision de rendre au pauvre ce qui lui revient<sup>75</sup>. » La pensée sociale de l'Église « oriente une action formatrice<sup>76</sup> » et ne s'impose pas en tant qu'idéologie économique, sociale ou politique, mais reconnaît au contraire l'autonomie des différents milieux de compétence : « Ni le pape ni l'Église ne possèdent le monopole de l'interprétation de la réalité sociale ou de la proposition de solutions aux problèmes contemporains<sup>77</sup>. » Le droit de l'Église, y compris dans son expression hiérarchique, ne doit pas limiter la prise de parole, mais pousser les laïcs à s'occuper de politique, car, malgré l'ample discrédit dont elle jouit, elle est « une vocation très noble, l'une des formes les plus précieuses de la charité [...] en quête du bien commun<sup>78</sup> ».

Ce ne sont que quelques extraits de l'encyclique *Evangelii gaudium* mais, dans tout le magistère de Bergoglio, le lecteur de Mazzolari pourra retrouver certains éléments de la réflexion solitaire d'un curé de campagne avide de lectures, qui savait partager avec force les souffrances de l'humanité et pressentait de manière aiguë la nécessité de changement de l'Église dans une société en pleine mutation.

La question centrale de la pauvreté pour la vie de l'Église – promue avec force par notre prêtre et apparue avant et après Vatican II dans les milieux et

parmi les consciences les plus avertis –, pleinement accueillie par le pontificat actuel, s'étend aux grands défis éthiques encore impensables au mitan du XX<sup>e</sup> siècle : globalisation, primauté de l'économie sur la politique, domination de la technoscience, aspects complexes de la crise écologique.

L'Église contemporaine a désormais reconnu son devoir de donner la parole aux pauvres : une parole qui exige une révision de l'intérieur, à la lumière de la radicalité évangélique ; qui la pose comme l'un des derniers remparts qu'il nous reste pour s'opposer à la domination de pouvoirs omnivores et inhumains. Des défis tout aussi ardues que ceux du XX<sup>e</sup> siècle vécus par Mazzolari.

L'enracinement de la conscience de François dans la Révélation biblique renforce son intention de poursuivre une mission bien difficile : « Dieu se manifeste dans le temps, il est présent dans les processus de l'histoire. » L'Église réalise le projet de Dieu non pas en occupant concrètement les espaces de pouvoir, mais en mettant en œuvre des « processus » à long terme et en générant de « nouvelles dynamiques<sup>79</sup> ».

Ces mêmes dynamiques animaient aussi la confiance du prêtre crémonais lorsqu'il proposait de donner la parole aux pauvres :

« Le Christ interdit à son Église de s'arrêter [...] l'Église est plus que jamais debout et en chemin [...] Je ne saurai me représenter la chrétienté de demain ; la route est, elle aussi, obscure : mais la foi me remplit le cœur d'une certitude qui échappe à toutes les craintes<sup>80</sup> [...] »

Dans cette Église qui donne la parole aux pauvres dessinée par François, nous entendons l'écho des espérances que la vie et l'œuvre de don Primo n'ont eu de cesse de nous transmettre.

## NOTES

<sup>1</sup> Membre du comité scientifique de la Fondation Don Primo Mazzolari

<sup>2</sup> Primo Mazzolari, *La parola ai poveri*, éd. par Leonardo Sapienza, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2016. L'édition originale et complète de l'ouvrage fut publiée en 1960 par les éditions La Locusta.

<sup>3</sup> *Id.*, *Misericordia per Giuda*, éd. par Bruno Bignami et Giorgio Vecchio, Bologne, Edizioni

Dehoniane, 2015.

<sup>4</sup> François, *Discorso commemorativo del santo Padre, Chiesa parrocchiale di San Pietro Apostolo, Bozzolo (CR)*, [http://w2.vatican.va/content/francesco/it/speeches/2017/june/documents/papa-francesco\\_20170620\\_don-primomazzolari.html](http://w2.vatican.va/content/francesco/it/speeches/2017/june/documents/papa-francesco_20170620_don-primomazzolari.html).

<sup>5</sup> Interview du pape François par le père Antonio Spadaro, septembre 2013, [https://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2013/september/documents/papa-francesco\\_20130921\\_intervista-spadaro.html](https://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2013/september/documents/papa-francesco_20130921_intervista-spadaro.html)

<sup>6</sup> Primo Mazzolari, « La parola ai poveri », *Adesso*, 15 février 1949.

<sup>7</sup> *Id.*, *Diario*, II : 1916-1926, éd. par Aldo Bergamaschi, Bologne, Edizioni Dehoniane, 1999, p. 161.

<sup>8</sup> *Id.*, *Discorsi*, éd. par Paolo Trionfini, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2006, p. 624-625. Les deux églises du village furent réunies en une seule paroisse.

<sup>9</sup> Plusieurs exemples dans *Id.*, *Diario*, I : 1905-1915, éd. par Aldo Bergamaschi, Bologne, Edizioni Dehoniane, 1997, p. 79-80 (sur l'intérêt de Mazzolari pour saint François d'Assise, voir p. 371).

<sup>10</sup> Umberto Vivarelli, « La parola ai poveri », in *Don Primo Mazzolari tra testimonianza e storia*, actes du colloque (San Pietro in Cariano, 8-10 octobre 1993), Vérone, Il Segno, 1994, p. 196.

<sup>11</sup> Michele Do, *Amare la Chiesa*, Magnano, Qiqajon, 2008, p. 55.

<sup>12</sup> Giorgio Campanini, *Un uomo nella Chiesa. Don Primo Mazzolari*, Brescia, Morcelliana, 2011, en particulier p. 61-69 et 83-84; Marta Margotti, « “Adesso” e la cultura cattolica europea: personaggi, libri e riviste, riferimenti », in Giorgio Campanini et Matteo Truffelli (dir.), *Mazzolari e Adesso. Cinquant'anni dopo*, Brescia, Morcelliana, 2000, p. 193-235.

<sup>13</sup> On trouve une référence à la première biographie consacrée à Foucauld par René Bazin (*Charles de Foucauld. Explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Paris, Plon, 1921) dans une lettre de Mazzolari, datée de 1928. Voir à ce sujet : Giorgio Vecchio, *Cristiani nel deserto. Charles de Foucauld, Primo Mazzolari e Arturo Paoli*, Saronno, Monti, 2012.

<sup>14</sup> Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, introduction par Gustave Thibon, Paris, Plon, 1948 et *Oppression et liberté*, Paris, Gallimard, coll. « Espoir », 1955.

<sup>15</sup> Giorgio La Pira, *L'attesa della povera gente*, Florence, Libreria Editrice Fiorentina, 1951.

<sup>16</sup> Primo Mazzolari, *Della fede*, préface et éd. par Mariangela Maraviglia, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2008, p. 43-49.

<sup>17</sup> Marie-Dominique Chenu, *Le Saulchoir. Une école de théologie*, Etiolles, Kain-lez-Tournai 1937 ; pour la traduction italienne : *Le Saulchoir. Una scuola di teologia*, introduction par Giuseppe Alberigo, Casale Monferrato, Marietti, 1982.

<sup>18</sup> Lorenzo Milani, *Tutte le opere*, éd. par Anna Carfora, Federico Ruozzi et Sergio Tanzarella, Milan, Mondadori, 2017.

<sup>19</sup> Maurilio Guasco et Paolo Trionfini (dir.), *Don Zeno e Nomadelfia. Tra società civile e società religiosa*, Brescia, Morcelliana, 2001.

<sup>20</sup> Le pape s'est rendu à Bozzolo et Barbiana le 20 juin 2017, et à Nomadelfia le 10 mai

2018 [NdT].

<sup>21</sup> Mariangela Maraviglia, *David Maria Turoldo. La vita, la testimonianza (1916-1992)*, Brescia, Morcelliana, 2016 ; Bruna Bocchini Camaiani, *Ernesto Balducci. La Chiesa e la modernità*, Rome/Bari, Laterza, 2002.

<sup>22</sup> Lettre publiée in Giorgio Vecchio, *Cristiani nel deserto...*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>23</sup> Enrico Galavotti, *Il professorino. Giuseppe Dossetti tra crisi del fascismo e costruzione della democrazia 1940-1948*, Bologne, Il Mulino, 2013. À propos du discours sur les pauvres, voir *infra*, n. 60.

<sup>24</sup> Sur l'importance de ne pas le lire de façon anhistorique, voir Maurilio Guasco, «Don Primo Mazzolari nella storia religiosa del suo tempo», in *Dal Modernismo al Vaticano II. Percorsi di una cultura religiosa*, Milan, Franco Angeli, 1991, p. 137-150.

<sup>25</sup> À propos du concept de l'incarnation comme clé de lecture de la pensée de Mazzolari, voir Giorgio Campanini, *Un uomo nella Chiesa, op. cit.*, p. 79 sq.

<sup>26</sup> Charles Péguy, *L'Argent*, Paris, Les Cahiers de la quinzaine, 1912-1913.

<sup>27</sup> Primo Mazzolari, *Diario*, III/B : (1934-1937), éd. par Aldo Bergamaschi, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2000, p. 470-471.

<sup>28</sup> Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne. Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, Paris, Gallimard, 1935, p. 174-175.

<sup>29</sup> Primo Mazzolari, *La Via crucis del povero*, éd. par Giorgio Campanini, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2012.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>31</sup> Primo Mazzolari, *Tempo di credere*, éd. par Mariangela Maraviglia, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2010, p. 55.

<sup>32</sup> *Id.*, « Con Maritain verso la nuova cristianità », *L'Italia*, 30 janvier 1937, et in Matteo Truffelli (dir.), *Scritti politici*, préface par Giorgio Campanini, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2010, p. 83-87.

<sup>33</sup> *Id.*, *La più bella avventura. Sulla traccia del «prodigo»*, éd. par Marta Margotti, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2008.

<sup>34</sup> *Id.*, « Un'obbedienza in piedi ». *Carteggio con i vescovi di Cremona*, éd. par Bruno Bignami et Diletta Pasetti, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2017.

<sup>35</sup> *Id.*, « Chi vede l'uomo vede il povero », *Adesso*, 15 juin 1949.

<sup>36</sup> *Id.*, *La Via Crucis del povero, op. cit.*, p. 36.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 38 et 48.

<sup>38</sup> « Il povero "mistero senza fine bello" », *Adesso*, 1er septembre 1950, signé Uno (« Quelqu'un »), l'un des nombreux pseudonymes utilisés par Mazzolari pour déjouer la censure (il signera aussi : Stefano Bolli, *Il Pacifico* – Le Pacifique –, Ignazio Pagliari, Ignazio Molinari, Fra Ignazio...).

<sup>39</sup> Primo Mazzolari, « I poveri, volto di Cristo », in *Discorsi*, *op. cit.*, p. 566.

<sup>40</sup> *Id.*, *La Via Crucis del povero, op. cit.*, p. 32.

<sup>41</sup> *Id.*, « Ci sono davvero i poveri ? », *Adesso*, 31 janvier 1949.

<sup>42</sup> *Id.*, *La Via Crucis del povero, op. cit.*, p. 55.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 57-58. On trouvera la totalité du paragraphe dans son article signé Stefano Bolli,

« Il di più è dei poveri », *Adesso*, 15 juin 1952. Mazzolari citera souvent des extraits de ses propres textes.

<sup>44</sup> Primo Mazzolari, *La Via Crucis del povero*, *op. cit.*, p. 122.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>46</sup> Primo Mazzolari, *Lettere ai familiari*, Bologne, Edizioni Dehoniane, 1996, p. 161-162.

<sup>47</sup> Fra Ignazio, « I poveri li avrete sempre con voi », *Adesso*, 1<sup>er</sup> août 1954.

<sup>48</sup> Bruno Bignami, *Don Primo Mazzolari parroco d'Italia*. « I destini del mondo si maturano in periferia », préface par Giancarlo Bregantini, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2014.

<sup>49</sup> Primo Mazzolari, « L'anello del Cardinale di Milano », *Adesso*, 15 janvier 1949.

<sup>50</sup> « L'oro, il tempio e i poveri », *Adesso*, 15 janvier 1956.

<sup>51</sup> Primo Mazzolari, *I poveri, volto di Cristo*, *op. cit.*, p. 567.

<sup>52</sup> Emmanuel Mounier, *Révolution personaliste et communautaire*, Paris, Montagne, 1935; Jacques Maritain, *Humanisme intégral. Problèmes temporels et spirituels d'une nouvelle chrétienté*, Paris, Aubier, 1936.

<sup>53</sup> Primo Mazzolari, *Impegno con Cristo*, éd. par Giorgio Vecchio, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2007, p. 245.

<sup>54</sup> In « La rivoluzione cristiana », *Adesso*, 31 juillet 1949. Cet article fait partie d'une série d'extraits parus dans la revue, tirés de l'un de ses ouvrages n'ayant pas obtenu l'imprimatur de son vivant et qui fut publié après sa mort : *Rivoluzione cristiana*, éd. par Fulvio De Giorgi, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2011.

<sup>55</sup> Face au décret d'excommunication des adhérents au parti communiste italien promulgué le 1<sup>er</sup> juillet 1949 par le Saint-Office, Mazzolari souligne que « l'Église, en condamnant le communisme, ne condamne pas la part de vérité et de bonté qu'il peut y avoir dans le communisme, elle en condamne les erreurs. Bien qu'il soit hors de l'Église, un communiste peut être capable de voir et de faire le bien ». Voir « Impegni del laicato cattolico dopo la condanna del comunismo ateo », *Adesso*, 30 septembre 1949.

<sup>56</sup> À ce sujet, voir les articles publiés in Primo Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra*, éd. par Guido Formigoni et Massimo De Giuseppe, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2009.

<sup>57</sup> Mariangela Maraviglia, *David Maria Turollo. La vita, la testimonianza*, *op. cit.*, p. 133-144.

<sup>58</sup> Alfredo Canavero, « Il laicato cattolico di fronte alla DC e il rapporto fede-politica », in Daniela Saresella et Giorgio Vecchio, *Mazzolari e il cattolicesimo italiano prima del Concilio Vaticano II*, Brescia, Morcelliana, 2012, p. 215-225; Agostino Giovagnoli, « La stagione democristiana », in Marco Impagliazzo (dir.), *La nazione cattolica. Chiesa e società in Italia dal 1958 a oggi*, Milan, Guerini e Associati, 2004, p. 49-68.

<sup>59</sup> Primo Mazzolari, *Discorsi*, *op. cit.*, p. 467.

<sup>60</sup> *Id.*, « I cattolici siano fedeli al loro impegno politico », *Adesso*, 15 avril 1950.

<sup>61</sup> *Id.*, « La povera gente tra due parabole, due amici, due economie », *Adesso*, 20 avril 1950.

<sup>62</sup> *Id.*, « Immaturità politica o decadenza morale », in *L'Italia, L'Eco di Bergamo et Il nostro tempo*, août 1953, présent dans *Scritti politici op. cit.*, p. 695.

<sup>63</sup> Cet épisode, l'un des plus célèbres de la vie de Mazzolari, est documenté dans Aldo

Bergamaschi, *Presenza di Mazzolari. Un contestatore per tutte le stagioni*, Bologne, Edizioni Dehoniane, 1986, p. 144. Jean XXIII, le 11 septembre 1962, un mois avant le début de Vatican II, déclarait : « Face aux pays sous-développés, l'Église se présente comme elle est et comme elle veut être : l'Église de tous, et en particulier l'Église des pauvres » ([http://w2.vatican.va/content/john-xxiii/it/speeches/1962/documents/hf\\_j-xxiii\\_spe\\_19620911\\_ecumenical-council.html](http://w2.vatican.va/content/john-xxiii/it/speeches/1962/documents/hf_j-xxiii_spe_19620911_ecumenical-council.html)).

<sup>64</sup> Corrado Loreface, *Dossetti e Lercaro. La Chiesa povera e dei poveri nella prospettiva del Concilio Vaticano II*, Milan, Paoline, 2011. Le discours de Lercaro sur Mazzolari est publié dans Arturo Chiodi (dir.), *Mazzolari nella storia della Chiesa e della società italiana del Novecento*, Milan, Paoline, 2003, p. 148-161.

<sup>65</sup> «[...] dans les pauvres et les souffrants, [l'Église] reconnaît l'image de son fondateur pauvre et souffrant et s'efforce de soulager leur misère [...] en eux c'est le Christ qu'elle veut» ([http://www.vatican.va/archive/hist\\_councils/ii\\_vatican\\_council/documents/vat-ii\\_const\\_19641121\\_lumen-gentium\\_fr.html](http://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_const_19641121_lumen-gentium_fr.html)).

<sup>66</sup> Sur le parcours de l'Église latino-américaine, voir Silvia Scatena, *In populo pauperum. La Chiesa latinoamericana dal Concilio a Medellin (1962-1968)*, Bologne, Il Mulino, 2007. De nombreuses contributions italiennes permettent d'approfondir le message social de François: Diego Fares, « L'antropologia politica di Papa Francesco », *La Civiltà cattolica*, vol. 1, n° 165, 2014, p. 345-360; Id., « Papa Francesco e la politica », *La Civiltà cattolica*, vol. 1, n° 167, 2016, p. 373-386; Alberto Cozzi, Roberto Repole, Giannino Piana, postface de Gianfranco Ravasi, *Papa Francesco quale teologia?*, Assise, Cittadella, 2016; Massimo Borghesi, Jorge Mario Bergoglio. Una biografia intellettuale. Dialettica e mistica, Milan, Jaca Book, 2017 Enrico Galavotti, « Jorge Mario Bergoglio e il Concilio Vaticano II: fonte e metodo », *Rivista di teologia dell'evangelizzazione*, n° 22, 2018, p. 61-88; Massimo Faggioli, *Cattolicesimo, nazionalismo, cosmopolitismo. Chiesa, società e politica dal Vaticano II a papa Francesco*, Rome, Armando, 2018.

<sup>67</sup> Francesco, *Evangelii gaudium* (que nous abrègerons dorénavant par EG), n° 198 ([http://w2.vatican.va/content/francesco/it/apost\\_exhortations/documents/papa-francesco\\_esortazione-ap\\_20131124\\_evangelii-gaudium.html](http://w2.vatican.va/content/francesco/it/apost_exhortations/documents/papa-francesco_esortazione-ap_20131124_evangelii-gaudium.html)).

<sup>68</sup> Yves Congar, *Pour une Église servante et pauvre* [1963], Paris, Cerf, 2014. Pour ses traductions italienne et anglaise: *Per una Chiesa serva e povera*, Magnano, Qiqajon, 2014; *Power and Poverty in the Church: The Renewal and Understanding of Service*, Mahwah, Paulist Press, 2016.

<sup>69</sup> Primo Mazzolari, *Anch'io voglio bene al Papa*, Bologne, Edizioni Dehoniane, 1978.

<sup>70</sup> EG, n° 198.

<sup>71</sup> EG, n° 177.

<sup>72</sup> EG, n° 178.

<sup>73</sup> EG, n° 55 et 56.

<sup>74</sup> EG, n° 53.

<sup>75</sup> EG, n° 189.

<sup>76</sup> EG, n° 183.

<sup>77</sup> EG, n° 184

<sup>78</sup> EG, n° 205.

<sup>79</sup> *Interview du pape François* par le père Antonio Spadaro, op. cit.

<sup>80</sup> Primo Mazzolari, *Il samaritano*, éd. par Bruno Bignami, Bologne, Edizioni Dehoniane, 2011, p. 226.

Bruno Bignami<sup>1</sup>

## **Le message de paix de Mazzolari. La prophétie de *Tu non uccidere* (Tu ne tueras point) accueillie au Concile Vatican II**

Don Primo Mazzolari (1890-1959) est un enfant de son temps, et c'est l'Église préconciliaire qui forme sa réflexion sur la paix. Ses études au séminaire de Crémone le placent dans le sillage d'une tradition théologique dont les raisonnements continuent de reposer sur le principe de la doctrine de la guerre juste. Cette doctrine, née avec saint Augustin, s'approfondit au cours des siècles grâce aux évolutions des conduites de la guerre et de la vision chrétienne de l'homme et de la vie, mais l'idée de base est de limiter le plus possible le recours à la guerre pour résoudre les conflits. Les théologiens du Moyen Âge tentent donc de mettre un frein aux conflits armés dans un contexte politique où les conquêtes barbares représentent une menace pour la chrétienté. La nécessité de se défendre les amène à déclarer une guerre licite si elle répond strictement à certaines conditions, résumées en trois points par Thomas d'Aquin : l'accord de l'autorité légitime du territoire afin d'éviter les guerres privées ; la « juste cause », en réponse à une erreur ou à une injustice ; la probité de l'intention en vue du bien et du rétablissement de la justice<sup>2</sup>. Les critères fondateurs du principe de guerre juste entendent réduire les justifications aux conflits. Plus tard, durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le dominicain Francisco de Vitoria introduit le critère de proportionnalité : les maux provoqués par la guerre ne doivent pas être supérieurs au bien commun que l'on veut défendre.

*Au-delà de la doctrine de la « guerre juste »*

Avec l'avènement de l'époque moderne, dans un contexte d'états souverains, les nationalismes s'intensifient. La doctrine de la guerre juste sert alors à justifier toutes sortes de motifs jugés fondamentaux pour la survie de l'État. En invoquant la « juste cause », créée à l'origine pour limiter le recours aux armes, mais qui, dans les faits, finissait par cautionner toutes les motivations d'attaques de l'ennemi, la théologie n'échappe pas non plus au paradoxe de



ce nouvel outil.

Si don Mazzolari en saisit le principe, il le trouve en revanche insuffisant au vu des exigences du message évangélique. Petit à petit, il ressent le besoin de revoir ses positions et, après avoir épousé la cause interventionniste à la veille de la Première Guerre mondiale, s'oppose de plus en plus radicalement au conflit. À propos de son action de résistant, il écrit en 1955 : « Avec l'Évangile devant moi et mon expérience de la guerre, je ne pouvais pas faire autrement<sup>3</sup>. » Grâce à ses réflexions « à la lumière de l'Évangile et de l'expérience humaine » (*Gaudium et spes*. 46), il aiguisé et mûrit ses positions et revoit profondément sa lecture de la doctrine de la guerre juste. Si l'Évangile encourage la fraternité, pourquoi la vie militaire induit-elle à penser l'autre comme un ennemi ? Sans compter que les deux conflits mondiaux du XX<sup>e</sup> siècle connaissent des armements toujours plus sophistiqués, capables de détruire des régions entières et de tuer des innocents. Face à de tels bouleversements dans le champ militaire, comment ne pas se sentir concerné ? L'Église et la théologie peuvent-elles faire comme si de rien n'était et continuer leurs raisonnements comme si toutes ces évolutions n'existaient pas ?

Don Primo en vient alors à une conclusion radicale : « L'humanisation de la guerre est impossible<sup>4</sup> », avant de questionner les transformations de la guerre contemporaine :

« Le mot "guerre", s'interroge-t-il dans son célèbre *Tu non uccidere*, signifie-t-il la même chose et a-t-il la même logique sous la plume d'Augustin et de Thomas que dans la bouche et l'esprit d'Enrico Fermi, Einstein, Oppenheimer ou Compton ? Si, à cause des révolutions techniques, la guerre n'est désormais qu'un pur et simple suicide collectif au lieu d'un recours à la force pour rétablir la justice, sa nature et donc sa signification morale ne s'en trouvent-elles changées ? [...] N'est-il pas temps pour la théologie de repérer, démasquer et frapper tous ces schémas mentaux, ces acquiescements tacites, ces activités criminelles qui préparent lentement, mais sûrement, les guerres ? L'heure n'est-elle pas venue de dénoncer énergiquement tous ces impies blasphémateurs qui tentent d'entraîner Dieu dans les méandres des trames humaines<sup>5</sup>? »

Ses considérations font naître « des distinctions entre guerres justes et

injustes, défensives et préventives, réactionnaires et révolutionnaires. Toutes les guerres sont fratricides, un outrage à Dieu et à l'homme<sup>6</sup>». Davantage que les armes et la bombe atomique, c'est une nouvelle façon de penser et de vivre entre les personnes qui doit garantir la paix : « Le vrai sens de la paix reconnaît l'existence du prochain, que nous devons aimer, et si nous ne l'aimons pas, nous l'avons déjà tué en nous<sup>7</sup>. » Résister au mal engendré par la guerre n'est possible qu'en faisant le choix de la non-violence. Mais il ne faut pas la confondre avec une acceptation passive du mal, elle est au contraire un « refus actif<sup>8</sup>». La non-violence se place sur un plan spirituel, et sa valeur est inestimable parce qu'elle rend digne d'estime toute existence humaine. Chaque vie est un don, et la condition pour en affirmer la beauté est la paix.

Toutes ces réflexions arrivent à maturation dans les écrits de don Primo au début des années 1950, à l'aune d'expériences plus ou moins dramatiques survenues entre sa jeunesse interventionniste et la publication de *Tu non uccidere* (1955) : l'enrôlement dans l'armée en qualité de prêtre-soldat et d'aumônier militaire, l'engagement contre le fascisme et son action dans la Résistance, sa prédication en faveur de la paix, les mois de fuite et de clandestinité pendant la Seconde Guerre mondiale, mais aussi un dialogue ouvert avec tous ceux qui entendent interdire la bombe atomique et critiquer la course aux armements.

Venons-en maintenant aux points essentiels qui ont mené la réflexion de don Mazzolari aux conclusions que nous venons de présenter. Trois conversions, dans son parcours, vont le conduire au pacifisme : la fraternité, véritable sens de l'existence humaine, le dialogue comme partage d'expérience, et un modèle d'humanité digne de foi.

*La fraternité perdue  
et retrouvée*

Le 24 novembre 1915, don Primo apprend la mort de son frère Peppino, sur le mont du Sabotino. Cette perte est un point de rupture, et la mémoire de son frère sera dès lors associée au terme « martyr ». La Grande Guerre et ce drame personnel sont l'occasion pour lui de repenser la fraternité, à la fois chrétienne et humaine. En tant que prêtre-soldat, puis aumônier militaire, il commence à revoir les concepts clés de la guerre, dont la patrie, au nom d'une fraternité vécue et rêvée<sup>9</sup>. Il se retrouve engagé en Picardie au titre d'aumônier du 4<sup>e</sup> regrou-

pement, 19<sup>e</sup> brigade des TAIF (troupes auxiliaires italiennes en France). Le 2 juin 1918, à Villers-Vicomte, il prononce un discours à l'occasion de *la festa dello Statuto*<sup>10</sup>. Mazzolari s'adresse à des officiers et à des soldats submergés par l'émotion. D'aucuns pleurent. Enfin, ses pensées vont à la Belgique envahie et à la France, « terre d'accueil héroïque » qui vit alors « l'épopée de sa résistance » en attendant, comme l'Italie, l'heure de sa libération. Il conclut son discours en lançant une série d'appels évocateurs :

« Nous voulons que règne la liberté souveraine chez les tous les peuples, grands et petits [...]. Nous refusons à quiconque d'abuser de sa force, fût-elle armée ou financière [...]. Nous souhaitons l'amour entre les peuples, et non la haine, la paix dans la justice, et non la guerre. En un mot, redevenir des frères pour nous lancer ensemble vers le Royaume béni que Christ a promis aux hommes de bonne volonté<sup>11</sup>. »

Le point culminant de sa réflexion a lieu le 2 avril 1920, en Haute-Silésie. Nous sommes Vendredi saint et l'affluence est grande dans l'église paroissiale. Don Mazzolari assiste à la célébration au fond de l'église, « écrasé pendant presque deux heures entre l'entrée et le mur de gauche<sup>12</sup> ». Nous retrouvons dans son journal son désir de communion entre les hommes que représente cette scène de foi :

« Comme j'aurais aimé crier à mes frères inconnus qui priaient le Christ avec moi que ces bras sur la Croix serrent tous les hommes sans exception ! Et comme les chants sont beaux dans ces églises allemandes ! Il y eut un moment où mes larmes coulèrent, elles me furent si bonnes ! Mais pourquoi nous sommes-nous fait tant de mal ? Pourquoi n'avons-nous toujours pas renoncé aux impuretés nocives de ces années d'enfer<sup>13</sup> ? »

Puis, rappelant un épisode survenu à Opole entre la population qui avait insulté des militaires italiens et la réaction de l'armée qui avait causé sept blessés :

« Insultes, réaction. Voilà la logique militaire à laquelle je n'ai rien à ajouter. Je crois toutefois révolu le temps d'une telle logique, ou qu'il nous

faut le rendre révolu. Face à la logique militaire, qui n'est que tyrannie même si on l'use modérément, nous avons le devoir d'imposer une logique humaine et chrétienne. Car ce n'est pas sur une voie militaire que les hommes se rencontrent et que les peuples fraternisent<sup>14</sup>. »

Cet événement lui ouvre les yeux sur le décalage entre message évangélique et réalité. Il songe alors à dépasser l'idée de patrie, si elle n'est vue qu'exclusivement, et assiste au déclin du patriotisme qui, sous l'influence d'une majorité d'esprits étroits préférant repousser les solutions pacifiques, camper sur leurs positions et se construire un ennemi à éliminer, s'est transformé en « concept grossier et étriqué<sup>15</sup> ».

Partant de ce préambule, il nous est aisé d'imaginer l'importance revêtue par la publication, en 1938, de son ouvrage *Il Samaritano* (Le Samaritain). Une fois encore, Évangile et histoire marchent bras dessus bras dessous. Écrit à la veille des lois raciales fascistes dans un climat culturel intolérant, son hymne à la fraternité, doublé d'une critique de ceux qui la rejettent, est courageux. Si la négation du frère s'incarne dans la parabole du lévite et du prêtre qui passent sans s'arrêter devant le pauvre sans ressources, l'humanité véritable et le vrai croyant s'incarnent quant à eux dans la figure du samaritain, « lié au sort du monde, là où la Providence l'a destiné à vivre<sup>16</sup> ». Celui-ci devient coresponsable du salut de son frère. Animé par la charité, il interrompt son parcours pour s'arrêter auprès du pauvre, laissé pour mort au bord du chemin. Le samaritain a pitié de l'homme parce qu'il est homme, non parce qu'il appartient à la même religion, race, patrie ou caste, ou bien encore au même parti. C'est bien son visage d'homme qui l'intéresse : en se penchant et en lui portant secours, il exprime la gratuité de son geste.

Don Mazzolari profite de son commentaire de la parabole évangélique pour citer une page splendide du roman *À l'Ouest rien de nouveau*, d'Erich Maria Remarque, publié en 1929. Un soldat allemand est obligé de rester pendant des heures aux côtés d'un militaire français qu'il vient de poignarder. L'agonie du jeune homme l'interpelle et lui impose de rentrer en lui-même. Il reconnaît alors en son âme et conscience qu'ils sont tous deux les mêmes, de pauvres hères craignant la mort, et dont les mères endurent probablement les mêmes souffrances. Au nom de leur humanité commune, il déclare : « Tu n'es plus mon ennemi, tu es mon frère<sup>17</sup>. »

La fraternité doit alors s'exprimer dans l'engagement de se faire prochain :

« Pour être mon prochain, [nous estimons que] l'autre doit se mettre en état de l'être. Ainsi, le prochain dépend des autres et non de moi. Si les autres se soustraient à certaines conditions ou s'en acquittent, je suis dispensé. Ils restent hors de ma route. Pour Jésus, au contraire, le *prochain* doit venir de moi, de mon esprit. C'est moi qui dois aller vers lui. Jésus devient "plus proche" par cet effort de charité qui abolit les distances. Bien sûr, ma charité ne crée pas l'objet de mon amour, mais elle en crée l'amabilité ; aimer l'autre le transforme en prochain et le place dans le rayon de ma personne : il en devient une partie nécessaire<sup>18</sup>. »

Le drame de la Seconde Guerre mondiale qui touche de plein fouet les familles et les pauvres gens de sa communauté paroissiale plonge le curé de Bozzolo dans l'affliction et l'inquiétude. Bien qu'il soit persuadé « du bien que Dieu tirera de ce chaos épouvantable et inhumain<sup>19</sup> » – comme il l'écrit à son amie Vittoria Fabrizi de Biani –, la situation reste difficile et précaire. En août 1944, il sera même contraint à la clandestinité jusqu'à la fin du conflit. Mais malgré la tourmente, il continue de penser la guerre au nom de la fraternité trahie. Dans un article paru dans le journal *L'Italia* le 20 janvier 1940, il écrit :

« Cette guerre est une guerre injuste. Les règles morales qui permettent de juger une guerre ne manquent pas et sont sans doute plus claires qu'autrefois, mais comme les deux camps les agitent en arborant toutes sortes de raisons, vraies ou supposées, il nous est quasiment impossible de les appliquer<sup>20</sup>. »

Il ne cesse de le répéter: « Ce n'est pas avec la guerre que l'on prépare la paix<sup>21</sup>. » La guerre est inadaptée à l'objectif, la guerre ne favorise aucune pacification. Paradoxalement, la victoire nous enseigne que tout reste à construire et que la fraternité est la seule voie possible. La guerre « ne détruit pas seulement les hommes et les pays, elle porte aussi atteinte aux biens spirituels<sup>22</sup> » et remet la confiance et les liens en question. Pour dépasser la logique guerrière, il nous faut rénover l'humanité. Un sujet qu'il aborde dans des notes à l'oc-

casation de deux conférences tenues à Florence, les 28 et 29 novembre 1941 : « Nous avons besoin d'hommes ayant faim et soif d'une justice qui embrasse le monde entier, et pas seulement le petit bout de terre et le petit peuple auquel nous appartenons<sup>23</sup>. » Des hommes sachant verser des larmes de pitié, et pour qui l'invasion d'une nation, l'anéantissement d'une armée ou le déplacement d'une frontière ne sont pas source de joie. Des hommes qui croient en la paix et en la miséricorde et qui savent pardonner. En avril 1945, tandis que la guerre est sur le point de se terminer, un tract anonyme au titre significatif (« Démocratie chrétienne italienne ») est distribué dans tout Bozzolo. La main qui l'a écrit n'est autre que celle de Mazzolari :

« Après toutes ces années d'esclavage, de haines, de divisions, de douleurs, le pays a besoin de liberté, de sécurité, de tranquillité, de paix et de concorde. Déposons tout esprit de haine, de vengeance et de tyrannie. Pour soigner nos blessures, parer notre misère et remédier aux destructions bestiales, pensons en hommes et traitons-nous en frères<sup>24</sup>. »

Son regard sur la fraternité n'est cependant pas idyllique, conscient que l'édification du vivre ensemble exige de l'effort. La fraternité « ne s'impose pas<sup>25</sup> », à l'instar de l'égalité et de la liberté, elle est le fruit d'un exercice quotidien et patient. Elle exige de changer son regard pour admettre la présence de l'autre dans sa propre vie. « L'âge atomique, avant d'être technique, est d'abord un esprit, l'esprit de Caïn<sup>26</sup>. » Et la présence de l'Église peut être fondamentale pour offrir à l'homme une perspective universelle et cosmique. La fraternité évangélique jaillit du cœur de la paternité animée par l'Évangile et par les mains du Christ en croix embrassant toute l'humanité.

Fort de ces convictions, don Mazzolari affronte après la guerre le thème des migrations. Il y voit une opportunité pour les jeunes Italiens et constate l'impossibilité d'organiser ce phénomène. Il appelle à soutenir les jeunes qui vont tenter leur chance ailleurs, car « il vaut mieux une tente en Argentine qu'une cohabitation sans avenir à Milan<sup>27</sup> ». L'esprit d'aventure fait partie de l'histoire humaine, et il est de notre devoir d'encourager les jeunes dans leurs initiatives, car s'ils sont contraints dès le départ à défendre le peu qu'ils possèdent, ils perdront la dignité de leur mission sociale. C'est ainsi que l'on finit par investir davantage sur les garants de l'ordre que sur l'avenir d'une

société civile. Voici un exemple de ce qu'il dénonce dans plusieurs quotidiens durant l'été 1946 :

« Pour donner du travail aux chômeurs, quelques riches distribuent leur argent au compte-gouttes, mais dès qu'il s'agit de dépenser pour soudoyer des matraqueurs, ils ne comptent plus leurs millions. Et ceux qui, aujourd'hui, se mettent devant les autres pour crier le plus fort, les seuls que l'on entende, miseront peut-être sur le montant de la paye pour passer de l'autre côté. Le recrutement est ouvert dès l'instant où, ayant renoncé à raisonner en hommes, nous avons réduit la question sociale à un jeu matérialiste où le plus fort a raison contre la raison, c'est-à-dire contre l'homme<sup>28</sup>. »

Le 2 mars 1947, dans *Democrazia*, le curé de Bozzolo publie une contribution sur le droit d'émigrer des citoyens italiens, droit que l'on retrouve dans l'article 10 du Projet provisoire de la Constitution. Mazzolari avertit du danger de réduire l'homme à une marchandise si le droit n'est pas garanti. L'émigration est un droit de l'homme lié au principe que la terre et ses richesses ont été créées par Dieu, non pas au profit exclusif de quelques-uns, mais « en faveur de la vie et du bien-être de chaque créature humaine<sup>29</sup> ». Ainsi, si cette exigence fondamentale n'est pas reconnue, les peuples volent l'homme. Il observe :

« Si nous ne voulons pas voir renaître les différents fascismes, les peuples privilégiés doivent se souvenir des droits de Dieu imprimés sur toutes ses créatures, et cesser de pousser leurs intérêts et leur tranquillité au-delà des limites du supportable. Il est légitime de regarder l'étranger dans les yeux avant de lui ouvrir la porte de chez soi pour comprendre s'il est disposé à vivre pacifiquement avec ses hôtes dans le respect des lois humaines, mais exiger de prélever les meilleurs d'un pays qui a faim, d'en vérifier l'opinion plutôt que l'honnêteté, d'avoir des garanties physiques, morales et techniques supérieures au niveau ordinaire des habitants de l'État hospitalier est contraire à l'équité et ne sert en rien à soulager la société ou à détendre les esprits. Les haines, les révoltes et les guerres se sèment toujours de la même manière, et il est humiliant d'avoir à tout

recommencer après les leçons si dures de notre passé récent. Un peuple qui n'est pas capable d'accueillir et de faire vivre au sein de sa propre tradition spirituelle et civile les flux migratoires dont il a besoin ne possède pas assez de vitalité pour sa fonction historique<sup>30</sup>. »

Toute négation de la fraternité prépare les conflits. Mazzolari voit dans la question migratoire une question délicate prête à éclater si elle n'est pas vécue comme expérience humaine de partage en faveur du bien de tous.

*La prophétie  
du dialogue*

Le dialogue est la seule solution pour le désarmement. Don Primo Mazzolari vécut dans un contexte où la construction de l'ennemi était une réalité. L'Église elle-même, après la Seconde Guerre mondiale, eut tendance à confondre la lutte contre l'idéologie communiste avec la condamnation ouverte des personnes embrassant le message marxiste. En revanche, Mazzolari était convaincu de la nécessité de faire la distinction entre erreur et *en erreur*<sup>31</sup>. Condamner l'erreur ne doit pas retirer la valeur de vie à celui qui se trompe et à qui nous devons répondre présent pour un débat sans préjugés. Le curé de Bozzolo parvient même à théoriser que « les bonnes choses n'appartiennent à personne, personne n'en a le monopole<sup>32</sup> ». Le fait qu'une réforme soit soutenue par un adversaire ne veut pas dire *a priori* qu'elle soit mauvaise. Pour preuve, et aussi curieux que cela puisse paraître, Mazzolari n'hésite pas à se servir du concept de révolution en l'associant à l'adjectif « chrétien ». Il le doit certainement au personnalisme d'Emmanuel Mounier. N'oublions pas qu'en Italie, Mazzolari fit partie des rares catholiques à se placer sur le terrain révolutionnaire, pensé en termes d'humanité dialoguante et non d'opposition ouverte. La véritable révolution se trouve dans la communion qui se joue sur le versant des relations quotidiennes et s'élargit aux biens de la terre. « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir » (Actes 20, 35), apprend-il du message biblique, avant de le répéter sans relâche dans ses prédications passionnées. C'est aussi le sens du pain posé sur la mense : le partage entre frères.

Voilà pourquoi il nous invite à mettre les mains dans le cambouis de la politique et à ne pas craindre de mettre en jeu nos propres idées : si celles-ci ont de la valeur, elles trouveront le moyen de tracer leur route dans l'histoire. En



1948, dans un entretien avec l'intellectuel Carlo Bo, don Mazzolari explique que « les idées sont tolérantes, bienveillantes, pacifiques<sup>33</sup> ». Le problème se pose lorsque des hommes engagés en politique cherchent à les mettre en œuvre en fabriquant des armes. Alors le monde explose. Le dialogue devient la seule alternative à la tentation de rendre nos idées catégoriques et de les défendre par la violence. Pour cette raison, « le chrétien continue de marcher avec les autres, car il est incapable de ne pas les aimer, même si ceux-là déclarent qu'ils ne l'aiment pas<sup>34</sup> ».

L'attention préférentielle aux pauvres a le pouvoir de rassembler tous les hommes de bonne volonté. En regardant les pauvres, les derniers, les plus démunis, nous prouvons que nos intérêts ne sont pas au centre de nos préoccupations et que notre don n'attend pas de retour. Une attitude qui pacifie *déjà* les cœurs. En 1950, Mazzolari écrit au directeur du quotidien communiste *L'Unità*, Davide Lajolo :

« Il est donc urgent de calmer nos esprits en ouvrant, entre autres, un dialogue serein qui, une fois abandonnés les sempiternels lieux communs de la polémique des deux blocs, pourra tenter d'atteindre le parallèle de la pitié humaine qui traverse le cœur de toutes les créatures, et en particulier celui des pauvres. Nous ne devons pas entraîner les pauvres dans nos petites querelles partisanses, et encore moins les sacrifier par nos honteux objectifs hégémoniques<sup>35</sup>. »

Pour dialoguer, il faut savoir admettre ses torts, regarder librement derrière soi et reconnaître ses propres incohérences. Il ajoute, toujours à l'intention du même interlocuteur :

« Je n'irai jamais jusqu'à penser ou dire que ma manière de voir ou de sentir la paix, la liberté ou la justice soit la bonne. Tous les cœurs probes, toutes les voix honnêtes peuvent apporter une contribution inestimable. Voilà pourquoi je crois qu'il convient – avant même de débattre – de reconnaître nos torts avec humilité, d'avouer chacun les nôtres. Si nous ne les avouons pas chacun notre tour, si nous cherchons à nous dédouaner et à “rejeter la faute” sur l'autre, la guerre est déjà déclarée et le débat, même courtois, s'aggravera et creusera des abîmes<sup>36</sup>. »

Le défi de la vie en commun est bénéfique à tous les niveaux, car il est à la fois une proposition de paix entre les personnes et entre les États. « Il faut apprendre à vivre ensemble au lieu de se barricader ou de faire bloc chacun de son côté : ainsi l'Occident et l'Orient, ainsi les Latins et les Slaves, ainsi les Français et les Allemands<sup>37</sup>. » Abandonner nos petites gloires personnelles et nos anciens désaccords et regarder en avant avec un esprit neuf. Dans *L'Italia* du 21 octobre 1953, il s'intéresse au rêve de la Communauté européenne :

« Depuis des siècles et des siècles, nous nous repoussons les uns les autres, nous élevons et nous abattons des frontières, nous construisons cimetières et rancœurs en n'ayant toujours pas compris notre devoir de "vivre ensemble", ni combien il est idiot, voire criminel, de parler de grandeur, de puissance, de suprématie et de toutes ces choses aussi affreuses les unes que les autres, tandis que nous savons d'expérience qu'elles sont nos fossoyeurs [...]. La fraternité italienne ne doit pas exister au détriment de la fraternité humaine et doit au contraire tout faire pour atteindre le seul plan qui mérite notre engagement : la Communauté européenne. Le chemin du sang est le chemin de Caïn, et si nous l'empruntons une fois encore, et sous quelque motif que ce soit, le monde serait à nouveau corrompu<sup>38</sup>. »

Le rêve de l'Europe ne naît ni des cimetières ni des ruines, mais d'un projet de vie en commun qui voit les peuples comme des frères. Le dialogue n'est pas une marque de faiblesse, c'est un signal fort, capable de se projeter dans l'avenir, une marque de courage qui lance un défi de paix possible entre les nations. Pas au nom de tel ou tel drapeau, mais en celui de notre humanité commune.

*L'urgence d'« hom-  
mes nouveaux »*

La fraternité et le dialogue sont fondés sur un modèle d'humanité que don Mazzolari propose à plusieurs reprises dans ses écrits. Mais davantage que des propositions abstraites, il s'agit pour le curé de Bozzolo de confronter ses expériences afin de déterminer les conditions de paix, même si la confrontation risque d'alimenter les inimitiés. C'est pourquoi il est fondamental d'être soucieux

d'humanité en politique. On ne compte plus, après-guerre, les invitations de don Primo à former des personnes dotées d'une profonde moralité et capables de servir. C'est justement l'« absence d'*homme* » qui fait baisser en qualité la société. Ceux qui ont plongé l'Italie dans le gouffre de la guerre ont montré davantage de préoccupations à façonner des « suiveurs ou des violents qu'ils jetaient dans les rues les jours de manœuvre<sup>39</sup> ». Dans une société, il est toujours plus commode d'instrumentaliser les gens qui vous soutiennent et de les mettre aux ordres du leader de service pour qu'ils ne posent aucun problème. Aussi, le pouvoir s'entoure facilement de comparses toujours disposés à dire oui plutôt que d'hommes voués à la justice. Mazzolari écrit en 1945 :

« Pour celui qui veut arriver au pouvoir et le garder à n'importe quel prix, l'homme rapporte moins qu'une rangée de comparses. Les comparses se nourrissent du pire alors que l'*homme* ose réclamer un peu de pain, un peu de justice, un peu de liberté pour tous<sup>40</sup>. »

De ce point de vue, on comprend que la politique qu'il propose ne soit orientée ni à droite, ni à gauche, ni au centre, mais « vers le haut ». Ce ne sont pas les successions d'idées qui font la hauteur de la politique, mais la nouveauté du style, le courage de se présenter en tant que *créature nouvelle*, capable d'ouvrir ses bras en croix pour ériger un authentique arc de paix. Le 15 février 1949, Mazzolari fait paraître son célèbre article dans *Adesso*, la revue bimensuelle qu'il vient juste de fonder, dans lequel il dénonce un pharisaïsme beaucoup trop répandu : cette attitude typique de rejeter la faute sur les autres quand rien ne va et de s'attribuer au contraire tout ce qui fonctionne.

Raconter le monde en noir et blanc déforme la réalité. Toutes les équations humaines explosent si elles ne sont que des moyens pour occuper des postes et instrumentaliser le commun des mortels. Voici ce qu'il en pense :

« Je ne dis pas que les routes qui viennent de la droite, de la gauche ou du centre sont mauvaises : je dis juste qu'elles ne peuvent pas nous guider car on les a transformées en lignes droites qui n'ont pour objectif que le succès et la richesse. Justice à gauche, raison à droite, liberté au centre. Nous sommes tellement sûrs de cette équation que nous ne voyons même pas ceux qui écrivent à gauche tout en mangeant à droite, ou ceux

qui, dans la rue, marchent à gauche, mais vont à droite dans leurs affaires, que l'égoïsme de gauche est aussi indécent que l'égoïsme du centre et qu'à la fin, droite, gauche et centre peuvent devenir trois manières différentes de "berner" le Pays, la Justice, la Liberté, la Paix<sup>41</sup>. »

La *hauteur* consisterait donc en un effort d'élévation et de purification personnelle en dehors de toute carte d'appartenance.

C'est justement au plus fort de la Seconde Guerre mondiale que don Mazzolari publie en 1943 son livre *Impegno con Cristo* (S'engager avec Christ), dans lequel il réfléchit sur la nécessité de distinguer « les aventuriers du nouveau » des « hommes nouveaux ». Les premiers ne s'opposent aux injustices que lorsqu'elles sont commises par les autres. Mais si demain le vent tournait et qu'ils se trouvaient en situation de faire ce qu'ils déplorent aujourd'hui, ils s'en accommoderaient sans problème : « Beaucoup restent de braves hommes ou se déclarent comme tels uniquement parce qu'ils n'ont pas eu de *possibilité* ou d'*occasion* du mal<sup>42</sup> ». Les « aventuriers de la nouveauté » vont là où le vent les porte. À ceux-ci, le curé de Bozzolo oppose les hommes nouveaux : des saints et de vrais révolutionnaires capables de former, à l'exemple de leur vie, les consciences des hommes qui accomplissent le bien et celles des hommes qui le reçoivent. La paix est le fruit d'hommes nouveaux dont la discipline « repose sur l'éternelle nouveauté de l'Esprit ». La nouveauté se manifeste avec simplicité, petit à petit : « Il y a toujours du positif, même dans les périodes les plus négatives. Lentement, et sans relâche, en travaillant à conjuguer les larmes du semeur avec la joie du récolteur, la *nouveauté* s'élève, et nous demande chaque jour quelque chose de nouveau<sup>43</sup>. » Toujours dans *Impegno con Cristo*, le prêtre crémonais pose les jalons de l'œuvre de libération que l'homme doit réaliser en lui-même : se libérer des passions qui coupent le souffle et diminuent notre humanité ; d'une société qui préfère avoir affaire à des esclaves qu'à des frères ; d'une science qui oublie parfois d'être au service de l'homme ; de l'économie matérialiste qui impose d'énormes sacrifices aux personnes et les transforme en machines ou en engrenages de production ; des rêves de grandeur qui favorisent la compétition et les guerres ; d'une pensée vide et déformante ; des organisations sociales qui écrasent l'homme pour permettre à une minorité de conquérir le pouvoir et les richesses ; de la fidélité absolue à ses devoirs contraires aux exigences de conscience morale ; de tout

formalisme qui nous apaise et nous endort au lieu de nous engager au service du bien<sup>44</sup>.

L'homme nouveau ne cherche pas à se faire valoir par des gestes héroïques ou des actes éclatants :

« Dans un monde d'amour, écrit-il encore, l'important n'est pas la quantité. On n'évalue pas un geste charitable dans le changement immédiat qu'il parvient à inscrire dans la réalité. S'il en était ainsi, si nous devons le comparer aux succès prodigieux de certaines techniques révolutionnaires, rien de plus fou et de plus inutile. C'est justement l'impuissance de mon geste charitable, en ayant l'air de le réduire à un simple "petit geste", qui en fait toute sa valeur [...]. Parlons maintenant de la guerre. Un monceau de préjugés, agréés par le *bon sens* d'une foule de chrétiens bienpensants, me la ferait presque accepter comme un païen. Un blessé, un prisonnier, un réfugié passe... Si je lui tends un verre d'eau, si je soigne ses blessures [...], mon "petit geste" charitable prendra une signification révolutionnaire d'une portée incalculable<sup>45</sup>. »

La charité pousse l'homme à être à la fois témoin et prophète. Elle construit son humanité, l'humanité de l'homme nouveau, mais elle construit aussi un monde pacifié. « Une charité qui dirait : d'abord *ceux-là*, ensuite *ceux-là*, à *eux*, puis à *eux*, serait injurieuse... L'amour ne connaît pas de barrières, ni d'égards particuliers, personne n'est exclu de l'amour<sup>46</sup>. » Mazzolari nous alerte de la nécessité de « briser coûte que coûte les verrous de notre intelligence. Il faut élever des ponts entre les hommes<sup>47</sup> ». Son modèle d'humanité révèle non seulement qui nous sommes, mais aussi quelle société nous entendons construire.

*La prophétie  
accueillie...*

Que reste-t-il du message de don Mazzolari ? Une voix dans le désert ? Une lettre morte ? Ou bien sa proposition de paix a-t-elle été accueillie au sein de l'Église conciliaire ? Et que nous disent, aujourd'hui, ses réflexions ?

Tout d'abord, force est de constater une résonance dans l'enseignement de l'Église, notamment dans l'encyclique de Jean XXIII, *Pacem in terris* (1963) et la constitution du concile *Gaudium et spes* (1965), puisqu'elles ne font

plus état du principe de guerre juste et semblent suggérer une nouvelle façon d'affronter le thème de la paix. Jean XXIII va jusqu'à affirmer dans *Pacem in terris* qu'il « nous est quasiment impossible de penser que la guerre puisse être utilisée comme outil de justice en pleine ère atomique ». Une nouvelle vision des relations entre les peuples, en termes d'« interdépendance » de la communauté humaine se fait jour. Si la géopolitique européenne traditionnelle, après les traités de Westphalie de 1648, se fondait sur la relation « négociée » entre États souverains, Jean XXIII concentre sa proposition sur l'unicité de la famille humaine.

La constitution *Gaudium et spes* emprunte le même sillon. Au paragraphe 80, le document conciliaire invoque une disposition intérieure totalement nouvelle dans l'analyse des thèmes de la guerre et de la paix et met en évidence la nécessité de rompre avec le passé. Le concile ne fait aucune référence à la doctrine de la guerre juste et exhorte à changer de mentalité pour un changement de paradigme.

Cette direction, prise par le magistère de l'Église dans les années 1960, n'est pas sans importance. Nous pouvons cependant affirmer que Mazzolari lui a ouvert la voie et que l'Église n'a eu le courage de l'emprunter qu'après sa mort, en 1959. Le prêtre lombard a su interpréter l'un des principes fondamentaux de la vie sociale que nous indique aujourd'hui François dans *Evangelii gaudium* : la supériorité du temps par rapport à l'espace (EG, n° 222-225). Mazzolari a déclenché des processus et donné vie à de nouveaux dynamismes qui ont mis du temps à éveiller un écho, mais qui ont fini par le trouver chez les générations suivantes des personnes en mesure d'en recevoir la portée prophétique.

Un siècle après la fin de la Première Guerre mondiale, il serait intéressant de comparer le message de don Mazzolari avec l'homélie prononcée par François au cimetière militaire de Redipuglia le 13 septembre 2014. Le pape y affirmait ceci :

« [...] la guerre est une folie. Alors que Dieu dirige sa création et que nous, les hommes, nous sommes appelés à collaborer à son œuvre, la guerre détruit. Elle détruit aussi ce que Dieu a créé de plus beau : l'être humain. La guerre défigure tout, même le lien entre les frères. La guerre est folle, son plan de développement est la destruction, vouloir se développer

au moyen de la destruction ! La cupidité, l'intolérance, l'ambition du pouvoir... sont des motifs qui poussent à décider de faire la guerre, et ces motifs sont souvent justifiés par une idéologie ; mais d'abord il y a la passion, il y a une impulsion déformée. L'idéologie est une justification, et quand il n'y a pas d'idéologie, il y a la réponse de Caïn : "Que m'importe ?", "Suis-je le gardien de mon frère ?" (Genèse 4, 9). La guerre ne regarde personne en face : personnes âgées, enfants, mamans, papas... "Que m'importe ?" [...]. Aujourd'hui encore, après le deuxième échec d'une autre guerre mondiale, on peut, peut-être, parler d'une troisième guerre mondiale combattue "par morceaux", avec des crimes, des massacres, des destructions... [...]. Avec ce "Que m'importe ?" qu'ont dans le cœur les affairistes de la guerre, peut-être gagnent-ils beaucoup, mais leur cœur corrompu a perdu la capacité de pleurer. Caïn n'a pas pleuré. Il n'a pas pu pleurer. L'ombre de Caïn nous recouvre aujourd'hui, dans ce cimetière. On le voit ici. On le voit dans l'histoire qui va de 1914 jusqu'à nos jours. Et on le voit aussi de nos jours. Avec un cœur de fils, de frère, de père, je vous demande à vous tous, et pour nous tous, la conversion du cœur : passer de "Que m'importe ?", aux larmes. Pour tous ceux qui sont tombés dans le "massacre inutile", pour toutes les victimes de la folie de la guerre, en tout temps. Les pleurs. Mes frères, l'humanité a besoin de pleurer, et c'est maintenant l'heure des larmes<sup>48</sup>. »

Il y a dans ces paroles la réponse à notre seconde question. Mazzolari continue de nous parler : à nous, qui sommes réunis ici au siège de l'Unesco, plongés dans une époque où la guerre se mène « par morceaux » un peu partout dans le monde. Nous ne pouvons fermer les yeux et balayer les souffrances et les injustices qui alimentent la soif de vengeance. « Toutes les guerres sont fratricides », prêche don Primo dans *Tu non uccidere*. La paix se fonde sur la reconnaissance de la fraternité de l'autre. Alors seulement les cœurs se désarment et les arsenaux sont discrédités. Il nous suffirait d'en être conscient pour susciter de nouveaux engagements en transformant ce fameux dicton latin : « Si tu veux la paix, prépare-la ! »

La prophétie de don Mazzolari s'est hissée courageusement sur un terrain ardu. Qu'il nous soit donné d'en recevoir l'héritage !

## NOTES

<sup>1</sup> Président de la fondation Don-Primo-Mazzolari

<sup>2</sup> Voir Thomas d'Aquin, *Summa theologiae*, II.II, Q 40, art. 1, sur l'intention de limiter les guerres à partir de l'interrogation: *utrum bellum sit semper peccatum* (« il semble que la guerre soit toujours un péché »).

<sup>3</sup> Primo Mazzolari, *Scritti politici*, éd. par Matteo Truffelli, Bologne, EDB, 2010, p. 766.

<sup>4</sup> *Id.*, *Scritti sulla pace e sulla guerra*, éd. par Guido Formigoni et Massimo De Giuseppe, Bologne, EDB, 2009, p. 721.

<sup>5</sup> *Id.*, *Tu non uccidere*, éd. par Paolo Trionfini, Bologne, EDB, 2015, p. 142-143.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>9</sup> Pour la reconstitution des années de guerre de don Mazzolari, voir Giorgio Vecchio, « Don Primo Mazzolari nella Grande Guerra: dalla bassa lombarda alle terre venete », in Francesco Bianchi et Giorgio Vecchio (dir.), *Chiese e popoli delle Venezie nella Grande Guerra*, Rome, Viella, 2016, p. 181-234.

<sup>10</sup> Fête nationale instituée le premier dimanche de juin après la proclamation du royaume d'Italie, le 2 juin 1861 (*NdT*).

<sup>11</sup> Primo Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra*, *op. cit.* p. 84.

<sup>12</sup> *Id.*, *Diario*, II: 1916-1926, éd. par Aldo Bergamaschi, Bologne, EDB, 1999, p. 232.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> Primo Mazzolari, *Il Samaritano. Elevazioni per gli uomini del nostro tempo*, éd. par Bruno Bignami, Bologne, EDB, 2011, p. 175.

<sup>17</sup> Erich Maria Remarque, *À l'Ouest, rien de nouveau*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, préface par Patrick Modiano, Paris, Stock, 2009.

<sup>18</sup> Primo Mazzolari, *Il Samaritano*, *op. cit.*, p. 236.

<sup>19</sup> *Id.*, *Diario*, IV: 1938-25 aprile 1945, éd. par Aldo Bergamaschi, Bologne, EDB, 2006, p. 299.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 301. La phrase fait également partie d'un article écrit pour la revue *Segni dei tempi*, mais jamais publié.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>24</sup> Primo Mazzolari, *Scritti politici*, *op. cit.*, p. 136.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>26</sup> Primo Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra*, *op. cit.*, p. 733.

<sup>27</sup> *Id.*, *Scritti politici*, *op. cit.*, p. 302.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 410.



<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 410-411.

<sup>31</sup> Primo Mazzolari, *La più bella avventura. Sulla traccia del «Prodigio»*, éd. par Marta Margotti, Bologne, EDB, 2008.

<sup>32</sup> *Id.*, *Scritti politici, op. cit.*, p. 282.

<sup>33</sup> *Id.*, *Diario, V : 25 aprile 1945-31 dicembre 1950*, éd. par Giorgio Vecchio, Bologne, EDB, 2015, p. 170.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>37</sup> Primo Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra, op. cit.*, p. 547.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 547-548.

<sup>39</sup> Primo Mazzolari, *Scritti politici, op. cit.*, p. 203.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 563.

<sup>42</sup> Primo Mazzolari, *Impegno con Cristo*, éd. par Giorgio Vecchio, Bologne, EDB, 2007, p. 111.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 199-200.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>48</sup> [http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2014/documents/papa-francesco\\_20140913\\_omelia-sacrario-militare-redipuglia.html](http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2014/documents/papa-francesco_20140913_omelia-sacrario-militare-redipuglia.html)

## **Mazzolari, un prêtre aux côtés des pauvres et de « ceux qui sont loin » « son enseignement à vivre l’histoire avec amour »**

Mazzolari a lu beaucoup de livres, mais il a surtout « lu » les gens en sachant les rencontrer. Leur parole vivante ainsi que leurs pensées lui offrirent autant d’enseignements que ses lectures et, davantage que la variété des ouvrages étudiés, c’est sans doute à la lumière des remarquables réflexions qu’il a su tirer de son expérience que son œuvre de penseur et de pasteur s’est construite. Avant tout, Mazzolari a su lire la vie, en donnant sa priorité aux pauvres et toute son attention à ceux qui étaient loin de l’Église.

S’il fut le « curé des pauvres », il faut aussi rappeler qu’il fut l’homme de tous : un prêtre « en sortie », ainsi que le réclame avec force notre pape François, un prêtre véritable car « le vrai prêtre doit savoir s’effacer pour laisser apparaître Quelqu’un » (don Mazzolari).

Ce grand homme d’Église crémonais fut soldat, aumônier militaire, curé de « ceux qui sont loin » (comme il l’écrit dans son ouvrage *I lontani*, publié en 1938), auteur d’essais et de romans, journaliste et polémiste, considéré comme un prophète, « la voix de l’Esprit Saint de la basse plaine ». À une époque où personne ne parlait encore de globalisation, son ouverture d’esprit et de cœur lui permit de vivre sa réalité d’homme et de prêtre véritable, capable de comprendre un territoire local sans élever de murs et d’accueillir l’autre non pas comme un problème, mais comme une richesse en humanité.

À la lecture des différentes contributions à ce colloque parisien qui nous réunit aujourd’hui au siège de l’Unesco, je ne crois pas me tromper en ajoutant que don Primo fut :

- un homme vrai, à la personnalité duquel la phrase de Tércence : « *Homo sum, humani nihil a me alienum puto* » (« Je suis un homme, rien de ce qui est humain ne m’est étranger ») s’accorde si bien ;
- un homme de Dieu, dont la vie transparente et les écrits limpides furent une fenêtre sur le ciel, des mains ouvertes sur la terre pour partager le pain né du travail de l’homme et de la charité de Dieu.

Don Mazzolari ne prêcha pas un rêve et ne travailla pas à une utopie. Il fut un pasteur, et son cœur et son intelligence le poussèrent à travailler pour « l'Église des pauvres » et à devenir un véritable protagoniste dans l'histoire du catholicisme italien du XX<sup>e</sup> siècle ainsi qu'un modèle pour notre XXI<sup>e</sup> siècle. Ce colloque aura pour objectif de nous aider à comprendre et à faire fructifier l'héritage de ce prophète qui, à l'instar de tous les prophètes, gênait et dérangeait.

Bien que don Mazzolari ait été extrêmement sensible aux conditions de vie des classes les plus pauvres et particulièrement attaché à leur amélioration, bien qu'il ait également été précurseur du concile Vatican II et de François en prêchant et vivant une « Église des pauvres pour les pauvres », il ne faudrait toutefois pas réduire sa pensée et son action à la seule volonté de résoudre la misère sociale. L'Église des pauvres se veut l'Église de tous les croyants, aussi bien les mendiants du Christ rencontré que de ceux qui sont toujours à sa recherche, mendiants du Christ non rencontré.

Dès le début de sa prédication, Jésus applique à lui-même la phrase d'Ésaïe : « Je suis venu annoncer la bonne nouvelle aux pauvres » (Luc 4, 18). Cette heureuse nouvelle de l'amour de Dieu, Christ l'offre aux pauvres en amour, en vérité, en lumière, en pain de l'âme et en pain du corps.

Car le mot « pauvre » revêt plusieurs significations : il désigne à la fois les plus misérables, qui trouvent en Jésus-Christ un soulagement, et tous ceux qui n'ont ni privilèges, ni fortune, ni prestige, mais également aussi les pauvres en esprit à la recherche absolue du Royaume de Dieu et de sa justice. Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont en quête de vie. C'est ainsi que l'Évangile s'adresse à toutes les classes sociales. Les notables, comme Nicodème et Joseph d'Arimatee... Les publicains et les pécheurs. Rappelons ici les pharisiens scandalisés lorsque le Christ accueille des pécheurs à sa table. Car le Royaume de Dieu n'exige rien d'autre que la foi, et Jésus s'adresse aussi bien à un nombre restreint de disciples qu'aux foules d'éloignés ou aux enfants qui, par nature, ne possèdent rien et ne demandent qu'à grandir.

Ainsi, le salut adviendra en suppliant et en mendiant, quelles que soient nos entraves. Tout comme le bon larron, qui supplia le Christ en lui criant de lui ouvrir ses bras au Paradis. Alors le Rédempteur, lui aussi les bras en

croix, l'enveloppa d'un regard d'amour et lui ouvrit le Ciel.

Aller simplement vers les pauvres, mais habités par l'Esprit de Jésus, accueillir dans nos bras les personnes et les choses pour transformer ce geste en chemin et en cri, un cri nous proclamant que Christ est tout, car nos bras ne sont pas les nôtres, mais ceux du Christ.

Après une première expérience de prêtre-soldat et d'aumônier militaire pendant la Grande Guerre, don Primo est envoyé en Lombardie où il s'engage à la fois dans sa paroisse et sur le terrain, tel un éducateur proposant une rencontre avec Dieu, l'infini, la Vérité et l'amour. Sa pratique le porte à rencontrer « ceux qui sont loin ». Dans tous les cas, ainsi que l'exprima Emmanuel Mounier<sup>2</sup>, il ne s'agit pas d'apporter un supplément d'âme, mais plutôt de permettre à l'âme et à l'esprit, étouffés par l'obscurité et les drames de la vie, d'éclorre et de fleurir dans l'être et dans le monde.

Ce grand prêtre, penseur et homme d'action, nous a surtout laissé trois enseignements de vie, et je voudrais reprendre ici les mots mêmes du cardinal Parolin :

« La paix naît du dialogue entre les hommes [...], la paix naît du fait que l'éducation n'est pas et ne doit jamais être considérée dans une optique purement utilitariste [...], la paix naît de l'engagement de chacun à vivre l'histoire avec amour. »

Je crois que Mazzolari nous aide aussi à mieux comprendre trois notions fréquemment utilisées par le pape François : les pauvres, les éloignés et les périphéries. Il y a une grande proximité entre ce que don Primo Mazzolari a dit et fait pour les pauvres et ce que le pape François dit et fait pour les pauvres. Mon discours n'a pas pour mission de résumer leurs enseignements, mais il me semble important de souligner que pour ces deux hommes, aller vers les pauvres ne se limite pas à un partage des biens matériels. C'est à nous de nous rapprocher des pauvres. « Douleur, marginalisation, abus, violence, tortures, emprisonnements et guerres, privation de la liberté et de la dignité, ignorance et analphabétisme, urgences sanitaires et manque de travail, traites et esclavages, exil et misère. » Ces « mille visages » de

la pauvreté décrits par notre pape – hier au cœur de l'engagement de Mazzolari, comme l'illustrera si bien Mariangela Maraviglia lors de son exposé<sup>3</sup> – sont, aujourd'hui, au cœur du Message de notre récente Journée mondiale des pauvres. Nous élevons trop souvent des murs du haut de notre richesse insolente de peur de voir les pauvres en face ou de les côtoyer.

Si Jean-Paul II réclamait à l'Église, de manière plus que légitime, de toujours s'efforcer d'être un lieu de communion absolument ouvert à tous pour terrasser la solitude, le pape François nous demande de sortir et d'aller à la rencontre des habitants des infinies périphéries du monde et de l'âme pour communier avec ceux qui la vivent.

Combien de fois avons-nous entendu dire que si l'Église manquait à sa mission, elle n'était pas Église ? En reprenant cette vérité, et en accord avec l'Évangile, François nous précise que sa mission première est de s'orienter vers les périphéries de l'homme. « Il nous faut sortir de nous-mêmes, nous dit notre pape, sortir de notre routine, de la tentation de nous renfermer dans ces schémas qui finissent par fermer l'horizon de l'action créative de Dieu. »

Magnifique invitation de François à sortir de nous-mêmes, à aller à la rencontre de l'autre pour communiquer avec lui et briser ainsi le « silence humain » qui tourmente notre esprit et nous dessèche le cœur.

L'autre comme une personne à rencontrer, pas comme un étranger à conquérir. Voir l'homme, l'être humain devant nous, à côté de nous, comme il est, non comme nous voudrions qu'il soit. Voir l'homme et le monde comme ils sont, pas comme les livres nous les racontent.

« Reconnaissez qu'il n'est pas déshonorant de s'occuper de politique, et que ne pas s'en occuper est un manquement aux devoirs humains. La politique est une activité humaine des plus nobles, elle fait partie du métier d'homme, de son devoir de justice et de charité envers son prochain.

On ne doit plus laisser le terrain de la politique, qui n'est, après tout, que l'organisation humaine du bien commun, au bon plaisir incontesté d'aventuriers du même tonneau. C'est ce qu'il nous faut retenir de notre expérience du *ventennio*<sup>4</sup>, et ne plus l'oublier. Chaque homme a le devoir de s'occuper de politique : il doit être un homme politique.

Qu'est-ce qui inspire et gouverne mon activité politique ? Soit mes intérêts personnels qui seront assurés par un mécanisme politique et dissimulés en partie pour ne pas choquer tous ceux qui n'auront rien à en tirer. Soit ma conscience, alimentée par une idée ou par une conception philosophique ou religieuse de la vie : là où se trouve l'inspiration. Ne nous attardons pas sur le premier exemple. Je ne conteste à personne le droit d'agir politiquement pour ses intérêts personnels, encore que de tels motifs soient à craindre, car si la force de persuasion vient à manquer, il faudra forcément s'allier à plus puissant et plus malin pour les faire valoir. Bien entendu, personne n'a le cran d'avouer ses objectifs en matière d'intérêts, il est donc de notre devoir de les mettre au jour et de les dénoncer afin d'éviter que des individus, mercenaires ou de bonne foi, ne se fassent soudoyer pour défendre des intérêts contraires au bien commun. Il arrive parfois que de tels individus s'infiltrent dans des partis mus par de grands idéaux et les poussent progressivement à réaliser leurs intérêts. Examinons les comportements politiques que nous suggère notre position spirituelle, c'est-à-dire nos exigences de bien commun qui s'inspirent ou se nourrissent de doctrines philosophiques ou religieuses. À un moment donné, ma conscience doit me pousser impérativement à l'action politique. La politique est une manifestation concrète de ma vision humaine de la vie, de la manière dont je la considère et de la manière dont je voudrais qu'elle s'oriente. Je deviens un artiste moral. Je travaille à l'intérieur d'un élan idéal, selon un idéal. Tel devrait être l'état d'esprit initial de chaque homme politique, faute de quoi il serait effrayant.

Si l'on accepte cette possibilité d'orienter politiquement les philosophies ou les idéologies, pourquoi la refuserait-on à la religion ? Toute religion n'est-elle pas une vision de la vie, et donc une solution de celle-ci ? Lorsque la religion se vit réellement, il est illogique, mais aussi quasiment impossible, de s'en détacher pour agir, et dans quelque domaine que ce soit. Moi qui suis un homme de religion, je veux être partout un homme de religion.

Mais attention, ce n'est pas la religion qui devient politique, c'est la religion que j'incarne qui me fait agir religieusement sur le terrain politique, c'est-à-dire selon des inspirations religieuses.

Ce n'est pas le puits qui irrigue le potager, c'est l'eau de ce puits que je parviens au fur et à mesure à contenir dans mon seau qui sert à irriguer la terre. La religion n'est pas la politique, mais elle me donne une capacité politique, un engagement qui doit aussi se réaliser sur le terrain du politique. »

Beaucoup pourraient se demander qui est l'auteur de ces lignes magnifiques sur le rapport entre politique et religion. Ce texte, écrit par don Mazzolari à la fin du mois d'août 1943, en réponse à la sollicitation de l'un de ses amis, illustre quelques-unes de ses pensées phare sur la présence des croyants dans la vie publique. Je propose que ce texte, à la lumière d'autres réflexions tout aussi pertinentes de nos intervenants, nous oriente sur notre présence au monde et nous ouvre des perspectives d'engagement humain, et donc chrétien, au sein d'une Église non pas opposée au monde, mais actrice d'une société où le salut et la rédemption ont déjà commencé et où la civilisation de l'amour n'est pas une utopie, mais un endroit de communion et de solidarité.

Pour retrouver la fidélité à Jésus, le christianisme doit assumer pleinement l'exigence de l'incarnation qui impose d'inscrire totalement le spirituel dans le temporel, et vice-versa. Une ligne dans laquelle se retrouve don Mazzolari, inspiré notamment par des auteurs français comme le déjà cité Emmanuel Mounier ou bien encore Charles Péguy, qui écrivait : « Nous n'avons pas à apporter le spirituel au temporel. Il y est déjà. Notre rôle est de l'y faire vivre, proprement de l'y communier. Le temporel tout entier est le sacrement du Royaume de Dieu<sup>5</sup>. »

En ce sens, le christianisme devient une question politique, non pas dans le sens de parti, mais dans celui de dimension sociale et de contribution au bien commun que possède l'Église lorsqu'elle nous enseigne – rappelons-nous la *Lettre à Diognète* – que les chrétiens sont l'âme du monde et qu'ils vivent la dynamique de l'incarnation.

Le Christ, en s'incarnant, s'est fait notre frère et, d'aussi loin que nous étions, nous a rendus proches de lui, Fils de Dieu, et des hommes, en posant les conditions d'une véritable et durable fraternité.

Une fraternité, comme nous le rappelle don Bruno Bignami dans sa lumineuse intervention<sup>6</sup>, qui s'exprime dans l'enseignement même de Primo Mazzolari à « se faire prochain » :

« Pour être mon prochain, [nous estimons que] l'autre doit se mettre en état de l'être. Ainsi, le prochain dépend des autres et non de moi. Et si les autres se soustraient à certaines conditions ou s'en acquittent, je suis dispensé. Ils restent hors de ma route. Pour Jésus, au contraire, le *prochain* doit venir de moi, de mon esprit. C'est moi qui dois aller vers lui. Jésus devient "plus proche" grâce à cet effort de charité qui abolit les distances. Bien sûr, ma charité ne crée pas l'objet de mon amour, mais elle en crée l'amabilité; aimer l'autre le transforme en prochain et le place dans le rayon de ma personne: il en devient une partie nécessaire. »

Avec notre prochain reconnu en tant que frère, obligation nous est faite d'aller vers le dialogue. Dialogue de vie, en partageant l'existence de tout ce qui nous entoure ; dialogue d'actions, en œuvrant ensemble pour la paix ; dialogue des cultures afin de partager les différentes expressions du sens de la vie ; dialogue des expériences, pour un enrichissement réciproque.

Don Mazzolari nous aide à ne pas détacher notre regard du panorama du monde dans lequel nous vivons et nous pousse à suivre sa voie : cultiver et parfaire le dialogue, sous toutes ses formes, afin d'être utile à la cause de la paix entre les hommes. Ce dialogue aura pour discipline de tenter de résoudre les rapports humains au moyen d'un langage raisonnable et sincère. L'ouverture d'un dialogue objectif, loyal et désintéressé, comme veut l'être le nôtre à l'exemple de Mazzolari, est déjà, en soi, la preuve de la recherche d'une paix libre et honnête qui exclut la fausseté, la rivalité, les pièges et les trahisons. Ce dialogue, qui dénonce les crimes et la ruine des guerres d'agression, de conquête ou de domination, doit aussi bien embrasser les relations au sommet et au sein des nations que les fondations sociales, familiales et individuelles, et avoir pour but de répandre dans chaque institution et dans tous les esprits le sens et le goût de la paix, notre devoir de paix.

## NOTES

<sup>1</sup> Observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'Unesco



<sup>2</sup> Guy Coq, « Six thèmes de l'œuvre d'Emmanuel Mounier qui ont éclairé le chemin de Primo Mazzolari », p. 27.

<sup>3</sup> « La parole aux pauvres, de don Primo au pape François. Une prophétie qui traverse l'histoire de l'Église », p. 36.

<sup>4</sup> *Le ventennio*, les vingt ans du régime fasciste (*NdT*).

<sup>5</sup> Voir Guy Coq, p. 27.

<sup>6</sup> « Le message de paix de Mazzolari. La prophétie de *Tu non uccidere* (Tu ne tueras point) accueillie au concile Vatican II », p. 55.



*Le cardinal Pietro Parolin lors de son intervention au colloque consacré à Mazzolari, au siège de l'Unesco de Paris.  
Cardinal Pietro Parolin during his speech at the Conference on Mazzolari at UNESCO in Paris*



*La conférence de presse avant la réunion officielle au siège de l'UNESCO  
The press conference before the official meeting in the UNESCO headquarters*



*Cardinal Pietro Parolin - Le cardinal Pietro Parolin*



*Don Bruno Bignami, président de la Fondation-don-Primo-Mazzolari  
Rev. Bruno Bignami, President of the "Don Primo Mazzolari" foundation*



*Mons. Antonio Napolioni - Mgr. Antonio Napolioni*



*Don Bignami avec mons. Napolioni pendant la conférence de presse  
Rev. Bignami with mgr. Napolioni, during the press conference*



*Mons. Francesco Follo - Mgr. Francesco Follo*



*Le card. Parolin avec don Massimo Calvi (au centre), vicaire général du diocèse de Crémone,  
et l'évêque Giuseppe Merisi  
Card Parolin with father Massimo Calvi (center), vicar general of the diocese of Cremona,  
and with the bishop Giuseppe Merisi*



*Mr. Xing Qu, lors de son discours de bienvenue.  
Xing Qu's welcome*



*Siège de l'Unesco, pupitre et table des orateurs - UNESCO headquarters, stage and table of speakers*



*Le message d'accueil de Mgr. Napolioni - Msgr. Napolioni opening greeting*





*Mons. Francesco Follo - Mgr. Francesco Follo*



*L'intervention de Guy Coq - Guy Coq introduction*





*Mme. Mariangela Maraviglia lors de son intervention  
Mariangela Maraviglia's speech*





*Intervention de don Bruno Bignami - Father Bruno Bignami's speech*



*Une autre image des participants dans la salle - Another image of the participants in the hall*





*Stefania Giannini, former Italian minister, now UNESCO vice president for culture,  
together with card. Parolin*  
*Stefania Giannini, ancienne ministre italienne, aujourd'hui vice-présidente de l'Unesco pour la culture,  
en compagnie du card. Parolin*



*La cardinal Parolin en compagnie du maire de Bozzolo, Giuseppe Torchio*  
*Card Parolin with the mayor of Bozzolo Giuseppe Torchio*





*Le groupe de Crémonais venu à Paris assister au colloque à l'Unesco.  
The group coming from Cremona for the UNESCO conference in Paris*

Bruno Bignami<sup>1</sup>

### **Still relevant after sixty years. The message of don Primo Mazzolari and the test of time**

Paris, 29 November 2018, office of UNESCO: the afternoon is dedicated to the presentation of don Primo Mazzolari's message of peace (1890-1959). It is also announced on the screens spread throughout the office of the international institution dedicated to culture and training.

It is Cardinal Pietro Parolin, Vatican Secretary of State, who gives the main speech. He recalls that don Mazzolari's entire existence was a testimony of what it means to be a builder of peace. Beginning with his involvement in the First World War as soldier-priest and military chaplain, don Primo never stopped offering his contribution so that peace could become an experience of brotherhood. Next, during the Second World War, he joined the Resistance. Civil disobedience was, for him, to be realized with the force of ideas instead of using arms.

The masterpiece of his meditation, however, is still the book *Tu non uccidere* [Thou Shalt not Kill], published anonymously in 1955. Convinced that "the Christian is a man of peace, not a man in peace," Mazzolari invited Christians to take a step "forward" being visible light, and an effective testimony. His teachings remind us that peace should be requested for everyone, even for those who do not deserve it.

Doing the household honors from Paris is Qu Xing, vice-General Director of UNESCO. A special role in the organization of the Parisian event is covered by the permanent Observer of the Holy See at UNESCO, guided by Mons. Francesco Follo. At the congress will also be speaking: Mons. Antonio Napolioni, Bishop of Cremona; prof. Guy Coq, philosopher and disciple of E. Mounier's personalism; prof. Mariangela Maraviglia, member of the scientific Committee of the Don Primo Mazzolari Foundation in Bozzolo; don Bruno Bignami, president of the aforementioned Foundation.

It is with great joy that I present the full texts of the speeches held at UNESCO.

This congress has also opened the way for celebrations for the sixtieth anniversary of don Mazzolari's death (1959-2019). The cultural and spiritual inheritance of the parish priest of Bozzolo walks through the streets of the world. The words Card. Parolin used to close his speech are important. He invited everyone to take away three life lessons from don Mazzolari's experience.

The first is that *peace comes from dialogue between individuals*, from disarming hearts and arsenals.

The second message is that, both the Church and UNESCO *need to invest in education and the training of the conscience*.

The third teaching to take away is that only with everyone involved is it possible to live history with love. Don Mazzolari lived and thought of the Christian life as putting oneself out there. "We commit, not others..." he wrote in the inscription of his famous book *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ]. This inscription was used by the Vatican Secretary of State to launch an appeal that regards all individuals and all nations. Peace is not simply the absence of war: it is building justice, valuing culture, listening to the poor... and so peripheries continue to teach us about these things.

Therefore, the best way to remember the parish priest of Bozzolo, sixty years after his death, is to spread his message until it becomes the patrimony of many. Or better yet, as UNESCO suggests, "patrimony of humanity."

## NOTE

<sup>1</sup> President of the Don Primo Mazzolari Foundation in Bozzolo

Xing Qu<sup>1</sup>

### **“Don Mazzolari found the strength to develop a way of thinking for democracy and pacifism”**

Your excellencies, ladies and gentleman, it is a pleasure and an honor to present myself to you in the name of the General Director, Mrs. Audrey Azoulay, on the occasion of this conference.

I would like to thank the Holy See, the Ministry for Integral Human Development and the French-Asia Center for having organized this excellent initiative that aims to pay tribute to don Primo Mazzolari.

This conference represents an occasion to remember the humanistic and social thought of don Primo Mazzolari, as well as his commitment to religious freedom and pluralism, which represent very dear topics to UNESCO.

Criticized, censured, and even sanctioned, don Primo Mazzolari's way of thinking remains still today a fundamental way of thinking, capable of nurturing a culture of peace.

For all of his life, Primo Mazzolari worked towards a more just religion and for a more inclusive world. Deeply impacted by the horrors of war and of fascism, he knew how to find the strength to develop a way of thinking for democracy, for pacifism.

The work of don Primo Mazzolari constitutes, in many ways, a true cry for raising awareness and taking responsibility on behalf of every individual for the building of a better world, and continues to be extremely valid still today.

Ladies and gentleman, the work and life of don Mazzolari reminds us of UNESCO's commitment, as regards these fundamental values, for a culture of peace.

In fact, from its creation, UNESCO's objective was to cultivate the ideal of peace in human conscience, through transformative education, culture, communication and science.

At the center of our mandate is the conviction that political and economic conditions are not sufficient to building long-lasting peace. Peace must

be founded on a culture of tolerance and mutual understanding.

All this begins with the rights and dignity of every woman and every man as expressed in the *Universal Declaration of Human Rights*, of which we are celebrating the 70th anniversary this very year.

For this, we need to provide people with the skills and the necessary pieces of knowledge for living together, to know one's own culture better, and to learn more about the cultures of others.

We must also promote and protect the freedom of expression as a fundamental right.

We must provide an education, from the most tender age, in such a way as to prevent ignorance, hate, and all forms of discrimination.

This vision has never been more relevant.

We live in a period of great opportunity – in terms of openness and communication in a global public space – but also one of great turbulence, where societies find themselves facing extremist violence, migration and internal dispersions worldwide, the climate changes, organized crime internationally.

We see an increase in racist behaviors and stereotypes regarding religion and culture, as a basis for stating that different communities cannot live together.

We must respond by reinforcing mutual respect and understanding, which are essential and must begin from civil society. Religious leaders have a special role to play in promoting dialogue.

This is the central message of a culture of peace. Cultural diversity is a strong point and cannot be separated from respecting human rights.

In this spirit, the life of don Primo Mazzolari and his commitment for peace and for marginalized women and men are a source of inspiration for all of us.

I am certain that this conference today will contribute to promote the ideals of justice and social inclusion that he embodied.

## NOTE

<sup>1</sup> Vice-General Director of UNESCO

Antonio Napolioni<sup>1</sup>

## **Don Primo, a priest with unconfined vision**

### **His commitment to a Gospel-like Church**

I open my brief welcome with a confession: I am in Paris for the first time in my life and don Primo Mazzolari brought me here. Unique and unthinkable circumstances always reopen history and culture to fruitfulness.

I thank you all: UNESCO who is hosting us with its top leaders; delegations from many countries around the world; and those who came from Italy and Cremona.

I am very delighted to speak about the man who was defined by his eminence Cardinal Pietro Parolin as “the parish priest of Italy,” with whom we will open contemporary horizons for the work and message of don Primo.

I thank Mr. Xing Qu who, with his presence, further testifies to UNESCO’s attention to the culture of peace and its builders, both well-known and hidden, within the framework of the Millennium Goals.

Allow me to also thank Mons. Francesco Follo, who has long been a testament to the industrious wisdom of the people of Lombardy.

I have been Bishop of Cremona for nearly three years, but my relationship with the writings of don Mazzolari go back to my formative years. Introducing this convention, I have the pleasurable task of calling to memory the key junctures of this 20<sup>th</sup> Century protagonist’s human and spiritual journey.

Don Mazzolari is a man of the periphery: Cremona is on the outskirts of Lombardy. His parishes of Cicognara and Bozzolo, in the Mantua province, are peripheries of Italy, and still are today. But he became a man with unconfined views.

He is born in Boschetto of Cremona on 13 January 1890. He receives a cultural and spiritual upbringing in the Seminary of Mons. Bonomelli, a Bishop with an open mind, from 1902 to 1912, when he is ordained as a priest.

In 1915 he is enrolled as a soldier priest and is appointed military chaplain: he comes back from the First World War in crisis, to continue his ministry onlyt amongst the people. After a brief period at the parish of Holy Trinity Bozzolo, he reaches Cicognara, along the banks of the great Po River. Here, as parish priest, he distinguishes himself for his attentive pastoral care

of his people, particularly the least of them. He enters the hearts of his parishioners. In those ten years, he carries out a very intense pastoral engagement, building a community around the gospel message. Thus his hard oppositions to fascism begin. In 1925 he refuses to ring the church bells to sing the Te Deum after the Duce survives an assassination attempt. In 1929 don Primo doesn't go to the polls where the people can only vote for one party. On the night of 2 August 1931, some fascists fire shots upon the Cicognara rectory to intimidate him.

The next year, don Mazzolari is transferred from Cicognara to Bozzolo, where he will remain for 27 years. While he commits to unifying the town's two parishes, he begins his literary activity. In a few years he publishes *La più bella avventura* [The most beautiful adventure], *Lettera sulla parrocchia* [Letter about the Parish], *Il Samaritano* [The Samaritan], and other texts. *La più bella avventura*, in which he presents the parable of the prodigal son in contemporary terms and vivid tones, encounters the criticism of the Holy Office, which orders it to be withdrawn from the market. The ecclesiastical authority conveys lingering suspicion regarding the Bozzolo Parish priest's openness to those outside of the church. Controversies and disciplinary interventions will continue until a few weeks before the priest's death.

During WWII, we see don Primo active alongside the Resistance in the lower Mantua province. The Parish engages in alleviating the suffering of families, refugees or grieving, who have fallen into poverty. The parish priest is also arrested a few times. In 1944, he is forced to flee for shelter near Brescia. Next, he hides out in the refectory of Bozzolo until the Liberation of 25 April 1945. This conflict once again compels the Priest from Cremona to reflect on peace and in 1955 publishes, anonymously at first, *Tu non uccidere* [Thou shalt not kill], the manifest of Christian pacifism.

After the Second World War, the urgency is to mend the torn fabric of the country. Mazzolari dreams of a political party of Christian inspiration that would match up to the most humble and poor people's expectations of social justice. He assists in the rising of Democrazia Cristiana ["Christian Democracy"] in Bozzolo and backs it in the elections of 18 April 1948. He pours himself unsparingly into promoting Catholic social engagement in public squares of Italy. In 1949 he founds the bi-monthly journal "Adesso" ["Now"], in which he makes different worlds dialogue together. In fact, contributing to the journal are people from different cultures and backgrounds: Catholics,

socialists, lay persons, trade unionists, politicians, economists...

The house of don Primo becomes a point of encounter for men and women of every social origin. Don Mazzolari is a light for many amid crisis, in poverty, or holding great responsibilities. In the Bozzolo parish, there is a word for everyone, close and distant with respect to the church.

The earthly vicissitudes of don Mazzolari conclude on 12 April 1959. Some weeks before, the parish priest is received by Pope John XXIII. It is 5 February when don Primo is able to hear the following words from Pope Roncalli's own lips: "This is the voice of the Holy Spirit in the Mantua province." After many conflicts and misunderstandings, the Church begins to recognize the value of the Gospel witness of Bozzolo's parish priest. While "no one is a prophet in their hometown," indeed, in Cremona he struggled to be received and understood without prejudice.

The Priest from Cremona dies on the eve of the Second Vatican Council, already convened but not yet commenced. He had prepared the way for it through his commitment for a Church according to the Gospel. Like Moses, he crosses the desert of the pre-council Church, but stops at the threshold of the Promised Land.

Today, we see the life and thought of don Mazzolari as a source from where we can draw reasons for commitment and hope. Helping us to do that was the teaching of Pope Francis, who surprised everyone by bringing himself to Bozzolo on 20 June 2017 to pray by the tomb of a country priest. On that day, the Pope so concluded his speech: "If you should recognize that you haven't accepted don Mazzolari's lesson, I invite you today to treasure it. The Lord, who has always stirred up in the holy mother Church pastors and prophets according to His heart, helps us today to no longer ignore them. Because they have seen afar, and following them would have saved us from suffering and humiliation."

Here we are today, under the eyes of the world and of its search for peace, to treasure that lesson.

## NOTE

<sup>1</sup> Bishop of Cremona



Pietro Parolin<sup>1</sup>

## **Mazzolari builder of peace: “everyone’s commitment is necessary in order to live history with love”**

Greetings to all the participants of the International Congress on *The essence and endeavor for peace of Don Primo Mazzolari (1890-1959)* and thank you for the opportunity to present my contribution in this prestigious UNESCO office. I also bring greetings from His Holiness Pope Francis, who encourages and accompanies this initiative with his blessing, taking place in the furrow of this Organization that was founded and operates to build the defense of peace in the hearts and minds of men and women all over the world (cf. Prologue of the Founding Act of UNESCO), and which will contribute towards the carrying out of some “necessary choices for the future, choices of peace and for peace, because there will not be peace for today’s youth if the formation offered them does not well respond to the nature of man, being open and relational” (Pope Francis, 28 April 2017).

The context of UNESCO and Pope Francis’ reflections represent a favorable and timely occasion, today, to pick up Don Mazzolari’s message of peace again and reflect on the way in which this priest’s way of thinking and endeavors may help all of us live in our times with courage and to contribute to building what Pope Francis calls, following his predecessors, the culture of love, in which every person is helped not just to have more, but to be more (John Paul II, Speech at UNESCO, cf. n. 14).

It is therefore particularly opportune to celebrate here at UNESCO, which has the mandate to build peace in the minds and hearts of men and women around the world (cf. Prologue of the Founding Act of UNESCO) – a great personality like don Mazzolari, builder of peace and educator of fraternity.

Born in 1890 in Cremona and ordained priest in 1912, don Primo found himself, as a young priest, facing the tragedy of war. In fact, in 1915, he is enlisted as a private and continues his service in the Italian army from 1918 to 1920 as military chaplain.

In those years he develops some convictions that will bring him later to become a peacekeeper in the Twentieth century. One the eve of WWI, he is an interventionist and welcomes Italy’s entrance into the war, but this initial

patriotism is put into question from his concrete experience as priest in direct contact with war. Here is what he writes in a reflection:

The soldier-priest was in the trench, at the assault, in the hospital, in the garrison/cantonment and in the incandescent heart (the rocks were melting under the cannon), the most tender relationships had to come together, the innermost secrets, the blackest distress, pangs, anguish, lacerations of humanity, near, now, with which he lived, acted, suffered, muddled things up. And many who were facing life for the first time were forced to look at it like that, eyes still lucid with innocence and candidness; many were seeing mankind for the very first time...<sup>2</sup>

The hard reality of war helped him to understand that between the Gospel and violence, the distance is abyssal. During the months spent in the heart of Europe as military chaplain, in Upper Silesia (Poland), he reflects in his diary, 2 March 1920:

Only when folks of different races know how to live together on the same earth, without hurting each other, we will have reached good terms. At that moment, national and racial problems will not exist anymore. Humanity will have taken its position.<sup>3</sup>

It is a message of great relevance to the present, nearly one hundred years later! Starting with this dramatic experience, don Primo Mazzolari has continued to offer his contribution so that peace may be an authentic setting of fraternity. Subsequently, while totalitarianism raged in Italy and in Europe, this "country parish priest" had the courage to forcefully oppose any form of injustice and racism. During WWII, he offered his support to the resistance as an exercise of conscience that wanted to preserve humanity from the nightmare of violence. In 1941, during a conference on the occasion of a liturgical congress, he proposes to abolish "from your vocabulary the attitude that has become common language. There is a war jargon that is a demonstration of our barbarity: to cement together, to break, coventrate [total blitz], to destroy, count the dead, compare them with the others, as if those of the other side were not ours."<sup>4</sup>

The reflection on peace that accompanied the entire existence of this priest, who was at the same time engaged in serving areas of periphery, like the small towns on the Padana plane where he was nominated parish priest: Cicognara and Bozzolo. Even during the parish years, he never stopped dedicating himself to the topic of peace; he was interested in the events that unsettled Italy, as well as Europe and the whole world. He thinks about WWI and the advent of the totalitarianisms that created the conditions for annihilating humanity and making history fall back into the chasm of a war without borders. His critique of the war mentality intensified precisely when he understood that the tragedy could materialize at the expense of innocent people and families. That is why he did not disdain criticisms regarding every form of power that held itself absolute, trampling on mankind, and picking up violent arms. In this way, he acquired a keen sensitivity, able to seize in time the tragedy that was consuming Europe in the 1930s. He knew how to recognize in the Spanish war “a horrible fratricide” (1936) and in the German invasion of Poland (1939) a “criminal mystery.” Behind the Spanish civil war, he wrote, “turbulent waves move of unspeakable inhumane interests, covered by ideological trappings that mislead most, hastening the formation of people into two blocks to plunge them, with blind passion, into the vortex of war<sup>5</sup>.”

While the radio announces the explosion of WWII, 1 September 1939, the parish priest of Bozzolo was writing in his diary:

When a man speaks like that in front of reasoning and spiritual men, he already has a lost cause. He is outside of tradition and of Christian sense; even outside of the pagan humanism of Rome. [...] We ask ourselves if he is normal, or whether we are seeing a criminal mystery such as history has never known.<sup>6</sup>

The debate on war is further deepened when it happened to be the young people asking radical and disturbing questions. In 1941, in don Primo's presbytery, a letter arrives from a young Florentine aviator who queries about his crises of conscience. Why does the church, who wants to build peace—inquires the young Giancarlo Dupuis—ask those who are in the war to be faithful to their country? What do you do when your conscience goes through a crisis? Mazzolari offers him a long response in *Risposta a un aviatore*

[Answer to an aviator] and does not avoid the radicalness of his questions: truth and good “are hardly ever in the state of lucidity<sup>7</sup>.” A work of discernment is therefore necessary: the Christian is called to “liberate” the true and the good in a reality that demonstrates its insufficiencies. This does not mean a compromise with wrong and with evil, “never lawful,” but rather to face the concrete dimension of life. Mazzolari so tries to call attention to the search for the believer’s conscience that cannot expect, while facing history, to simply copy history’s choices. The moral decision does not remove the continuous discernment between what is building the Kingdom and what hinders it.

Christian opposition, when the conscience is not repelled by something incurably iniquitous, while it warns and underlines the partial insufficiencies of acting collectively, does not approve them for what they are lacking, but accepts them for what good they have and the best chances that they possess. Instead of opportunism or compromise, it is a vital way to stay in history; which allows us to recognize and to accept only that reality that, not being unjust or untruthful, per se, can be improved for the common good, only if seized as the Christian should seize and live the reality that you do not oppose or deny Faith and Justice.<sup>8</sup>

With the war already afoot, Mazzolari underlined two requirements: a new supranational institution and the re-launch of conscience. The League of Nations seemed to him to have failed, and it was appropriate to give life to a power “above the state” that could contain, precede, and judge, above particular interests or the emergence of future conflicts. In opposition to the absolutism of the State, it was also necessary to reaffirm “the natural autonomy” and the “right to defense” of the moral conscience. The objection of conscience became “the primordial attempt to defend the Christian repugnance to the occupation of killing,” the answer to human freedom to both the excesses: “man *measures* everything and man *crushes* everything.” The possibility of objection of conscience reestablished the right relation between man’s rights and those of the community, whose end is common good, the “perfecting of mankind itself<sup>9</sup>.”

Don Primo pointed out that the myth of duty was exactly opposite of the primacy of the moral conscience. Educating the soldier does not con-

sist of forming blind obedience, but offering him the tools for discernment between good and evil. In reality, believing that the Gospel is looking for a formal loyalty would mean impoverishing the message of Jesus Christ.<sup>10</sup> The disobedience thus becomes a duty towards the evident and repeated abuses of authority: power is in view of the common good. The conscience requires fidelity to the common good, to rights of truth and justice<sup>11</sup>.

These reflections find a convergence point in don Mazzolari's adhesion to the Resistance. Civil disobedience, for him, before taking up arms, should be constructed with the force of thought and ideas. In the beginning of the 1940s, in fact, don Primo published one of his most provocative texts: *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ]. It was presented as an anthem to the Christian witness. He wrote, "The first condition required of the witness or the prophet is a clear Christian conscience for discerning with the Gospel what is useful what is useful and what is not useful."<sup>12</sup> And added "We live in a time when fulfilling some duties commanded by men is not so important, as much as it is to test whether they have an ethical basis."<sup>13</sup> From here the Christian's commitment for the liberation of man from all forms of slavery, consistent with his commitment to build the "Kingdom of God's children" in opposition to the "Kingdom of slaves." These words do not pass unobserved and were the cause of don Mazzolari's first arrest, in February 1944. In the same year, because of his engagement with the Resistance, he was once again arrested, which in a short time led him to flee and hide out for months, until 25 April 1945.

After WWII, the parish priest of Bozzolo committed himself to pacifying the spirits and, in the reconstruction of society, to offer Catholics reasons for civil responsibility. In 1949 he founded, for this reason, the bimonthly "Adesso" [Now]. He continued endlessly in his commitment for peace. He worked towards dialogue also with those who were distant from the church, in other words, aside from not recognizing themselves as part of the Church, had the issue of peace on their heart and fought to ban the atomic bomb. His attempt for dialogue with the Partigiani della pace [Partisans of peace] was seen with suspicion from the Church, which had trouble, in this context, to comprehend the prophetic dimension. Notwithstanding the incomprehensions, Mazzolari's passion for peace did not diminish. On the contrary, his commitment transformed into "stubbornness." His diary became a sounding

board that did not hold back on critiques for anyone in a period of dangerous "cold war." He wrote on 15 October 1950:

Those who preach peace, and at the bottom of their heart hope for a war that would alleviate the communist nightmare, are false pacifists. And those who speak against all wars, except those that in some way can serve the Russian and communist cause, are false pacifists. Before these hypocritical, dangerous, and overly simplified positioning, we prefer the risks of inventive politics, that isn't content to abstractly repeat "we don't want war," but uses every mean to impede it, starting with reason and religion. Our duty is to oppose fanaticism.<sup>14</sup>

The excess of propaganda in favor of war was, for Mazzolari, the true danger from which it was necessary to guard oneself. As a good observer of nature, guarding his "parish church on the banks" of the Po River, he used this image to represent the devastating force of war, capable of towing everything away. If war is like a river that can overflow and take everything away causing a disaster, the world is saved by the "guardians of the banks of peace." Their duty of prevention is fundamental, but "if the men don't stop hating each other and arming themselves, there is no bank that could withstand, as braced as it may be."<sup>15</sup> His conviction was that "everyone of us is a sky that may rain or clear up, prepare war or confirm peace: each of us is a guardian of the banks of peace, before any 'great person' and any foreign minister."<sup>16</sup> Obstinacy for peace is a result of the commitment of lay Christians who seek to remove the obstacles from their path. The only feasible way is that of dialogue. However, he admonished, "if we, ourselves Christians, outlaw certain nations because they have economic principles and philosophies that are different from ours, the pursuit of peace itself becomes a tool or an aspect of the "cold war," if not already an alibi for a "necessary preemptive attack."<sup>17</sup> He so dreamed of a Church leaving its armed camps, to keep it from becoming a minefield, or closed off area where you take shelter in mutual suspicion and plan a separate world.

His appeals to be concerned about humanity's destiny, and more so of the European project, were memorable and numerous. His interventions, starting back in the beginning of the 1950s, today assume, rightly so, a prophetic tone

in this international office of UNESCO. In 1953, in a moment of deep crisis between the East and the West, amidst the Cold War, the unity of Europe was put into question. The project of integration through the European Defense Community (a.k.a. Treaty of Paris) appeared difficult from the beginning. Mazzolari interpreted the critical signs and wrote about it with courage. In an article published in the daily "L'Eco di Bergamo," he admonished that Europe "shattered by internal and external rivalries, with an economy of waste and hunger [...] will be little more than a geographic expression or a no man's land."<sup>18</sup> For this reason he exhorted European Christians to do everything possible to "save their home." He concluded:

I do not know if we still have the strength to save Europe: but trying with all our spiritual and secular energies also, in the Catholic context, is the precise and urgent duty of European Christianity.<sup>19</sup>

The masterpiece of his reflection is probably the book *Tu non uccidere* [Thou Shalt not Kill]. It is about a true and honest manifest for peace, published anonymously in 1955, after the tragedies of the World Wars. Convinced that "the Christian is a 'man of peace,' not a 'man in peace,'"<sup>20</sup> Mazzolari was inviting Christians to not allow themselves to be dominated by fear but to set themselves "in front" to be a light visible to all. For the parish priest of Bozzolo, it was absurd that, after centuries of Christianity, the old adage "if you want peace, prepare for war" should be winning. The reality is that we need to create the conditions for peace. We must take a position for peace and give it our complete support. Peace is a vocation, man's true vocation. That is why don Primo proposed to go beyond the idea that a "just war" may exist in a time when arms were becoming so destructive that they could kill thousands of innocent lives. Defining the race to arms as "insanity," don Primo demonstrated that "our defense weapon is more social justice than atomic weapon."<sup>21</sup> He rebuked: "war starts when, in order to not make war, I get desperate about having to do it."<sup>22</sup> There is no peace without justice, precisely because war generates poverty: "if what we spend on wars, we were to spend on removing the cause, we would have a massive growth of wellbeing, of peace, of civility: a growth of life."<sup>23</sup> And quoting a speech by the President of the United States D.D. Eisenhower, he recalled:

Every gun that is made, every warship launched, every rocket fired signifies, in the final sense, a theft from those who hunger and are not fed, those who are cold and not clothed.<sup>24</sup>

Don Primo Mazzolari was an authentic builder of peace. His teachings remind us that peace is a good that must be requested for everyone, even for those who don’t deserve it, and that it is fruit of the commitment of all men of good will. Taking up again the message of Pio XII in 1939, “nothing is lost with peace, everything can be lost with war;” the parish priest of Bozzolo affirmed that peace cannot be imposed, only offered. It is the result of disarming that begins with the mind and unites people’s choices, until it comes to those whom exercise political responsibility.

Don Mazzolari died on 12 April 1959. His grave, in the parish church of Bozzolo, became a pilgrimage destination for many. Even Pope Francis come to visit on 20 June 2017 to commemorate this extraordinary figure of priest and prophet. Don Primo’s writings build a quarry in which scholars, intellectuals, and persons of good will can mine. Builders of peace may recognize, among numerous testimonies, this simple country parish priest, capable of loving humanity with a big heart. The current relevance of his message is clear to us. I would like to underline three life lessons that we can share in this Congress.

The first is that peace comes from dialogue between people. Don Primo wrote:

He who is very sure, not of the Truth, but of his truth, more than a “witness” he is a “zealot,” who, before the harvest, has already divided the world into two parts, and does not realize that his “walking before God” tempts him to “erase” those who, no longer people to him, should be pulled out like the “roots of evil” without pity.<sup>25</sup>

The condition for dialogue is disarmament. That is, disarming hearts and arsenals. Don Mazzolari’s battle for disarmament and to stop the race to arms reminds us of the relevance of the Second Vatican Council’s teaching, that dared to mention “one of the worst scourges of humanity” capable of



doing a wrong “intolerable to the poor.” *Gaudium et spes* 81 wisely observes: ...men should be convinced that the arms race in which an already considerable number of countries are engaged is not a safe way to preserve a steady peace, nor is the so-called balance resulting from this race a sure and authentic peace. Rather than being eliminated thereby, the causes of war are in danger of being gradually aggravated. While extravagant sums are being spent for the furnishing of ever-new weapons, an adequate remedy cannot be provided for the multiple miseries afflicting the whole modern world. Disagreements between nations are not really and radically healed; on the contrary, they spread the infection to other parts of the earth. New approaches based on reformed attitudes must be taken to remove this trap and to emancipate the world from its crushing anxiety through the restoration of genuine peace.<sup>26</sup>

I would like to bring to mind, in this Office, the words of Pope Francis in New York on 25 September 2015, referring to the preamble of the first article of the Charter of the United Nations, which points out the foundations for the provision of International human rights: peace, the pacific solution of disputes and the development of friendly relations between the nations. In his speech, Pope Francis affirmed:

Strongly opposed to such statements, and in practice denying them, is the constant tendency towards the proliferation of arms, especially weapons of mass destruction, such as nuclear weapons. An ethic and a law based on the threat of mutual destruction —and possibly the destruction of all mankind—are self-contradictory and an affront to the entire framework of the United Nations, which would end up as “nations united by fear and distrust”. There is urgent need to work for a world free of nuclear weapons, in full application of the non-proliferation Treaty, in letter and spirit, with the goal of a complete prohibition of these weapons.<sup>27</sup>

In this perspective, it is worth remembering that around two years later, on 7 July 2017, the International community adopted a new juridical tool in the nuclear sector: the Treaty on the Prohibition of Nuclear Weapons. The adoption of this treaty is the result of a vast movement of opinion that saw ci-

vil society enter into dialogue with some governments in favor of a world free of nuclear arms. Pope Francis and the Holy See actively participated in this process, based on some arguments: the inadequacy of nuclear defense systems to answer the threat of national and international security in the Twenty-first Century; the catastrophic humanitarian and environmental impact from the use of nuclear centers; the dispersion of human and economic resources to keep them updated, resources that are taken away from complex accomplishments of objectives like peace and integral human development; and establishing a climate of fear, distrust, and opposition. These elements in some way resound like an echo an echo of don Primo Mazzolari’s reflections.

In the new Treaty there is an important reference to education for peace and disarmament. In this respect, we can refer again to the modern day relevance of don Primo’s message, recalling his second fundamental idea: peace comes from the fact that education does not and never should be considered from a purely utilitarian viewpoint. For don Mazzolari, in that time, and for the Church and for UNESCO today, it is about forming the human person, providing the necessary education to fully live one’s life. In short, it is about transmitting wisdom that does not only consist of a range of information, but in learning sense (intended as orientation and meaning) of life.

The third fundamental idea is that peace comes from everyone’s commitment to occupy history with love: “Time is up—admonished Mazzolari—to put on a show, under the pretext that it be honest and Christian. Too many still have clean hands because they have never done anything.”<sup>28</sup> It is precisely the issue of concrete, personal involvement that became one of the strongest messages of Bozzolo’s parish priest. Just remember one of his most poetic texts, written at the beginning of *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ]:

*We commit*—us, not others, only us and no one else, neither the one on top nor the one down low, neither the believer nor the unbeliever.

*We commit*—we do not expect that others make the same commitment as us or on their own, like us or in another way.

*We commit*—without judging those who do not engage, without accusing those who do not engage, without condemning those who do not

engage, without trying to find the reason why they do not engage, without dropping our commitment because others do not engage. [...] The world moves if we move, changes if we change, becomes *new* if someone becomes a *new creature*, corrupts if we release the wild beast in each one of us.

The *new order* starts if someone strives to become a *new man*.

The spring starts with the first flower, the night with the first star, the river with the first drop, love with the first dream.<sup>29</sup>

I thank you all for your patience listening and hope that this Congress bears fruit of conversions and renewal in our hearts, because we are convinced, as don Mazzolari believed, that peace must remain the constant obstinacy of man. In every age and for the benefit of everyone.

## NOTE

<sup>1</sup> Secretary of State of His Holiness

<sup>2</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war], critical edition edited by G. Formigoni – M. De Giuseppe, EDB, Bologna 2009, pg. 106.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pg. 120.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pg. 266.

<sup>5</sup> P. Mazzolari, *Diario III/B (1934-1937)*, curated by A. Bergamaschi, EDB, Bologna 2000, p. 342.

<sup>6</sup> P. Mazzolari, *Diario V. 25 aprile 1945-31 dicembre 1950* [Diary V. 25 April 1945 – 31 December 1950], curated by G. Vecchio, EDB, Bologna 2015, pg. 404.

<sup>7</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* cit., pg. 250.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pg. 251.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pg. 255-256.

<sup>10</sup> *Ibid.*, pg. 258.

<sup>11</sup> This is about the Thomistic concept of authority. Here it is referring to the definition of the law given by Saint Thomas: “Rationis ordinatio ad bonum comune, ab eo curam communitatis habet, promulgata.” The authority takes care of the community and asks for obedience to the laws in the same measure as they are reasonable and ordained in view of the common good. Cf. Thomas Aquinas, *Summa theologiae I.II*, q. 90, a. 4.

<sup>12</sup> P. Mazzolari, *Impegno con Cristo* [Commitment with Christ], critical edition curated by G. Vecchio, EDB, Bologna 20074, pg. 116.

<sup>13</sup> *Ibid.*, pg. 117.

<sup>14</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war] cit., pg. 414.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pg. 486.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pg. 487.

<sup>17</sup> *Ibid.*, pg. 517.

<sup>18</sup> *Ibid.*, pg. 544.

<sup>19</sup> *Ibid.*, pg. 545.

<sup>20</sup> P. Mazzolari, *Tu non uccidere* [Thou Shalt not Kill], critical edition curated by P. Trionfini, EDB, Bologna 2015, pg. 69.

<sup>21</sup> *Ibid.*, pg. 160.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, pg. 76.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war] cit., pg. 466.

<sup>26</sup> Second Vatican Council II, *Gaudium et spes* 81.

<sup>27</sup> Pope Francis’ speech during his meeting with members of the General Assembly of the United Nations (New York, 25 September 2015): [http://w2.vatican.va/content/francesco/en/speeches/2015/september/documents/papa-francesco\\_20150925\\_onu-visita.html](http://w2.vatican.va/content/francesco/en/speeches/2015/september/documents/papa-francesco_20150925_onu-visita.html)

<sup>28</sup> P. Mazzolari, *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ] cit., pg. 71.

<sup>29</sup> *Ibid.*, pg. 49-50.

Goy Coq<sup>1</sup>

## Six themes of Emmanuel Mounier's work lit the way for Mazzolari

I joyfully greet this meeting on Primo Mazzolari, in which the thought of Emmanuel Mounier is guest of honor. I chose to evoke six important themes of Mounier's work that I think have lit the path of Primo Mazzolari. Bruno Bignami assisted me in this choice, who I would like to thank.

*Mounier thinker  
for the time of crisis*

We too often forget: the phase of development in Mounier's way of thinking is contemporary to the crisis of 1929. Since founding the review "Esprit" in 1932, he places the economic crisis into the world crisis, a crisis of civilization. This placement becomes evident, starting in the first article that he signs in "Esprit": *Doing the renaissance over again*. A style of civilization that was born in the renaissance has anyhow come to the end of its course. Mounier's strength consists in discerning, in this total crisis, two distinct but interacting levels: the anthropological level and the economic level.

On the anthropological plane, western man was "modeled on renaissance individualism and this tendency went on for four centuries around a metaphysic, a moral, a praxis of demand." Over the long haul, the metaphysic of the individual produced fearful effects on a collective level, on the possibility of a common world. Individuals "marked off, emptied out, surrounded all the collective reality in their image. The human universe, under their anarchic effects, dispersed in a dust of closed worlds: professions, classes, nations, economic interests. Individual freedom became a 'laissez faire, laissez passer: let things alone, let them pass.'"

Mounier denounced a certain evolution of economy: the advantage drawn from speculation substituted "industrial profit." This state of things in which the economy is dominated by money logic is precisely what Mounier called "the established disorder." It is the human cost of this drift that causes a radical rejection in Mounier; this cost is the increase of misery, the oppression of the poor. Mounier's solidarity with the proletariat comes from a spiritual reason. In the preface to *Personalist and community revolution*, Mounier sees "the fragmen-

ted body of the proletariat like Christ on the cross.”

At this point, we can better understand why Mounier rejects anticommunism when the latter is consensus to the fate of the workers. He rejects the solutions adopted by the Soviet system and the philosophy of history carried by Marxism. His positions have two resting points: on one hand, the fact that “some communists have the confidence of the poor;” from the other, sustains Mounier, “my Gospel is the pauper’s gospel.”

*The person  
at the center*

Individualism is based on an impoverished view of human reality. Emmanuel Mounier refuses it, because he would like to receive humanity in its fullness. The person is therefore, before anything else, the name of an attempt to precisely define the totality of the human being. Some terms that are often his favorites are in fact reductions, mutilations of the person. The latter goes beyond conscience, because it is inseparably body and spirit: “Man is a body just as it is a spirit, entirely body and entirely spirit.” Opposing, for these reasons, the movement that it is a person in the instances that they tend to attach it—I, subject, personality—he already arrived at an essential term in the description of the person: the transcendence. There is in the person a movement of overcoming self that unfolds into three forms. Firstly, a movement to overcome self towards oneself in an effort that is never completed, continually in question, of unification. At the same time, however, this movement consists of overcoming oneself through another, leaving oneself, building the person through the quality of one’s relations with the other person. Finally, the transcendence towards oneself or towards another would be broken if the person were not transcendence towards the values.

The movement of overcoming, of transcendence of oneself through ourselves is a unification of oneself. And what orients and gives impulse to this movement is the search for my vocation.

My person is, inside of me, the presence and unity of a timeless vocation that calls me to indefinitely overcome myself, reveals itself in movement and work, through the material that reflects it, a unification that will always be unfinished, always starting over, of the elements that stir inside me.

This vocation is not given at first sight, it is revealed in the same movement of searching for it: “The primary mission of every man consists in gradually discovering this original code that distinguishes one’s place and one’s duties in universal communion and consecrating himself, against the dispersion of material, to this attention to oneself.”

This original code evokes a code message to decipher. It is also a job involving discovering this vocation, as a sense of the unique presence of a being in the world. Is this a mystery? Ten years after this text, Mounier adopts this formula regarding mystery: “The person is a testimony of the mystery.” It is “the very presence of the reality, just as trivial, just as universal as poetry, to which one abandons most willingly. I know it more purely inside of me than elsewhere, in the indecipherable code of my singularity, because it is revealed as a positive center of activity and reflection, not only as a network of waste materials and withdrawals.” We observe in that regard: “the indecipherable code” is that of a being’s uniqueness, uniqueness that cannot be explained.

The person becomes conscious of oneself not in an ecstasy, but in a battle of force. The force is one of its main attributes.

The same logic of love values that force: “Love is battle, life is battle against death; spiritual life is a battle against material inertia and vital sleep.” The necessary force can come to the point of risking life: “A person can reach his full maturity only when he has made the choice of the loyalties that are worth more than life.” The movement of progress in society presupposes the battle of force: “The right is a precarious attempt to rationalize the force and incline it towards the kingdom of love.”

*Necessary  
community*

To be clear, today we should say: community according to Emmanuel Mounier excludes every form of communitarianism. Since it is based on the person, it is open to all men.

If Emmanuel Mounier invents the expression “community personalism” it is precisely because, for him, a person is not actually himself without his participation with this or that community. It is worth observing that from the beginning of his work, Mounier faces the issue of the Other, others, starting with the

critique of communities that only possess the name.

It is the "us" that happens between me and you. But there is an "I" that precedes the "us." And the "I" is not itself without "us." This comprises the chance for the "I" to realize itself as "I" in the "us." A little bit later on, the text further specifies this I-us relationship: "The 'us,' a consecutive spiritual reality to 'I,' does not come from erasing the person, but from its fulfillment." The "us" of the community comes from the relationship between two persons. The community is built as a fabric of interpersonal relationships. "A wider community 'us' is formed of other 'we two,' 'we three,' etc., infinitely intertwined." We could say that it is the existence of the maximum of interpersonal relationships that constitute community, the presence of many I-you relationships.

The coherence of the thought could be thus summarized: there is no true community without relationships between persons, these same relationships necessary for the forming of every person.

The two components, person and community, are simultaneously reflected. It is love that builds a community's unity: "Without this, persons are not able to become themselves. The more that others are strangers to me, the more I am a stranger to myself. The entire humanity is an immense conspiracy of love towards every one of its members. But sometimes there are no conspirators."

Community is, in all effects, the second pillar of the philosophy of the person developed by Mounier. A formula clearly indicates the person-community bond:

We thus find the communion inserted in the very heart of the person, integral of his own existence.

We observe that Mounier presents as necessary to the person both the interpersonal relationship as well as the community, and that is understood from the moment we started from the presupposition that the interpersonal relationship is constituent of community.

*A philosophy  
of participation*

"Man is a body in the same way that it is spirit, entirely "body" and entirely "spirit." One never goes without the other; there is not an aspect of the body that is only body, nor is there an



aspect of the spirit that is only spirit.” It is the individual pole of the person, this bond with the dispersion into “individualized [matter] or, what is equivalent, materialized [matter]” that makes engaging necessary.

Participation assumes various forms—it is human, ethical, political, spiritual—according to the dimension of the dominating action. But no form of participation can be completely considered independently with respect to the others. Mounier’s force consists of having understood the necessity to think of the participations in their totality, distinguishing them, certainly, but at the same time, in their connection, at the level of the personal unit, of every being.

Mounier expresses a particularly illuminating tension between political action and prophetic action. The former, even if all the dimensions of the action are involved, is subject to urgencies in which effective decisions are imposed. The latter goes beyond the immediate obstacles and the limits of political action to affirm, in the name of values, the need to advance the collective conscience, in order that some objectives, now out of reach, will be imposed in an evident and necessary manner to the collective conscience. This tension opposes two types of participation—political and prophetic—however, it involves the man in politics just as much as the prophetic man. This is the reason, Mounier maintained, for which the politician, in total break with the prophetic dimension, surrenders to the temptation of cynicism, and the prophet, totally breaking with the politician, is no one if not someone who curses.

Furthermore, in Mounier, there is a rigorous recognition of what the political sphere represents. It is not only fighting to exercise power and maintain it. The challenge of politics consists also in bringing out the common interest, in carrying the society forward towards a better human quality. According to Mounier, politics occupies an intermediate position between the economic sphere and the ethics sphere. It is always with the intermediation of the political dimension that the ethical intervenes on economy.

Regarding political action in itself, Mounier asks us to always recognize the imperfection of the ends pursued as well as the means utilized. “We do not get involved if not in questionable battles on imperfect causes. To refuse to engage, however, means to refuse the human condition.” Abstaining in the name of purity is illusory:

Skepticism is still a philosophy; the non-interventionism between 1936

and 1939 generated Hitler's war and "those who do not do politics" do politics for the established power.

Awareness of the imperfection of the cause keeps us from fanaticism, "meaning the conviction of living in possession of an absolute and integral truth." This "restless conscience" pushes the perpetual critic that aims at "a further perfection of the cause." No cause is totally right one hundred percent: "6 February 1934, Spanish civil war, popular front, Munich, Vichy: there were always a sufficient number of good reasons on the adversary's side, and of foolish and wretchedness on the ally's side, to risk weakening the non-choice."

However, facing the imperfection of the involvement, Mounier lists a series of values "for which risking one's life is legitimate." This tension between the imperfection of the end, and of the means, and the inescapable demand of values manifests the tragic character of participation, according to Emmanuel Mounier.

*Ethics  
and values*

The importance of the ethical question in the work of Emmanuel Mounier is too often disregarded. The interrogative on values occupies an essential role. However, on this topic, Mounier marks a break with respect to his predecessors: he rejected a way of thinking about values that closes itself in the abstraction of a system or that would land on a disincarnate absolute.

The solution he proposes to the statute of values consists in establishing a profound bond, a radical solidarity between the person and values. The value is set in the person: "its true place is in the living heart of the person." It needs recognition and the person's impulse in order to be manifested. It is the person's impulse towards the value that allows the latter to exist: "Persons without values would not fully exist, but the values exist for us only in virtue of the fiat veritas tua [let the truth be] that these persons tell themselves."

It is the person's recognition of the value that makes it a value. A sort of reciprocal genesis occurs between the person and the value: the person themselves, in fact, needs their commitment to values to exist. But the person is not the value. The latter is an orientation of the overcoming of self. What counts is the sense of movement, of transcendence, of transcending: "the verb is better

than the noun.”

For Mounier, there is only one case in which the value is identified with a person: “Christian personalism goes all the way: all values come back together for him under the singular calling of a supreme Person.”

Mounier recognizes that he lives by this faith. At the same time, however, proposes a philosophical way of thinking that stops before recognizing Christ as the ultimate core of values.

The vital interaction between value and person is revealed also in the analysis of intersubjectivity of values and their necessary presence in history, where they can alter and become distorted.

*Christianity  
and civilization*

From the beginning, and afterwards with undeviating consistency, Emmanuel Mounier’s ambition was to “dissociate the spiritual from the reactionary,” to liberate Christianity from its compromises with the dominant classes. Two big reasons justify this project: it is firstly the means for fulfilling a decisive progress in terms of civilization; it also means working to overcome the fracture between the Church and the working class and, to that end, make sure that the Christian message can be heard by the poorest, by those proletarians destined to indigence.” Through this solidarity with poverty, Mounier aims to make Christianity finally in harmony with its founder.

This project comprises a spiritual revolution that can be accompanied by a social and political revolution and the definitive break with Christianity’s dream, meaning a Christian civilization, by name. This ideal, Mounier observes, was not written in the apostle’s faith, nor did it characterize the first centuries of Christianity.

To regain loyalty to its founder, Christianity must fully embrace the need for incarnation. That calls for the total inscription of the spiritual in the secular and vice versa. For this purpose, Mounier follows the line of force traced by Péguy—a clear distinction between spiritual and secular, but a co-existence of one and the other:

We must not bring the spiritual into the secular. It is already there. Our role is to bring it alive, especially to convey it. The entire secular dimension

is the sacrament of the Kingdom of God.

Mounier underlines:

There is an imperative in Christianity for the presence in the secular, religion of the universal imitation of Christ incarnate; Christianity demands from man an active presence in all the secular dimensions.

We should take the time to reread these pages, dazzling passages, in which incarnation, taken seriously, implies the recognition of an action of Christian faith in history. That means that there are no longer two histories—one secular, one spiritual—since the unwinding of history, while chaotic, is at the same time a progress towards the Kingdom: “Thus Christianity contributes most to the most external works of mankind when the spiritual intensity grows instead of when it is lost in tactics and planning.”

Mounier insists: incarnation stops us from declaring that “Christianity has nothing to do with civilization,” instead its action “is not directly oriented to the work of civilization.” It is, however, to contribute to the ultimate fulfillment of humanity; through the finest of a civilization, it is possible to have access to the ultimate meaning of humanity.

It is probable that, in this concept of the relationships Christianity has with society and civilization, Mounier is in tune with Péguy's strongest intuitions. In any case, it is clear that for Mounier, Christianity is not definitively linked to a civilization. It meets the human being wherever and in any time when it strives to build the best possible humanity.

## NOTE

<sup>1</sup> Honorary president of the “Friends of Emmanuel Mounier” Association

Mariangela Maraviglia<sup>1</sup>

## **“Word to the poor” from don Primo to Bergoglio. Prophecy that spans the history of the Church**

“We do well to read and meditate on these very relevant pages of don Primo Mazzolari, courageous priest. [...] We ask the Lord for grace to see the poor who knock on the door of our hearts [...] so that God’s mercy can enter into our hearts.” These words of Pope Francis, which introduce the new edition of the book *La parola ai poveri* [The word to the poor] by don Primo Mazzolari<sup>2</sup>, bring out the crux of don Primo’s message and identify the keywords of a “prophecy” that would follow the history of the Church in the 1900s, finally reaching the present Pope. “The poor” and “mercy,” today central themes of the pontifical message, were already resounding from the 1930s from many pulpits offered to the powerful preaching of the Lombard priest to the most lively Catholic Italian circles<sup>3</sup>.

The portrait that the Bishop of Rome was tracing of don Primo during his visit to the tomb in Bozzolo (Mantova), on 20 June 2017, embodied those themes suggesting implicit correspondence: that parish priest who did not stay back from “the river of life” to immerse himself in the suffering of his people; who knew how to “exit home and Church” to turn to the heart of those far from the church; who knew how to go beyond “into the open plains, without reassuring boundaries” even take on even the uncomfortable questions of mankind and history of his time<sup>4</sup>, he referred back, in the listener’s minds, to the “mother” Church, capable “of caring after wounds and warm the hearts of the faithful,” dialoguing “with everyone, even the furthest and most adversary of the church,” with Pope Francis’<sup>5</sup> message distinguishes. Attention to the poor, provoking a merciful disposition, as cornerstone of the Christian life: from a parish priest’s experience in a marginal Italian province, but directed at the problems of his time, this message resounds in the teaching of a Pope coming from a continent where “the cry of the poor” was received as pivotal choice for the life of the Church.

*Readings and harmonies  
in France and Italy*

Concern for the poor permeates the entire life and work of don Primo Mazzolari, from his youthful pages to his final exertions, “Adesso,” the bi-mon-

thly that amplified his voice from 1949-1959, gathering other dynamic and sensitive voices of Italian Catholicism in those years. He entitled a column *La parola ai poveri* [Word to the poor] in “Adesso” that again offered the message he held most at heart: we mustn’t “speak of the poor,” or “speak to the poor,” or “speak on behalf of the poor,” but “call on the poor to speak,” without objectifying them, without using them to make a career or political gains<sup>6</sup>. This wasn’t about starting up welfare or aid projects, responding in traditional forms of charity, but—keeping that word in mind—to inaugurate new perspectives, to rethink evangelistic steps of the Church in a society in deep transformation, or to redesign social, economic, and political organizations on a basis of justice. Engaging with the poor, in the trenches of the First World War and then in his parishes of Cicognara and Bozzolo, offered Mazzolari a filter for verifying his own Christian loyalty, the stimulus for engaging in that “Christian renewal of the Church and society” that he imposed on himself, since youth, as a main trait of his thought and action<sup>7</sup>.

Relief of the poor is evident in the pastoral program presented on the occasion of his installation in the parish of Bozzolo, 10 July 1932:

If you all ask me if I will look after this church more than that church, I ask myself if I will have sufficient arms to look after and provide for the multitude of Bozzolo’s poor, if I will have bread for everyone, if I’ll know how to have the guts to love them, if I’ll always have a word that consoles, calms, encourages, gives hope. The treasures of our two churches are not these beautiful things that we see, but the poor. They are the face of the Lord among us, which one day will not ask us if we had splendid ceremonies, if we competed to decorate the avenues and windowsills along the procession route, but rather how we honored the poor: “I was hungry and you fed me.”<sup>8</sup>

The appeal to the Gospel of Matthew indicates the first source of Mazzolarian thought: the Gospel, enriched by daily liturgical texts and by an enormous mass of authors—not only Catholic—among which the Church Fathers stand out, Francis of Assisi, the social encyclicals<sup>9</sup>. There is an eloquent testimony of two figures who shared the demanding love for the Church with Mazzolari: “You read everything, but everything goes back to the Gospel,”<sup>10</sup> he recom-

mended to father Umberto Vivarelli; and don Michele Do remembered “his very personal manner of reading and explaining the gospel” always in light of “his experience and his heart.”<sup>11</sup> The influence between reading the Gospel and concrete life experience—the common and dramatic misery in Italy during his years—was the first root of Mazzolari’s love for the poor.

Next to the gospel and the legacy of Christian tradition, the Lombard parish priest received stimuli from many authors characterized by passion for the poor and from a new attention to history and social issues: among these, the French Charles Péguy, Georges Bernanos, Nikolaj Berdjajev, Jacques Maritain, Emmanuel Mounier<sup>12</sup>, but in his library there is also a lady author, at the time recently translated into Italian as Simone Weil<sup>13</sup>, and from her writings, becomes interested in Charles de Foucauld<sup>14</sup>; the Italians who came close, first of all the mayor of Florence Giorgio La Pira who, in the 1950s, made Florence a spearhead in social politics and a capital of the dialogue among people of the world<sup>15</sup>; spokesman of the «nouvelle théologie» [new theology], like the Dominicans Marie-Dominique Chenu and Yves Congar, whose voices were later heard to in the Second Vatican Council, were read in the pages of *La vie intellectuelle*<sup>16</sup> [Intellectual life] since the 1930s.

The confluent entreaties of these authors for a faith “integral with time,” as Marie-Dominique Chenu wrote during the years of the council<sup>17</sup>, were not only received by the secluded parish of Bozzolo, but also by a group of varied personalities with whom Mazzolari was in contact and even friends in many cases: don Lorenzo Milani and his passion for education who made a school of emancipation for peasants<sup>18</sup>; don Zeno Saltini and his Nomadelfia, city of brotherhood and receiving abandoned children<sup>19</sup>, these figures, both elevated by recent visits from Pope Francis in places of their presence<sup>20</sup>; the youngest religious figures David Maria Turoldo and Ernesto Balducci, consumed in active charity work and in a prolific teaching on the topic of justice and peace<sup>21</sup>; don Arturo Paoli who, forcefully distancing himself from the Azione Cattolica party and from Italy in 1954, wrote to don Primo of the “necessity to be like the poor<sup>22</sup>,” Giuseppe Dossetti who, with his idea of “programmatic party,” popular and reformist, opposes itself to the winning political proposal of Alcide De Gasperi, and later inspires cardinal Giacomo Lercaro’s speech about the poor and poverty of the church at the Second Vatican Council<sup>23</sup>. In that event, many saw the initial effectuation of the horizons that they shared with Mazzolari<sup>24</sup>:

the evangelical value of poverty, the duty to combat it when it presents itself as injustice, a face of the Church that is welcoming and attentive to the needs of humanity, human suffering in the first place.

*The logic  
of incarnation*

If liberating the lowest was at the center of significant attention in the 1900s, afflicted by wars and traumatic changes, Mazzolari distinguished himself for a real persistent meditation.

Everything he produced is marked: works of various literary genres—comments on the gospels, articles of a social and political nature, narrative texts—spoken from a prolific mind, finalized by the pastoral ministry, and, together, imposed by the urgency of the charge and the call to involvement. Altogether these works can be read as a repeated appeal delivered, in the drama of the historic “hour,” to the Church and to Christians: an appeal that got started on a religious foundation but had precise ramifications in society, economy, and politics.

Mazzolari, it was written multiple times, was not a systematic thinker, his prose evokes passion rather than linear presentation of an argument; however, it is possible to try to identify in his various contributions the thread that delineates his train of thought.

His discourse began from a paradoxical logic of the incarnation of Jesus Christ, proposed as exemplary reference point for the life of the Church and every Christian, who, together with Christ, should join together as travel companions in humanity’s “travail” throughout the ages<sup>25</sup>. He explained with Péguy’s words, in a 1937 diary entry: what was at his heart was “l’insertion de l’éternel dans le temporel, et pour tout dire [...] le mystère même de l’incarnation” [the eternal converges on the temporal, and to tell the truth [...] the very mystery of the incarnation]. He clarified immediately after with a flashing quote of the same author:

The “little Christian” thinks they are advancing in the *spiritual* because the *temporal* diminishes: they are afraid to live on the earth and imagine that their life carries them closer to heaven./ “Because they do not have the courage to be with the world, they believe they are with God. Because they do not have the courage to line up with man’s parties, they believe they take sides with God: because they do not love anyone they believe they



love God.” (Péguy)<sup>26</sup>

For the Lombard parish priest, who, although not lacking an authentically contemplative vein, Christian love couldn't be resolved, reduced into a vertical impulse. Compromising oneself with a “temporal” dimension was an indispensable condition for proving the authenticity of the “spiritual” dimension. In the first of his works on the topic of passion for the poor, *La Via crucis del povero* [The poor man's Way of the Cross] (1939)<sup>27</sup>, don Primo—denouncing the practice of an “astral Christianity”—recognized that the poor have the right to ask “how much is my supernatural charity worth as yeast of justice among mankind.”<sup>28</sup> *In Tempo di credere* [Time to believe] (1941), commenting on the episode of Emmaus, he raised: “If I step aside, I am not a Christian; if I don't suffer along with everyone else, I am not a Christian; if I don't live in the history as it passes, I am not a Christian.”<sup>29</sup>

Mazzolari did not step aside and compromise himself in the history of his time without holding back, which earned him, from the 1930s onwards, the double surveillance of fascism and the Church. Not stepping aside meant feeding the antifascist conscience of his people, going back to measure “on the social field,” as he wrote in 1937, not being content to appeal to the conscience of the individual, or to limit oneself to the closer objectives of “the individual and the family.”<sup>30</sup> Not stepping aside meant opening himself to a dialogue, completely inedited for the time, towards whoever considered themselves far from the Church, to being available to self-criticism that took on the insufficiencies, “opaqueness” that impeded the return to the “Father's home” to all those who were driven away, as he wrote in *La più bella avventura*<sup>31</sup> [The most beautiful adventure] (1934). In a time when those “far from the Church” were seen as adversaries to combat, it was an invitation that cost Mazzolari repeated ecclesiastical misunderstandings and censures, to which he always answered with a ready declaration of obedience, a “standing” obedience, that did not argue with the authority of the Church, but did not give up exercising frankness from his Christian conscience regarding his brethren and superiors.<sup>32</sup>

“*I am the pauper,*”  
“*Jesus is the pauper*”

The “far from the Church” to whom Mazzolari was referring were the protestants, the critical spirits, the non-be-

lievers, but firstly the poor, and supporters of socialism and communism, options condemned by the Church, but to them a favorite because they identify them as answers of justice to the dominating injustice.

Don Mazzolari considered the poor and outcasts that he met day-to-day<sup>33</sup>, but his pages did not propose analyses of a social character, they dug to the bottom of the problem of poverty, enriching itself with anthropological and theological valence and contemplative tones. In his passionate meditation on poverty, don Mazzolari underlined the limitation of the common human condition, which impedes anyone from feeling like a foreigner, separated by those who possess less in economic terms:

Man should see the man in the pauper. [...] We want, first of all, a human vision of the poor, because the poor does not have a nationality, class, race, or a party: it is the man that asks everyone for charity and love. [...] Poor is the man, every man./ Not for what he does not have, but for what he is, for what isn't enough for him, and makes him a beggar everywhere, both he who puts out his hand, as well as he who closes it./ The pauper is me, I am the one who is hungry, I am the one without shoes./ This is the reality: that's the real way of seeing it. I am the pauper; every man is the pauper!<sup>34</sup>

For him, poverty is configured as a paradigm of common humanity, such a universal experience that the same Son of God wanted to share it: he himself wanted to be poor—of a “fundamental, continuous, elective poverty”<sup>35</sup>—he identified himself with “the poor,” to lower himself completely into the human dimension and be close to the poverty of all:

Jesus' poverty is not a weapon or a pretext of small demands: it is our humanity, everyone's humanity, no one is excluded [...] Jesus is not only Jesus of the poor, he is the pauper, the poorest of mankind. Therefore he speaks to us from the “inside” of poverty [...from] a communion of complete suffering.<sup>36</sup>

Since the divinity of Jesus lowered to the most poor and abandoned human condition, the face of the pauper merges with the face of Christ, not allowing the Christian to draw back from an disagreeable sight:

Where the brother is the poorest, Jesus is there more [...] If one does not see [...] in the pauper the indelible and disturbing reality of Jesus, he will find a thousand sophisms and pretexts to present to the pauper or the government, or to communism, or anything else, so as to not stumble across one.<sup>37</sup>

The contemplation of poor Jesus, one of the most intense in Mazzolarian writings, opens the dimension of “seeing.” His work can also be read as a tireless education of his interlocutors’ perspectives in order to shred the barriers of selfishness and indifference, that “hardness of heart,” that “veils my eyes when the poor man appears.”<sup>38</sup> His word warns and reprimands: “Better to not look [...] He who has little charity sees few poor people. He who has a lot of charity sees many poor people. He who has no charity at all does not see anyone.”<sup>39</sup> And from the topic of “seeing” comes a page in which the prose used by don Primo is nearly poetic:

It would be better that God did not exist; it would be better that the poor did not exist; since if God exists, my life cannot be the life I am living; if the poor exist, my life cannot be the life I am living. ... / We do not want to see God; we do not want to see the dead; we do not want to see pain; we do not want to see the poor. ... I close my eyes for one day; I close my heart for one day; I stop reasoning for one day, one year, many years; then, I can't anymore, and I see God, dearth, pain, the poor: exactly who I don't want to see. / On every street there is a shift: all of a sudden, here coming out of my own heart is the certainty that God exists, pain grips me, and that death comes nearer, and the poor man appears to me.<sup>40</sup>

*“Surplus belongs  
to the poor”*

The vision of the poor did not work itself out in a purely contemplative attitude. Rather it pushed for questioning the cause of poverty, to identify possible solutions, that Mazzolari expressed with an original formula, while drawing on the Biblical and patristic tradition: “surplus is of the poor<sup>41</sup>.” Since earthly goods are created for everyone, those who possess “surplus” illegitimately appropriate what is not theirs; “he usurps God’s right on his creatures and erases the love that governs

creation:”

It is not only the *work of the others in my surplus*: it is *God’s capital* (land, water, air, etc.); and the work of God (he is everywhere at work before mankind, and more validly than mankind.)/ The capital, tools, work, God does not put it there for me and a few others, but for everyone, so that I steal from one of my brothers every time I keep *more than I really need*.<sup>42</sup>

The problem of *surplus* goes back to the very foundation of Christian life, to the commandment to love: “It is not a pretext made up by the poor, it is a commandment of Jesus, an elementary right of the Christian.”<sup>43</sup> Setting aside the “surplus,” restoring the ill-gotten goods, becomes an unavoidable mandate: not only for the life of every follower of Christ, but also in the handling of the Church’s goods and in the construction of one’s social life.

On the personal plane, the Christian was invited to not give in to the enticements of materialism, to work on a constant resistance to the “idolatry of money:” “What profit is there if I let myself be overcome? I become money and will be less well off than before [...] With a lot of money I get sick anyway, I get old anyway and die just like he who has nothing.”<sup>44</sup> Mazzolari offered a concrete example of what he was saying with the reality of his own life. His testimony, drafted in August 1954 in a moment of acute suffering for a disciplinary appeal he had received, summarizing with a few pen strokes:

I possess nothing. Stuff doesn’t tempt me, all the less worried. [...] Around my altar, just as around my home and my work, there was never the “sound of money:” the little that passed through my hands—it could have been a lot if I had noticed—went where it had to go.<sup>45</sup>

“Around my altar” there was never the “sound of money.” A personal statement that declared ecclesiastical self-consciousness: even the Church, in its demonstration as an institution, should rediscover its vocation to poverty, return to being “home to the poor, also in appearances.”<sup>46</sup> Mazzolari’s choices in his capacity as parish priest were unmistakable: aid and hospitality of the many needy, displaced, refugees, Jews; free religious services for the poor; elimination of the inequalities in liturgical celebration of rites; aversion to ask for money for enhancing ecclesiastical structures.<sup>47</sup>

Over the years of “Adesso,” a specific column was dedicated to the poverty

of the Church, with the eloquent title: *Gold, the temple, and the poor*. The tone became defined by a contribution published—outside of the column—in the first edition of the bimonthly, *The Cardinal of Milan's ring*, in which Mazzolari recommended that the Church turn back “to make its poverty shine,” taking inspiration from the donation of Archbishop Ildefonso Schuster’s episcopal ring to benefit the poor:

The millions of a cardinal [...] would stop my heart. I would ask, by instinct, without damaging his integrity, where he could have found [the money] or how it ended up in his hands./ The millions are *the surplus* of the unscrupulous businessmen: from a Bishop, from a Cardinal, the people want *its surplus* that is today the ring of the Cardinal of Milan, tomorrow the pectoral cross of the Cardinal of Turin, the gold chalice of the patriarch of Venice, the staff of the Archbishop of Genoa... and then tomorrow, the gold and silver of the Sanctuary of Caravaggio, or Loreto, of Pompeii, of all the basilicas and churches of Italy...<sup>48</sup>

Later, in 1956, would have been the donation of the pectoral cross and ring of Archbishop Giovanni Battista Montini earning his pleased comment, for the testimony of detachment “from any auspicious or superfluous residue.”<sup>49</sup> But in the meantime this constant appeal did not fail to cause a significant stir in the Catholic context and earn periodic chiding and hostility. Mazzolari was accused of “heresy of poverty:” “I felt myself being thrown back many times [...] I have no interest to get into such a delicate topic, but I never heard talk of a heresy of wealthism.”<sup>50</sup> A linguistic invention that hints of disdain and bitterness about this incomprehension of how very simple the answer of the Gospel calling was to him.

*The Christian is  
a revolutionary*

The end of the fascist dictatorship seemed to offer a completely new opportunity to call on the poor to speak. The evangelical entreaty to justice could finally translate into a social construct, of which Christianity provided the spirit and the essential coordinates.

While he was going all out with the opposition forces in the Resistance

against fascism, tying together modified content and vocabulary from Mounier and Maritain, Mazzolari launched the passphrase “Christian revolution.”<sup>51</sup> In open confrontation with the “other” revolution, the communist revolution, which was arousing widespread support among the popular classes, the parish priest of Bozzolo affirmed that a “true” revolutionary spirit could not help but come “from a sense of charity:” “He who feels charity, and endures it by endeavoring towards the good of all, is on the true revolutionary plane [...].”<sup>52</sup> He escalated in “Adesso:” [...] no one can match the revolutionary passion of the Christian since no one can match his thirst for salvation, which embraces body and soul, time and eternity, himself and others.”<sup>53</sup>

Mazzolari recognized the entreaties for social justice that animated communism<sup>54</sup>; he learned from Maritain to interpret it as “Christian heresy,” coming from the lacking achievement of “Catholicity’s” evangelical ideals, but he tirelessly pointed out its limits, inherent to a materialistic framework that is deaf to the spiritual aspirations of human people. Besides condemning it, he promoted dialogues and debates with those who adhered to it, hoping that, particularly on the topics of justice and peace, it would be possible to realize the necessary convergences that would evade the tragedy of new wars.<sup>55</sup>

With the victory of democratic forces, he hoped that the desired “revolution” would be carried out by the party, Christian Democracy, whose name held the promise of new and coherent politics with evangelical premises. Entirely a man of his time, compared with his younger friends, foremost father David Maria Turoldo<sup>56</sup>, he did not consider either the name or the tie between the political and ecclesiastic contexts to be inappropriate, which would decidedly and awkwardly mark the history of the society and the Italian Church in the 1900s.<sup>57</sup> He hoped for and worked hard so that the party, gaining power with the elections of April 1948, would become more concrete in realizing the “Christian” attribute that identified it. He stated in one of his most eloquent political speeches:

On 18 April we start our Christian revolution because we want our brothers, the poor, who have lost confidence in the Church of the Christian, to meet with citizen Christ, rediscover citizen Christ. [...] I would like to say to my workman brothers, who do not trust in us and in the Church, that nine, ten million Italians are writing the biggest bill in history.<sup>58</sup>

Effectively, the “bill” was onerous. Mazzolari’s vision implicated a hard judgment of capitalism, held as an “inhumane” way to organize the economy because it was responsible for unacceptable social imbalances; questioned the orientation of wealth produced in favor of common good; laid claim to the right to work in its social aims and personal fulfillment.

The “bill,” in his opinion, was not honored and the ten years of the bi-monthly “Adesso” can be read as a journal of growing disappointment. Facing the quick establishment, not of a Christianity-inspired society, but of a capitalistic development of the country, he tenaciously continued to follow hard on politics, lashing out at the bourgeoisification of the Catholic ruling classes unmindful of the professed principles<sup>59</sup>; denouncing the delays in carrying out necessary reforms to give “work and bread” to all<sup>60</sup>; remembering that there is no democracy “if hearts are not cleared out to make place for our neighbor<sup>61</sup>.”

Tireless critical conscience, he warned and stigmatized two very present sores of Italian history in the 1900s: the clerical utilization of politics to defend some ecclesiastical interests; and the political use of religion as a secure pool of votes. He decisively claimed the autonomy of the laity, removed from the intrusiveness of the clergy, in elaborating concrete proposals: the political engagement of a Christian should spring from evangelical maturity of personal conscience and not impose itself from the overwhelming force of the ecclesiastical institution, it should translate into leavening and not dominion.

His training and participative passion did not allow him to observe the distinction between faith and political planes on every occasion, between his role as priest and lay, which would have inflamed the ecclesiastical debate in the coming years of the Second Vatican Council.

It was rather clear to him that the evangelical mandate and the primate of rights were asking the Church to abandon the forms of power and the structure of privilege, and for the capability of a self-critical glance and to search for a new dialogue with modern humanity.

Many did not understand don Mazzolari.

Two figures who did understand him desired a Second Vatican Council sponsoring the “Church of the poor:” John XXIII, who in a famous hearing received and embraced Mazzolari just before his death<sup>62</sup>; and Cardinal Giacomo Lercaro, who at the Bozzolo parish dedicated, ten years after his death, in 1969, a full and appreciative portrait. He found in his way of thinking,

the same Christological foundation of the “Church of the poor” that animated the speech he gave again later together with Dossetti and pronounced to the Council (6 December 1963): the poor are carriers of the “mystery” of Christ’s poverty, only by operating on behalf of the poor does the Church walk in the sign and the sequence of poor Christ<sup>63</sup>. The speech did not have the expected response in the final documents of Vatican II—traces remain in paragraph 8 of the constitution *Lumen gentium*<sup>64</sup>—but summed up and condensed the appeals of those who had at their hearts the destitution of entire populations, like the episcopacies of the African and Latin-American Church. The latter particularly received the Council’s message as an invitation to a profound revision that marked its history in the following decades. The “preferential option for the poor” was the signature of that renewal, discussed in the great assemblies of the Latin-American episcopal Council, from Medellín (1968) to Aparecida (2007), of which the then-Archbishop of Buenos Aires Jorge Mario Bergoglio led the drafting of the final document<sup>65</sup>.

*“A Church that is poor  
and for the poor”*

Pope Francis, bestowing new centrality to a Church that is becoming ever more “A church that is poor and for the poor<sup>66</sup>,” today receives a request and a commitment that rises from the most attentive voices of Christianity in the last century<sup>67</sup>, and among these, don Mazzolari’s voice was lively, rich, and full of insight. Consistent with the convictions developed as Argentinian Jesuit provincial, and with his previous episcopal acts, the Pope who came “from the ends of the earth” started to show traces of a “poor Church” from the first moments of his papacy.

First of all, assuming a very personal Christian style, which broke away from many customs of the past, starting with the chosen name and the assumption of a simple and ordinary gestural expressiveness: recovering normality and a proximity to humanity of everyone that, with a perspective and language of the time, even don Primo wished for in his book of 1942 *Anch'io voglio bene al Papa*<sup>68</sup> [I like the Pope too].

And then his teaching altogether, first the apostolic exhortation *Evangelii gaudium*, a true policy document, but also the encyclicals, the speeches presented in public and private meetings, the interviews, his daily preaching in the



Saint Martha chapel, which concur illustrating the image of a Church closer to historic and existential situations of a poor and suffering humanity.

On the “course of action for the poor,” Pope Francis underlines the firm Christological foundation, who qualifies it not as a simple response to an aid or social appeal, but as “theological category, before cultural, sociological, political or philosophical [...] implicit in Christological faith of God who became poor for us, to enrich us through his poverty<sup>69</sup>.” It is an option, therefore, that descends “from the very heart of the Gospel:” the Christian message does not end in a offer for personal realization but “possesses an unavoidably social content<sup>70</sup>,” that establishes “the intimate connection between evangelization and human promotion<sup>71</sup>.” It is an option that requires a judgment without appeal on “idolatriy of money” that governs contemporary economy<sup>72</sup>: Pope Francis, taking the final document of Aparecida to the letter, denounced “the economy of exclusion and inequality” that “marginalizes,” “excludes,” “kills,” that promotes the “culture of ‘waste’” for which “the human being in itself” is considered “as a consumer good, which you could use and discard.”<sup>73</sup> A severe judgment, that “recognizes the social function of property and universal allocation of goods as a more important reality than private ownership,” and reminds us how “private ownership of goods is justified for management and growth in such a way that serve the common good, for which solidarity must be experienced as a decision to restore to the poor what corresponds to him.”<sup>74</sup> The Church’s social way of thinking “orients a transformative action”<sup>75</sup> but does not impose itself as an economic, social, or political ideology, recognizing the autonomy of various contexts of competency: “neither the Pope nor the Church possess the monopoly of interpretation of the social reality or the proposal for solutions for contemporary problems.”<sup>76</sup> The Church’s right to make a statement, also in its hierarchical expression, does not limit but spur the laity to engage with politics that, despite the wide discredit it receives, “is a very high vocation, and a most precious form of charity, because it seeks the common good.”<sup>77</sup>

They are just some of the passages of the encyclical *Evangelii gaudium* but, in the entire Bergoglian teaching, Mazzolari’s reader can find elements that were the solitary reflection of a country parish priest, of much reading, of his strong ability to share the sufferings of humanity, from the acute insight of the change of pace required of the Church in a society that was rapidly changing.

The centrality of the problem of the poor for the life of the Church—

powerfully promoted by that parish priest before and after Vatican II in the most informed contexts and consciences—is fully received by the current papacy and extends to the large unimaginable ethical challenges of the mid-1900s: the problems connected to globalization, the primacy of the economy on politics, the domain of techno science, the complex aspects of the ecological crisis.

To call on the poor to speak is a job acquired by the contemporary Church: it dictates a demanding internal revision in light of evangelical radicalism; it’s positioned as one of the last few bulwarks to clash with the dominion of omnivorous and inhumane powers. A challenge no less arduous than the one demonstrated in the 1900s by Mazzolari.

Francis is led by an awareness, rooted in the biblical Revelation, that resolves his intent to pursue a very difficult task: “God manifests himself in time and is present in the processes of history,” and the Church realizes God’s plan, not by fossilizing by occupying places of power, but by activating long-term “processes” and generating “new dynamics.”<sup>78</sup>

A dynamic perspective also animated the Cremonese parish priest’s confidence to be able to give the floor to the poor:

Christ does not let his church settle [...] the Church is standing and walking also in this decisive hour. [...] I don’t know how to represent the Christianity of tomorrow; that road is obscure, but faith fills my heart with a certainty that dispels every fear [...]<sup>79</sup>.

In the Church that gives the word to the poor, designed today by Pope Francis, we find an echo of hope that still communicates the life and work of don Primo Mazzolari.

## NOTE

<sup>1</sup> Member of the scientific committee of the Don Primo Mazzolari Foundation

<sup>2</sup> Cf. autograph text introducing P. Mazzolari, *La parola ai poveri*, curated by L. Sapienza, Edizioni Dehoniane Bologna, 2016. Reedited, with different choice of text, a homonymic volume published by La Locusta in 1960.

<sup>3</sup> cf. P. Mazzolari, *Misericordia per Giuda* [Mercy for Judas], curated by B. Bignami & G. Vec-

chio, Edizioni Dehoniane, Bologna 2015.

<sup>4</sup> cf. Francesco, *The Holy Father's Commemorative address, Parish Church of Saint Peter the Apostle, Bozzolo (Cremona)*, <https://press.vatican.va/content/salastampa/en/bollettino/pubblico/2017/06/20/170620d.html> [http://w2.vatican.va/content/francesco/it/speeches/2017/june/documents/papa-francesco\\_20170620\\_donmazzolari.html](http://w2.vatican.va/content/francesco/it/speeches/2017/june/documents/papa-francesco_20170620_donmazzolari.html).

<sup>5</sup> Cf. *Interview with Pope Francis* by A. Spadaro, [https://w2.vatican.va/content/francesco/en/speeches/2013/september/documents/papa-francesco\\_20130921\\_intervista-spadaro.html](https://w2.vatican.va/content/francesco/en/speeches/2013/september/documents/papa-francesco_20130921_intervista-spadaro.html)

<sup>6</sup> P. Mazzolari, *La parola ai poveri*, in "Adesso" [Now], 15 February 1949.

<sup>7</sup> Cf. P. Mazzolari, *Diario II (1916-1926)*, curated by A. Bergamaschi, Edizioni Dehoniane, Bologna 1999, pg. 161.

<sup>8</sup> P. Mazzolari, *Discorsi* [Speeches], critical edition curated by P. Trionfini, Edizioni Dehoniane, Bologna 2006, pgs. 624-625. Le due chiese del paese venivano unificate in un'unica parrocchia [The town's two churches were joined into one parish].

<sup>9</sup> Some examples in P. Mazzolari, *Diario I (1905-1915)*, curated by A. Bergamaschi, Edizioni Dehoniane, Bologna 1997, pgs. 79-80 (with indications on Mazzolari's interest about the figure of the Saint of Assisi) and pgs. 371 ff.

<sup>10</sup> U. Vivarelli, *La parola ai poveri, in Don Primo Mazzolari tra testimonianza e storia* [Don Primo Mazzolari from testimony to history], Conference proceedings (S. Pietro in Cariano, 8-10 October 1993), Il Segno, Verona 1994, pg. 196.

<sup>11</sup> M. Do, *Amare la Chiesa* [Loving the Church], Qiqajon, Magnano 2008, pg. 55.

<sup>12</sup> Cf. G. Campanini, *Un uomo nella Chiesa. Don Primo Mazzolari*, Morcelliana, Brescia 2011, spec. pgs. 61-69, 83-84; M. Margotti, "Adesso" e la cultura cattolica europea: personaggi, libri e riviste, riferimenti ["Now" and the European Catholic culture: characters, books and journals, references], in *Mazzolari e "Adesso". Cinquant'anni dopo* [Mazzolari and "Now." Fifty years later], curated by G. Campanini & M. Truffelli, Morcelliana, Brescia 2000, pgs. 193-235.

<sup>13</sup> The two books presented are: S. Weil, *La pesanteur et la grace*, with introduction by G. Thibon, Plon, Paris 1948; ADP, *Oppressione e libertà*, Edizioni di Comunità, Milano 1956.

<sup>14</sup> He probably read the first biography dedicated to him (R. Bazin, *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Plon, Paris 1921) because he refers to de Foucauld in a letter in 1928. Cf. G. Vecchio, *Cristiani nel deserto. Charles de Foucauld, Primo Mazzolari e Arturo Paoli* [Christians in the dessert. Charles de Foucauld, Primo Mazzolari, and Arturo Paoli], Monti, Saronno 2012.

<sup>15</sup> Cf. G. La Pira, *L'attesa della povera gente* [Poor people waiting], Libreria Editrice Fiorentina, Firenze 1951.

<sup>16</sup> Cf. M. Maraviglia, *Introduzione* to P. Mazzolari, *Della fede* [Of the faith], Critical edition curated by the same author, Edizioni Dehoniane, Bologna 2008, pgs. 43-49.

<sup>17</sup> Cf. M.-D. Chenu, *Le Saulchoir. Une école de théologie*, Etiolles, Kain-lez-Tournai 1937; Italian translation: *Idem, Le Saulchoir. Una scuola di teologia*, Introduction by G. Alberigo, Marietti, Casale Monferrato 1982.

<sup>18</sup> Cf. L. Milani, *Tutte le opera*, curated by A. Carfora, F. Ruozzi, S. Tanzarella, edition directed by A. Melloni, Mondadori, Milano 2017.

<sup>19</sup> Cf. *Don Zeno e Nomadelfia. Tra società civile e società religiosa*, curated by M. Guasco, P. Trion-

fini, Morcelliana, Brescia 2001.

<sup>20</sup> The visits were carried out respectively to Barbiana (Florence) 20 June 2017, followed by the visit to Bozzolo, and to Nomadelfia (Grosseto) 10 May 2018.

<sup>21</sup> Cfr. M. Maraviglia, *David Maria Turollo. La vita, la testimonianza (1916-1992)*, Morcelliana, Brescia 2016; B. Bocchini Camaiani, *Ernesto Balducci. La Chiesa e la modernità*, Laterza, Roma-Bari 2002.

<sup>22</sup> Letter published in G. Vecchio, *Cristiani nel deserto. Charles de Foucauld, Primo Mazzolari e Arturo Paoli* cit., pg. 45.

<sup>23</sup> Cfr. E. Galavotti, *Il professorino. Giuseppe Dossetti tra crisi del fascismo e costruzione della democrazia 1940-1948*, Il Mulino, Bologna 2013. For the speech on the poor, cf. infra, note 60.

<sup>24</sup> On the importance of not interpreting his character in an ahistorical way, cf. M. Guasco, *Don Primo Mazzolari nella storia religiosa del suo tempo* [Don Primo Mazzolari in the religious history of his time], in idem, *Dal Modernismo al Vaticano II. Percorsi di una cultura religiosa* [From modernism to Vatican II. Journeys of a religious culture], Franco Angeli, Milano 1991, pgs. 137-150.

<sup>25</sup> For the “category of incarnation” as a reading key for Mazzolarian thought, cf. G. Campanini, *Un uomo nella Chiesa* [A man in the Church] cit., pgs. 79 ff.

<sup>26</sup> P. Mazzolari, *Diario III/B (1934-1937)*, curated by A. Bergamaschi, Edizioni Dehoniane, Bologna 2000, pgs. 470-471.

<sup>27</sup> Idem, *La Via crucis del povero* [The poor man’s Way of the Cross], Critical edition curated by G. Campanini, Edizioni Dehoniane, Bologna 2012.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pg. 47.

<sup>29</sup> P. Mazzolari, *Tempo di credere* [Time to believe], Critical edition curated by M. Maraviglia, Edizioni Dehoniane, Bologna 2010, pg. 55.

<sup>30</sup> Idem, *Con Maritain verso la nuova cristianità* [Towards the new Christianity with Maritain], article published in “L’Italia” 31 January 1937, now in idem, *Scritti politici* [Political writings], Critical edition curated by M. Truffelli, *Prefazione* di G. Campanini, Edizioni Dehoniane, Bologna 2010, pgs. 83-87.

<sup>31</sup> Cf. P. Mazzolari, *La più bella avventura. Sulla traccia del “prodigo”* [The most beautiful adventure. On the trail of the “prodigal”], Critical edition curated by M. Margotti, Edizioni Dehoniane, Bologna 2008.

<sup>32</sup> Cf. P. Mazzolari, *Un’obbedienza in piedi. Carteggio con i vescovi di Cremona* [“Standing up obedience” correspondence with the bishops of Cremona], curated by B. Bignami & D. Pasetti, Edizioni Dehoniane, Bologna 2017.

<sup>33</sup> For a specification of the category of the poor, cf. G. Vecchio, *“Adesso” e i problemi della società italiana* [“Now” and the problems of Italian society], in Mazzolari e *“Adesso”. Cinquant’anni dopo* [“Now.” Fifty years later] cit., pgs. 113-117.

<sup>34</sup> P. Mazzolari, *Chi vede l’uomo vede il povero* [He who sees man sees a poor man], in “Adesso,” 15 June 1949.

<sup>35</sup> Idem, *La Via Crucis del povero* [The poor man’s Way of the Cross] cit., pg. 36.

<sup>36</sup> *Ibid.*, pgs. 38, 48.

<sup>37</sup> Uno di “Adesso” [P. Mazzolari], *Il povero “mistero senza fine bello”* [The poor “mystery without

a nice ending”], in “Adesso”, 1 September 1950.

<sup>38</sup> P. Mazzolari, *I poveri, volto di Cristo* [The poor, the face of Christ], in idem, *Discorsi cit.*, pg. 566

<sup>39</sup> Idem, *La Via Crucis del povero* [The Way of the Cross of the poor] cit., pg. 32.

<sup>40</sup> Idem, *Ci sono davvero i poveri?* [Are there really poor people?], in “Adesso”, 31 January 1949.

<sup>41</sup> Idem, *La Via Crucis del povero* [The poor man’s Way of the Cross] cit., pg. 55.

<sup>42</sup> *Ibid.*, pgs. 57-58. The paragraph is entirely reproduced in S. Bolli, *Il di più è dei poveri* [Surplus is of the poor], in “Adesso”, 15 June 1952, one of the many examples of Mazzolari’s texts being reused.

<sup>43</sup> P. Mazzolari, *La Via Crucis del povero* cit., pg. 122.

<sup>44</sup> *Ibid.*, pg. 52.

<sup>45</sup> P. Mazzolari, *Lettere ai familiari* [Letters to the family members], Edizioni Dehoniane, Bologna 1996, pgs. 161-162.

<sup>46</sup> Fra Ignazio, *I poveri li avrete sempre con voi* [The poor will always be among you], in “Adesso”, 1 August 1954.

<sup>47</sup> Cf. B. Bignami, *Don Primo Mazzolari parroco d’Italia. “I destini del mondo si maturano in periferia”* [Don Primo Mazzolari, parish priest of Italy. “The worlds destinies mature on the periphery”], Preface by G. Bregantini, Edizioni Dehoniane, Bologna 2014.

<sup>48</sup> P. Mazzolari, *L’anello del Cardinale di Milano* [The Cardinal of Milan’s ring], in “Adesso,” 15 January 1949.

<sup>49</sup> *L’oro, il tempio e i poveri* [Gold, the temple, and the poor], in “Adesso”, 15 January 1956.

<sup>50</sup> P. Mazzolari, *I poveri, volto di Cristo* [The poor, the face of Christ] cit., pg. 567.

<sup>51</sup> Cf. E. Mounier, *Révolution personaliste et communautaire*, Montagne, Paris 1935; J. Maritain, *Humanisme intégral: problèmes temporels et spirituels d’une nouvelle chrétienté*, Aubier, Paris 1936.

<sup>52</sup> P. Mazzolari, *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ], Critical edition curated by G. Vecchio, Edizioni Dehoniane, Bologna 2007, pg. 245.

<sup>53</sup> Idem, *La rivoluzione Cristiana* [The Christian revolution], in “Adesso”, 31 July 1949. Mazzolari published passages of a book in his periodical that does not obtain the *imprimatur* and was published only after his death. Cf. P. Mazzolari, *Rivoluzione Cristiana*, curated by F. De Giorgi, Edizioni Dehoniane, Bologna 2011.

<sup>54</sup> Faced with the decree of excommunication for adherents to communism, issued by the Holy Office on 1 July 1949, he noted, “the Church, condemning communism, condemns errors, not the true and good part that may be in communism. Though outside the Church, it doesn’t mean that a communist is not able to see and do good.” “Adesso, *Impegni del laicato cattolico dopo la condanna del comunismo ateo* [Commitments of the Catholic lay person after the condemnation of the communist atheist], in “Adesso,” 30 September 1949.

<sup>55</sup> Cf. related articles published in P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla Guerra* [Writings on peace and war], Critical edition curated by G. Formigoni & M. De Giuseppe, Edizioni Dehoniane, Bologna 2009.

<sup>56</sup> Cf. M. Maraviglia, *David Maria Turollo. La vita, la testimonianza* [David Maria Turollo. Life and testimony] cit., pgs. 133-144.

<sup>57</sup> Cf. A. Canavero, *Il laicato cattolico di fronte alla DC e il rapporto fede-politica* [Catholic laity facing DC and the faith-politics relationship], in D. Saresella, G. Vecchio, *Mazzolari e il cattolicesimo italiano prima del Concilio Vaticano II* [Mazzolari and Italian Catholicism before Vatican Council II], Morcelliana, Brescia 2012, pgs. 215-225; A. Giovagnoli, *La stagione democristiana* [The Christian Democrat Party season], in *La nazione cattolica. Chiesa e società in Italia dal 1958 a oggi* [The Catholic nation. Church and society in Italy from 1958 to today], curated by M. Impagliazzo, Guerini et al., Milano 2004, pgs. 49-68.

<sup>58</sup> P. Mazzolari, *Discorsi* [Speeches] cit., pg. 467.

<sup>59</sup> Cf. idem., *I cattolici siano fedeli al loro impegno politico* [Catholics be faithful to their political participation], in “Adesso,” 15 April 1950.

<sup>60</sup> Cf. idem., *La povera gente tra due parabole, due amici, due economie* [Poor folks in between two parables, two friends, two economies], in “Adesso,” 20 April 1950.

<sup>61</sup> Cf. idem., *Immaturità politica o decadenza morale*, article published in “L’Italia,” “L’Eco di Bergamo,” “Il nostro tempo” in August 1953, now in idem *Scritti politici* cit., pg. 695.

<sup>62</sup> The episode, one of the most well known in Mazzolari’s life, is documented in A. Bergamaschi, *Presenza di Mazzolari. Un contestatore per tutte le stagioni* [Mazzolari’s presence. A protestor for all seasons], Edizioni Dehoniane, Bologna 1986, pgs. 144 ff. Giovanni XXIII, 11 September 1962, one month after the beginning of Vatican II, stated: “In the face of underdeveloped countries, the Church presents what it is, what it wants to be, as the Church of everyone, and particularly the Church of the poor.” [http://w2.vatican.va/content/john-xxiii/it/speeches/1962/documents/hf\\_j-xxiii\\_spe\\_19620911\\_ecumenical-council.html](http://w2.vatican.va/content/john-xxiii/it/speeches/1962/documents/hf_j-xxiii_spe_19620911_ecumenical-council.html)

<sup>63</sup> Cf. C. Loreface, *Dossetti e Lercaro. La Chiesa povera e dei poveri nella prospettiva del Concilio Vaticano II*, Paoline, Milano 2011. Lercaro’s speech on Mazzolari was published in *Mazzolari nella storia della Chiesa e della società italiana del Novecento*, curated by A. Chiodi, Paoline, Milano 2003, pgs. 148-161.

<sup>64</sup> “The Church encompasses with love all who are afflicted with human suffering and in the poor and afflicted sees the image of its poor and suffering Founder. It does all it can to relieve their need and in them it strives to serve Christ.” [http://www.vatican.va/archive/hist\\_councils/ii\\_vatican\\_council/documents/vat-ii\\_const\\_19641121\\_lumen-gentium\\_en.html](http://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_const_19641121_lumen-gentium_en.html)

<sup>65</sup> On the journey of the Latin-American Church, cf. S. Scatena, *In populo pauperum. La Chiesa latinoamericana dal Concilio a Medellin (1962-1968)*, Il Mulino, Bologna 2007. Various contributions to develop Pope Francis’ social message are offered by: D. Fares S.I., *L’antropologia politica di Papa Francesco*, in “La Civiltà Cattolica,” 165 (2014 I), pgs. 345-360; idem, *Papa Francesco e la politica*, in “La Civiltà Cattolica,” 167 (2016 I), pgs. 373-386; A. Cozzi, R. Repole, G. Piana, *Postfazione* by G. Ravasi, *Papa Francesco quale teologia?*, Cittadella, Assisi 2016; M. Borghesi, *Jorge Mario Bergoglio. Una biografia intellettuale. Dialettica e mistica*, Jaca Book, Milano 2017; E. Galavotti, *Jorge Mario Bergoglio e il Concilio Vaticano II: fonte e metodo*, in “Rivista di Teologia dell’Evangelizzazione,” 22 (2018) 43, pgs. 61-88; M. Faggioli, *Cattolicesimo, nazionalismo, cosmopolitismo. Chiesa, società e politica dal Vaticano II a papa Francesco*, Armando, Roma 2018.

<sup>66</sup> Francis, *Evangelii gaudium* [from here on EG], no. 198. <http://w2.vatican.va/content/fran->

cesco/en/apost\_exhortations/documents/papa-francesco\_esortazione-ap\_20131124\_evangelii-gaudium.html

<sup>67</sup> Cf. Y. Congar, *Pour une Église servante et pauvre*, Cerf, Paris 1963. The text was recently published by the same editor (2014) in English translation: *Power and Poverty in the Church. The Renewal and Understanding of Service*, Paulist Press, Mahwah 2016.

<sup>68</sup> P. Mazzolari, *Anch'io voglio bene al Papa* [I like the Pope too], Edizioni Dehoniane, Bologna 1978.

<sup>69</sup> *EG*, no. 198.

<sup>70</sup> *EG*, no. 177.

<sup>71</sup> *EG*, no. 178.

<sup>72</sup> *EG*, nos. 55, 56.

<sup>73</sup> *EG*, no. 53.

<sup>74</sup> *EG*, no. 189.

<sup>75</sup> *EG*, no. 183.

<sup>76</sup> *EG*, no. 184.

<sup>77</sup> *EG*, no. 205.

<sup>78</sup> Cf. *Intervista a Papa Francesco* [Interview with Pope Francis] by A. Spadaro, cit.

<sup>79</sup> P. Mazzolari, *Il samaritano* [The Samaritan], Critical edition curated by B. Bignami, Edizioni Dehoniane, Bologna 2011, pg. 226.

Bruno Bignami<sup>1</sup>

## **Mazzolari's Message of Peace: inheritance for the Vatican Council II**

Don Primo Mazzolari (1890-1959) is a child of his times. Also regarding his reflection on peace, he was influenced by some of the Church's teachings before the second Vatican council. The studies he followed in the seminary of Cremona set him on the tracks of the theological tradition that subscribed to "just war" Theory. The theorem came from Saint Augustine and was developed over centuries, due to transformations of war practices and Christian worldview. The idea behind it was to limit, as much as possible, the use of war as a tool to solve controversies. Medieval theologians had attempted to set boundaries for armed conflict in a political context in which the barbaric conquests represented a threat to Christianity. The necessity of self-defense led to considering war licit only after ensuring that some restricted conditions are present, which the theologian Thomas Aquinas summarized in three points: the authorization of the legitimate authority governing a region in order to avoid private wars; the "just cause" in answer to a strike or an injustice to be repaired; the right intention to promote wellbeing and reestablish justice<sup>2</sup>. The criteria with which the principle of just war was supported was intended to reduce the justifications of conflict. Later, thanks to the Dominican Francisco de Vitoria, in the first half of the 1500s, the criterion of proportionality is introduced: the evils provoked by war cannot outweigh the common well being to be defended.

### *Beyond just war theory*

With the advent of modernity in the context of sovereign states, we see a strong nationalist emphasis. The result is that the just war theory ends up giving justification for any reason ("just cause") considered fundamental for the survival of a state. The theology thus falls into the paradox of helping itself with extreme ease utilizing an instrument created to limit the recourse to arms, but then backs any reason for attacking one's enemy.

Don Mazzolari grasps the principle but finds it insufficient for the requirements of the gospel message. He tries to gradually restudy the positions



held by interventionists who, on the eve of the Great War, become increasingly radical in opposition to the conflict. He will write in 1955 about some of his positions of resistance: “I could not have acted differently while having the gospel before me and seeing war experience with my own eyes<sup>3</sup>. Thanks to his reflections “in light of the Gospel and human experience” (GS 46), his positions continue to go deeper and develop a profound revision of the just war theorem. If the Gospel promotes brotherhood, why, in military life, is one induced to think of the other as an enemy? Furthermore, the two global conflicts of the 1900s met with more sophisticated arms, able to kill innocent people and destroy entire regions. Seeing such important changes on the battlefield, how can one not start asking questions? How can the Church and theology pretend and continue to reason as if these great transformations had not come?

For this reason don Primo reaches the radical conclusion that “war cannot be humanized<sup>4</sup>.” His reflection captures the novelty of contemporary war and begins to question it:

Does the word “war” – he asks in the celebrated *Tu non uccidere* [Thou Shalt not Kill] – under the pen of Augustine or of Thomas, mean the same thing? Does the same logic and thought apply when the word “war” is on the lips of Enrico Fermi, Einstein, of Oppenheimer or of Compton? Were revolutions that sustained the technique of war not mutated in their own nature and thus their moral significance when war is anyway no longer, and can no longer be, recourse to arms to stabilize justice or violated rights, but a pure and simple collective suicide? [...] Isn't it time anyway for theology to individuate, to unmask, to strike all the mental forms, the tacit compliances, the criminal activities that prepare from a distance, but surely, leading to war. Isn't it time to enthusiastically denounce all those blasphemous distortions that try to drag God into the labyrinth of human ambush?<sup>5</sup>

In the light of these considerations, “the distinctions [fall apart] between just and unjust war, defensive and preventative, reactionary and revolutionary. Every war is fratricide, outrage to God and to man.”<sup>6</sup> Peace is not guaranteed by arms and atomic bombs, but by a new way of

thinking and living out relationships between people: “the true sense of peace is the recognition that there is a neighbor whom we ought to wish well, and that if we don't wish them well, then inside we have already killed them.”<sup>7</sup> The resistance to the evil of war comes from the choice of non-violence. This cannot be confused with the passive acceptance of evil, but with its “active rejection.”<sup>8</sup> It is placed on the spiritual plane and assumes an inestimable human value because it gives value and dignity to every human existence. Every life is a gift and peace is the condition to affirm its beauty.

All these meditations reach maturation in the writings of don Primo at the beginning of the 1950s. Between initial interventionism and *Tu non uccidere*, there are dramatic experiences such as the army inscription as soldier-priest and military chaplain, the conflicts with fascism, resistance activity, preaching in favor of peace, months of fleeing and hiding during World War II, open dialogue with all those who wish to ban the atomic bomb and criticize the race to arms.

One begins to wonder at this point what were the cardinal points of Don Mazzolari's reflections that brought him to the presented conclusions. In his journey, we can find three conversions that drove him towards pacifism: brotherhood as the meaning of human living, dialogue as the manner for sharing life, and the model of humanity as experience of credibility.

*Brotherhood  
lost and regained*

It is 24 November 1915 when don Primo receives notice of the death of his brother Peppino in battle, on Mount Sabotin. The lost brother relationship is cause for crisis. From that day on, the memory of his brother will be accompanied by the “martyr” appellative. During the Great War, it was the loss of familial brotherhood that gives him, as months go on, the occasion to rethink Christian and human brotherhood. As soldier-priest and military chaplain, he begins to review the key concepts of war, including homeland, in the name of a brotherhood lived and dreamed.<sup>9</sup> As chaplain of the 4th division, 19th brigade of the TAIF [Italian Auxiliary Troops in France], he is engaged in Picardy. In Villers-Vicomte, he makes a speech on 2 June 1918 for the occasion of the Albertine Statute holiday. Mazzolari faces the officials and soldiers who are listening with emotion. Some cry. At the end, he dedicates a thought to Bel-

gium, which has been invaded, and to France, “the heroic land that is hosting us” and who is experiencing “an epic of its resistance” in waiting, just as Italy awaits its hour of liberation. He concludes with a striking series of requests:

We want freedom to reign sovereign among nations, large and small [...]. We want that no one to abuse forces, whether arms or riches [...]. We want love between people, not hate. Peace in justice, not war. We want, in a word, to become brothers again, heading together towards the blessed Kingdom that Christ promised for the men of good will.<sup>10</sup>

The climax of his reflections comes on 2 April 1920 in Upper Silesia. It is Good Friday and all of the people pour into the parish church. Don Mazzolari watches Mass the from back, “squashed nearly two hours between the front doors and the left wall.”<sup>11</sup> He writes in his journal of his desire for communion among the men who were represented in that church scene:

How I would have happily shouted to the unknown brothers that were praying to Christ alongside me, how those arms stretched out on the cross embrace all mankind without exception! And how well they sing in these German churches! So good, there was a moment when I felt tears falling! But why have we hurt ourselves so badly? Why have we still not stripped off the malign residue of these years of hell?<sup>12</sup>

And remembering an episode that happened at Oppelm, among the people who began insulting the Italian military and the army’s reaction that left seven wounded, he admits:

Insulted, react. This is military logic and I have nothing to add. But I believe that the time for similar logic has passed, or it needs to pass. Against military logic, which is arrogance, even when used moderately, we need to use human and Christian logic. It is not on this path that men come together and nations unite.<sup>13</sup>

In the plight of war, he realizes how great the distance is between the gospel message and reality. He starts to think about going beyond the idea of

homeland, if considered an absolute. He feels his love for homeland lessening, which obscures a "wretched and ugly concept,"<sup>14</sup> because what predominates is the narrow-mindedness of those who do not look for pacific solutions but prefer to close themselves into their own convictions and construct an enemy to eliminate.

With these premises, it is not difficult to imagine how important it was to publish the book *Il Samaritano* in 1938. Once again, Gospel and history go hand in hand. It is a critique of denied brotherhood and an anthem to chosen brotherhood. On the eve of fascist racial laws, in 1937, in an intolerant cultural climate, don Mazzolari's reflection is courageous. If denying brotherhood is impersonated in the parable of the Levite and the Priest who see a needy poor man and yet pass right on by, the Samaritan represents authentic humanity and the true believer. He feels "bound to the fate of the world where providence has destined him to live."<sup>15</sup> He is equally responsible for saving the brother. His charity is put into practice by stopping and coming up close to the poor man, mistreated and abandoned along the street. The Samaritan has pity on the man because he's a man, not because he belongs to his religion, race, nationality, caste, or political party. He cares about his human face: in this, he demonstrates the gratuitous gesture of kneeling and aiding him.

Commenting on the evangelical parable, don Mazzolari considers it appropriate to quote a splendid page of Erich Maria Remarque in the novel *All Quiet on the Western Front*, published in 1929. A German soldier is forced to remain for hours and hours beside a French soldier that he had stabbed. The youth's agony challenges him, forces his conscience to recognize that he is also a poor man, with the same fear of death, and with a mother who could suffer the same grief. In the name of common humanity, he concludes with the statement "you aren't my enemy anymore: you're my brother."<sup>16</sup>

Fraternity is expressed in the commitment to being a neighbor. Don Primo writes:

The neighbor is he who wants to be my neighbor, who takes on the position of being one. More than depending on me, it depends on others. If others remove or don't fulfill certain conditions, I am excused from it. They stay off of my path. For Jesus, however, the neighbor must be declared from my soul. It is I who must go to him. He becomes "closer" because of this act of charity that cancels out distances. If my charity

doesn't create an object of love, it creates lovability; transforms the man into neighbor, puts him within range of my person, of which he becomes a necessary part.<sup>17</sup>

WWII finds the parish priest of Bozzolo grieving and in crisis for the drama that takes place on the backs of the poor folk and the families of his parish community. He is convinced – he writes to his friend Vittoria Fabrizi de Biani – that “God will pull something good out from this appalling and inhuman chaos,”<sup>18</sup> but the situation is difficult and precarious. Starting in August 1944, he is forced to hide out until the end of the conflict. In this context of war suffering, he continues to reflect on war in the name of betrayed fraternity. In an article that appeared in the daily paper “L'Italia” on 20 January 1940, he writes:

This is an unjust war. The moral norms, according to which a war may be judged, are not lacking, I would say that they are clearer than ever, but they are claimed equally by both contenders and with this apparatus of true or fictitious reasons, that it is almost impossible to use them.<sup>19</sup>

He repeats with conviction that “war doesn't make peace<sup>20</sup>.” the tool is inadequate for that purpose and war does not favor any sort of pacification. Paradoxically, victory can make us realize that we are still at the beginning. The way out is fraternity among the nations. War, in fact, “does not only destroy men and countries, but tries to steal even their spiritual goods”<sup>21</sup> because it calls into question trust and relationships. To go beyond war logic, a renewed humanity is necessary. Don Primo writes about it in notes for two conferences held in Florence on 28-29 November 1941. We need men: who cry for compassion; who do not celebrate when a country is invaded, an army is annihilated, or a border moved; who are “thirsty and hungry for justice that embraces everyone, not just a little corner of the earth, the little group of people to whom we belong;”<sup>22</sup> who believe in peace and mercy; who know how to forgive. Precisely in the days that the war ended (April 1945), a pamphlet is distributed anonymously in Bozzolo, but written by don Mazzolari, significantly entitled “Democrazia cristiana italiana” [Italian Christian democracy]. Inside is written:

After years and years of slavery, of hatred, of divisions, of pains, the nation needs freedom, security, tranquility, peace, and harmony. We therefore set aside every spirit of hate, of revenge, of arrogance. We reason as men, and treat each other as brothers, if we want to heal our wounds, supply for our extreme poverty, remedy the beastly destructions.<sup>23</sup>

A view of fraternity emerges that is not at all idyllic. It requires effort to build the foundation of common living. This “does not impose itself,”<sup>24</sup> same as with equality and freedom, but is a fruit of a daily and patient exercise. It also requires a conversion of the way one recognizes another's presence in one's life. “The atomic era, before being a technique, is a soul, the soul of Cain.”<sup>25</sup> And the Church can be a vital presence, capable of indicating the universality and cosmic width of mankind's perspective. Evangelical fraternity streams out from an evangelical fatherhood and from Christ's hands on the cross, which embrace all of humanity.

With these convictions, following WWII, don Mazzolari confronts topics of migration. He sees the emigration of young Italians as an opportunity and notes that the phenomenon cannot be constrained. He asks that youth be allowed to go anywhere to try their luck, because “a tent in Argentina is better than cohabiting in Milan, closed to any sort of future<sup>26</sup>.” The spirit of adventure is part of human succession and youth should be encouraged to take initiative. If they find themselves having to already defend the little they have, it means they have lost the dignity of their social duty. This ends up investing more on the guarantors of the order than on the future of a civil cohabitation:

To give work to the unemployed – he denounces in various daily papers during the summer of 1946 – some rich men extract money with an eye-dropper, but when it comes to enlisting nightsticks, don't stop to count how many millions. And those who stand up front now and shout the most, the only ones who shout, perhaps want to know the amount of the paycheck in order to pass by that way. Enrollment is open from the day that, renouncing to reason like men, we have reduced the social problem to a game of matter, where the strongest is right against reason, that is, against mankind.<sup>27</sup>

In “Democrazia,” on 2 March 1947, the parish priest of Bozzolo publishes a contribution on Italian citizens’ right to emigrate, in article 10 of the provisional draft Constitution. Mazzolari points out the danger of reducing man to a commodity if rights are not safeguarded. To emigrate is a human right, linked to the principle that the earth and its riches are given by God, not to be possessed exclusively by anyone, but “for the life and wellbeing of every human creature.”<sup>28</sup> This is what the nations are stealing from mankind who do not recognize this fundamental need. He observes:

If we do not want to revive the various fascisms, the well-off population must not forget the rights of God imprinted on every creature and to not push the defense of their interests and tranquility beyond the limits of what is tolerable. It is right to look the foreigner in the face before opening the door to one’s home if one is ready to live together peaceably with guests in respect of human law, but the pretense to withdraw the best people out of a land in famine, to censure not honesty but opinions, to have physical and moral and technical guaranties that step on the ordinary level of people of the hosting Country, is neither fair nor useful for the general raising up of the world again, to the easing of the souls. Hatred, revolts, and wars are not sewn in a different way, and it is humiliating going back to the beginning after yesterday’s hard lessons. A nation, which doesn’t have the capacity to accept and let live the migration currents that it needs in its own spiritual and civil order, means that it doesn’t have sufficient vitality for its historical function.<sup>29</sup>

Every denial of fraternity makes way for conflict. In the migratory problem, Mazzolari sees a delicate issue that could explode if not experienced as a human event of sharing the pursuit for common good.

*Prophecy  
of dialogue*

Dialogue is the only path to take towards disarmament. Don Primo Mazzolari lived in a context in which the construction of the enemy was very present. The Church itself, after WWII, was tempted to confuse the fight with communist ideology with the open condemnation of the people who embraced the Marxist message. Mazzolari

was convinced that it was necessary to distinguish the error from the errant<sup>30</sup>. The penalty of the former should not take away the value of the life of the latter, who asks for willingness and openness, not prejudice. Bozzolo's parish priest even comes to theorizing that "good things don't have an owner, much less are they subject to monopoly."<sup>31</sup> The fact that a reform be sponsored by an adversary does not denote that that reality is wrong regardless. It's curious, for example, that he utilizes the concept of "revolution" associating the adjective "Christian." He owes this to the French personalism of Emmanuel Mounier. It is worth remembering that in Italy, Mazzolari was one of few Catholics to push into revolutionary territory, thinking in terms of humanity in dialogue and not of open confrontation. The true revolution is the communion that plays on the side of daily relationships and extends over to earthly goods. "There is more joy in giving than receiving" (Acts 20:35) he learns from the Biblical message and repeats it often in his passionate preaching. This is also the sense of the bread, made to be broken and shared with the brothers.

He thus invites us to get our hands dirty with politics, to not be afraid to put our ideas into play: if they have value, they are surely capable of making a road in history. In a dialogue in 1948 with intellectual Carlo Bo, don Mazzolari explains that "ideas are moderate, very tolerant, harmless."<sup>32</sup> The problem is when people, engaged in politics, bring their ideas straight out of the book into real life and then into manufacturing arms. Then the world explodes. Only dialogue represents an alternative to the temptation to take to one's ideas to extremes and defend them with violence. For this reason, "the Christian continues to walk with everyone because he cannot stop loving everyone, even those who say they do not love him<sup>33</sup>."

The point of connection with all men and women of good will can be represented by the preferential attention towards the poor. Taking care of them and looking out for them show that our own interests are not at the center, but the gratuitousness of giving to the lowest and the needy. Already this attitude is capable of disarming hearts. He writes in 1950 to the director of the "L'Unità" daily paper, communist Davide Lajolo:

It is necessary to disarm the soul with openness, among other things, with serene dialogue, which, abandoning the usual clichés of block controversy, try to reach the parallel of human compassion, which enters the



heart of every creature, especially through the heart of every poor person. The poor should not be involved in our petty side quarrels, much less sacrificed by our shameful hegemonic aims.<sup>34</sup>

To dialogue, we need to know how to admit our mistakes, look at our past with a free spirit, and know how to recognize our own inconsistencies. He went on to say to the same interlocutor:

I would never dare to think or to say that my way of seeing and sensing peace, or freedom, or justice, is completely right. Every upright heart, every human lip brings an inestimable contribution. This is why I believe that, before reasoning together, we ought to humbly recognize where we are wrong and that everyone confesses his own wrongs. If we do not confess reciprocally, if we try to “strike” only on the chest of the other and not on our own, the war has already started and the debate, even if courteous, will sour, digging abysses.<sup>35</sup>

The challenge of living together is valid on all levels. It proposes peace on an interpersonal level until reaching the relationships between states. “We need to learn to live together, not to close off or hoard: as the West and the East; as Latin and slaves; as French and Germans<sup>36</sup>.” It is about forgetting our own small glories and the ancient disagreements in order to look ahead with a renewed spirit. He writes in “L’Italia” 21 October 1953, looking at the dream of the European Community:

It has been centuries and centuries that we move against one another, that we raise and knock down borders, we build cemeteries and grudges, and we have still not understood that we must “live together” and that it is stupid, besides homicide, to talk of grandness, of power, of supremacy and other bad things like that, when we know by experience that it is like digging our own grave. [...] The Italian fraternity should not come at the expense of human brotherhood, more than that, it should be reached through its right course, towards which we should be walking, the European community. The path of blood is the path of Cain, that anyway walks, and for whatever reason, would pollute the world once again.<sup>37</sup>

The dream of Europe is not born from cemeteries or from ruins, but from the plan for cohabitation that sees nations as brothers. Dialogue does not represent weakness, but is a sign of strength, of the ability to plan what is to come, of courage in launching the challenge of a possible peace between nations. In the name of human community, and not of different flags.

*Urgency for  
"new men"*

Fraternity and dialogue are based on a model of humanity that don Mazzolari proposes multiple times in his writings. It arouses interest that the parish priest of Bozzolo is not so much dealing with an abstract proposal, but a comparison with experience. In social life, this is determining for creating conditions for peace, or on the contrary, to stoke flames of antagonism. Care for humanity is fundamental, for example, in the political field. After WWII, don Mazzolari calls countless times for training people capable of serving and equipped with profound morality. It is exactly "man's lack" that makes the quality of society fall off. The person who brought Italy into the abyss of war showed that he was more worried about cultivating the "depersonalized follower, or the brute, to throw into the parade on marching days<sup>38</sup>." The utilization of the gregarious in a society is a comfortable choice because they never create problems and they line up at the command for whoever is *leader* at the moment. Because of this, power surrounds itself most easily with extras, people willing to always say yes, rather than with people dedicated to justice. Mazzolari writes in 1945:

For those who only need to come to power and to keep it at all costs, it is more profitable to have extras show up than *men*. The extras feed on the worst, while man dares to ask for some bread, some justice, and a bit of freedom for everyone.<sup>39</sup>

On this wavelength, we understand the proposition of policies that are neither positioned to the right or to the left, nor in the center, "but above." The policies of above are not given by a series of ideas, but from a newness of style, from the courage to present oneself a *new creation* able to be nailed to the cross with open arms, therefore building a true arch of peace. It is 15 February 1949 when Mazzolari publishes the famous article in his newly foun-

ded bimonthly “Adesso” [Now]. Hypocrisy is too widespread: it is the attitude of those who blame others for everything that does not work and attributes paternity of the good that is there.

The narrative of the world is black and white, however, distorting reality. Human equations jump over everyone if they become ways to hold places and to use the common people. He reflects:

I don't say that the roads to the right of the left or to the center are wrong: I only say that they do not lead, because these roads were erased and exchanged for arrival points and points of possession. The left is justice, the right is reason, the center is freedom. And we are so sure of our equations that no one realizes that there are people who write with the left and eat with the right. Who are left in the square and right in business. The left's selfishness is as dirty as the right's, for which, right, left, and center, can become three ways to “cheat,” in the same way, one's Country, Justice, Freedom, Peace.<sup>40</sup>

The *above* would therefore consist in an effort of elevation and personal purification that has nothing to do with membership cards.

In 1943, while WWII is raging, don Mazzolari publishes the book *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ]. He reflects on the need to distinguish between the “adventurers of the new” and the “new men.” The former are those who oppose injustice only because others do it. But if tomorrow the air should change and they were to find themselves in the condition to do what they now deplore, they would end up agreeing without a problem: “Many are considered or declared to be *good men* only because they lack the *chance* or the *opportunities* for evil<sup>41</sup>.” The adventurers of the new are the people capable of reinventing themselves wherever the wind blows. The parish priest of Bozzolo contrasts them with new men, who then are the saints and the true revolutionaries. From their life comes the testimony that shapes the conscience of those who carry out good and those who receive it. Peace is a fruit of new men, where the new order “rests on the *eternal newness* of the Spirit.” The newness is manifested with simplicity and gradually: “There is always something positive, even in the most negative times. Slowly but uninterruptedly, with exertion that unites the tears of those who sew with the joy of those

who harvest, rises the *newness*, which requires *something new* from us every day<sup>42</sup>." Still in *Impegno con Cristo*, the Cremonese priest outlines the work that man must achieve on the inside in order to liberate himself: from the passions that steal breath from and diminish our humanity; from the society that prefers having to do with slaves rather than brothers; from a science that so completely forgets that it is at man's service; from the materialistic economy that imposes enormous sacrifices on people, making them machines or gears for production; from the dreams of greatness that support competition and wars; from an empty thought that deafens; from social ordinations that crush man in order to allow a few to conquer power and riches; from a loyalty to duty as an end to itself, contrasted with the need for moral conscience; from every formality that appeases and puts to sleep rather than produce militants at the service of good.<sup>43</sup>

The new man is not promoted through heroic gestures or sensational acts:

In the world of love – he writes – quantitative criteria are not valid. The gesture of charity is not evaluated on the basis of an immediate change that it is able to determine in reality. If it were so, if it were compared with the marvelous successes of certain revolutionary techniques, there would be nothing more lunatic or useless. But its value is wholly within the same impotence, which reduces it apparently to nothing more than a "small gesture." [...] Here we look at the war before us. A heap of prejudices, approved by the *good sense* of many well-thinking Christians, almost makes me accept it like the pagans. See a wound, a prisoner, a refugee... If I give them a glass of water, if I look after their wounds [...] my "small gesture" of charity has a revolutionary meaning of incalculable scale<sup>44</sup>.

Charity brings man to become both witness and prophet. It builds his humanity, the new man to be exact, as well as a pacific world. "A charity is mortifying that says first *these* and then *those*: to *these* but not to *those*... Love does not know borders or regard persons, does not exclude anyone from love."<sup>45</sup> Mazzolari advises the need for "breaking at all costs the enclosure of our intelligence. We need to build bridges on men."<sup>46</sup> The model of humanity

reveals not only who we are, but also which society we intend to build.

*The prophecy received...*

What remains of don Mazzolari's message? A voice in the desert? Got lost in the mail? Or does his proposal of peace find an answer in the Conciliar Church? And what can his reflections say to our day and time?

In the first place we must recognize that his voice found an echo in the teaching of the Church. Think of the encyclical *Pacem in terris* of John XXIII (1963) and the Council Constitution *Gaudium et spes* (1965). They no longer present the concept of "just war" and seem to suggest a new way of facing the topic of peace. John XXIII affirms in *Pacem in terris* 127 that "in this age which boasts of its atomic power, it no longer makes sense to maintain that war is a fit instrument with which to repair the violation of justice." A new vision emerges of the relationships between nations, in terms of "interdependence" of the human community. If we think that the traditional European geopolitics, after the peace of Westphalia (1648), was based on the "negotiated" peace between absolute states, John XXIII's proposal concentrates on the unity of the human family.

The same tracks are followed in *Gaudium et spes*. The conciliar document invokes in no. 80 a completely new interior disposition in an analysis of the topic of war and peace. It shows the need for discontinuity in regards to the past. The council does not quote the just war theorem and, invoking a different mentality, asks for a paradigm shift.

Already this direction undertaken by the teaching of the Church in the 1960s doesn't count for little. We can say that Mazzolari knew how to open a road that came about only after his death, in 1959, when the Church had the courage to take it. The Lombard priest knew how to interpret one of the fundamental principles of social life indicated today by Pope Francis in *Evangelii gaudium*, rather the fact that "time is greater than space" (EG 222-225). It triggered processes, gave life to new dynamisms that did not have immediate reception, but in the succeeding generations found people capable of receiving their prophetic significance.

One century after the conclusion of WWI, it would be interesting to read in parallel the message of don Mazzolari with the homily proclaimed by

Francis at the Redipuglia military shrine 13 September 2014. The Pope states:

War is madness.

Whereas God carries forward the work of creation, and we men and women are called to participate in his work, war destroys. It also ruins the most beautiful work of his hands: human beings. War ruins everything, even the bonds between brothers. War is irrational; its only plan is to bring destruction: it seeks to grow by destroying.

Greed, intolerance, the lust for power.... These motives underlie the decision to go to war, and they are too often justified by an ideology; but first there is a distorted passion or impulse. Ideology is presented as a justification and when there is no ideology, there is the response of Cain: "What does it matter to me? Am I my brother's keeper?" (cf. Gen 4:9). War does not look directly at anyone, be they elderly, children, mothers, fathers.... "What does it matter to me?" [...] Even today, after the second failure of another world war, perhaps one can speak of a third war, one fought piecemeal, with crimes, massacres, destruction... [...] With this "What does it matter to me?" in their hearts, the merchants of war have perhaps made a great deal of money, but their corrupted hearts have lost the capacity to cry. Cain did not cry. He was not capable of tears. The shadow of Cain hangs over us today in this cemetery. It has been seen here. It is seen from 1914 right up to our own time. It is seen even in the present.

With the heart of a son, a brother, a father, I ask each of you, indeed for all of us, to have a conversion of heart: to move on from "What does it matter to me?" to tears: for each one of the fallen of this "senseless massacre", for all the victims of the mindless wars, in every age. Weeping. Brothers and sisters, humanity needs to weep, and this is the time to weep<sup>47</sup>.

In these words we have the answer to the second question. Mazzolari continues to speak to us as well, gathered here in the UNESCO offices, in an age in which we see war fought "in pieces" in various parts of the world. We cannot close our eyes and forget the suffering and injustices that fuel thirst for revenge. "Every war is fratricide" judges don Primo in *Tu non uccidere*.

Peace is based on recognizing fraternity in the other person. Only then hearts disarm and arsenals lose value. This knowledge would be enough to motivate a new commitment for which, paraphrasing an old Latin saying, "if you want peace, prepare it!"

The prophecy of don Mazzolari clambered with courage on an impassable terrain. The gift to us is to claim the inheritance!

## NOTE

<sup>1</sup> President of the Don Primo Mazzolari Foundation

<sup>2</sup> Cf. Thomas Aquinas' *Summa theologiae II.II*, q. 40, a. 1. The intention of Thomas Aquinas is to limit the chance that war be declared also on the basis of the quaestio that comes the interrogative *utrum bellum sit semper peccatum*. An exception is the attempt to deny any possibility to someone who tries to arbitrarily declare war.

<sup>3</sup> P. Mazzolari, *Scritti politici* [Political writings], critical edition curated by M. Truffelli, EDB, Bologna 2010, pg. 766.

<sup>4</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war], critical edition curated by G. Formigoni – M. De Giuseppe, EDB, Bologna 2009, pg. 721.

<sup>5</sup> P. Mazzolari, *Tu non uccidere* [Thou Shalt not Kill], critical edition curated by P. Trionfini, EDB, Bologna 2015, pg. 142-143.

<sup>6</sup> *Ibid*, pg. 179.

<sup>7</sup> *Ibid*, pg. 171.

<sup>8</sup> *Ibid*, pg. 151.

<sup>9</sup> The entire reconstruction of don Mazzolari's war period is presented in G. Vecchio's *Don Primo Mazzolari nella Grande Guerra: dalla bassa lombarda alle terre venete* [Don Primo Mazzolari in the Great War: from lower Lombardy to Venetian lands], in F. Bianchi – curated by G. Vecchio, *Chiese e popoli delle Venezie nella Grande Guerra* [Churches and peoples of Venice in the Great War], Viella, Roma 2016, pg. 181-234.

<sup>10</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war] cit., pg. 84.

<sup>11</sup> P. Mazzolari, *Diario II (1916-1926)*, critical edition curated by A. Bergamaschi, EDB, Bologna 1999, pg. 232.

<sup>12</sup> *Ibid*.

<sup>13</sup> *Ibid.*, pg. 233.

<sup>14</sup> *Ibid*.

<sup>15</sup> P. Mazzolari, *Il Samaritano. Elevazioni per gli uomini del nostro tempo* [The Samaritan. Elevations for men of our time], critical edition curated by B. Bignami, EDB, Bologna 2011, pg. 175.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pg. 209. Quote from the novel is found in E.M. Remarque's *Niente di nuovo sul fronte occidentale* [All Quiet on the Western Front], Mondadori, Milan 2010, pg. 174.

- <sup>17</sup> P. Mazzolari, *Il Samaritano* [The Samaritan], 236.
- <sup>18</sup> P. Mazzolari, *Diario IV (1938-25 Aprile 1945)* [Diary IV 1938 – 25 April 1945], critical edition curated by A. Bergamaschi, EDB, Bologna 2006, pg. 299.
- <sup>19</sup> *Ibid.*, pg. 220.
- <sup>20</sup> *Ibid.*, pg. 221.
- <sup>21</sup> *Ibid.*, pg. 301. The sentence is in an article for the journal “Signs of the Times,” but never published.
- <sup>22</sup> *Ibid.*, pg. 415.
- <sup>23</sup> P. Mazzolari, *Scritti politici* [Political writings] cit., pg. 136.
- <sup>24</sup> Compare P. Mazzolari, *Scritti politici* [Political writings] cit., pg. 199.
- <sup>25</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war] cit., pg. 733.
- <sup>26</sup> P. Mazzolari, *Scritti politici* [Political writings] cit., pg. 302.
- <sup>27</sup> *Ibid.*, pg. 303.
- <sup>28</sup> *Ibid.*, pg. 410.
- <sup>29</sup> *Ibid.*, pg. 410-411.
- <sup>30</sup> Cfr P. Mazzolari, *La più bella avventura. Sulla traccia del “Prodigo”* [The most beautiful adventure. On the trail of the “Prodigal”], critical edition curated by M. Margotti, EDB, Bologna 20087.
- <sup>31</sup> P. Mazzolari, *Scritti politici* [Political writings] cit., pg. 282.
- <sup>32</sup> P. Mazzolari, *Diario V (25 aprile 1945-31 dicembre 1950)* [Diary V (25 April 1945 – 31 December 1950)], Critical edition curated by G. Vecchio, EDB, Bologna 2015, pg. 170.
- <sup>33</sup> *Ibid.*, pg. 172.
- <sup>34</sup> *Ibid.*, pg. 392.
- <sup>35</sup> *Ibid.*, pg. 393.
- <sup>36</sup> Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war] cit., pg. 547.
- <sup>37</sup> *Ibid.*, pgs. 547-548.
- <sup>38</sup> P. Mazzolari, *Scritti politici* [Political writings] cit., pg. 203
- <sup>39</sup> *Ibid.*, pg. 204.
- <sup>40</sup> *Ibid.*, pg. 563.
- <sup>41</sup> P. Mazzolari, *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ], critical edition curated by G. Vecchio, EDB, Bologna 2007, pg. 111.
- <sup>42</sup> *Ibid.*, pg. 114.
- <sup>43</sup> Cf. *ibid.*, pgs. 199-200.
- <sup>44</sup> *Ibid.*, pg. 245.
- <sup>45</sup> *Ibid.*, pg. 248.
- <sup>46</sup> *Ibid.*, pg. 252.
- <sup>47</sup> [https://w2.vatican.va/content/francesco/en/homilies/2014/documents/papa-francesco\\_20140913\\_omelia-sacrario-militare-redipuglia.html](https://w2.vatican.va/content/francesco/en/homilies/2014/documents/papa-francesco_20140913_omelia-sacrario-militare-redipuglia.html)



Francesco Follo<sup>1</sup>

## **Mazzolari, priest of the poor teaches us to live history with love**

Mazzolari was a man who read many books, but especially “read” many people, knowing how to encounter them. Mazzolari read life, and books were for him words and thoughts of living and vital people. His work as a thinker and a pastor does not so much come from quality and extensive reading, but from the experience on which he knew how to contemplate masterfully. Most of all, he read life with a particular preference for the poor and special attention regarding those who were far from the Church.

It is correct to call him a priest of the poor, but it is also true that he was a man for everyone: literally, an out-going priest, as Pope Francis forcefully calls for today. He was a true priest because “a priest is real when he disappears; when, leaving you guessing afterwards, Someone shines through” (don Primo Mazzolari).

This great Cremonese priest was a soldier, military chaplain, parish priest of those far from the Church (as he writes in his book *I Lontani* [the far] published in 1938), writer of essays and novels, journalist, polemicist, and was defined “prophet,” voice of the Holy Spirit in the lower Po valley. In his time, the term “globalization” was not yet used, but his openness of heart and mind was such that he lived the reality of a true man and priest who interpreted “locally” without walls, open to the perceived other on the other side of a matter, not symbolic of a problem but of richness of humanity.

Also from what emerges from the various contributors to this meeting, taking place in Paris in the main offices of UNESCO, I believe it is right to say that don Primo was:

- a true man, for whom Terence’s statement is well suited, the, Roman writer of the 1st Century B.C.: “Homo sum, humani nihil a me alienum puto,” that literally means “I am human, and I think nothing human is alien to me,” and in even more simple words “nothing that is human is foreign to me;”

- a man of God, who with his life and works was the transparency of God, a window on heaven and hands open on the earth to share the bread made by the work of man and from God’s love.

Don Mazzolari did not preach a dream and did not work for a utopia, he was a pastor whose heart and whose intelligence pushed him to work for the Church of the poor, becoming a true protagonist in the history of Italian Catholicism of the 20<sup>th</sup> Century and a contemporary model for our century, the 21st Century.

The contributors of the Parigian congress demonstrate how to understand and yield the inheritance left by this prophet, who like all prophets was “uncomfortable and troublesome.”

Even if he had a great sensitivity and pursuit for lifting up the life situations of the poorest classes, and he preceded the Vatican Council II and Pope Francis, preaching and living as a “Church of the poor and for the poor,” we should not reduce his thought and works as the will to resolve only social poverty. Church of the poor, that is, of every believer, beggars who met Christ; for the poor, who often coincide with those far from the Church, with beggars who have not yet met Christ.

Already at the beginning of his preaching, Christ applies to himself the phrase from Isaiah: “I came to preach the gospel to the poor” (cf. Luke 4:18), the good news of God’s love, Christ offers love to the poor truth, light, bread for the soul, and bread for the body.

Effectively, the word “poor” can have many meanings. It can indicate those in destitution, and so Christ gives relief to the needy. It can mean the poor in spirit, those who seek first the Kingdom of God and his justice and risk everything for this. But it also indicates those who do not have privileges, money, spirit, or prestige. Therefore all those who, in one way or another, are begging for a life. Therefore, people of all classes can follow the Gospel. The noteworthy like Nicodemus and Joseph of Arimathea... the Publicans and sinners. It should be remembered that Jesus Christ scandalized the Pharisees by going to eat with anybody, sinners included. This fact implies that the Kingdom of God does not require anything besides faith. Moreover, if it is true that Christ gathers around him a small group of disciples, it is just as true that he addresses the crowds of the marginalized and welcomes the little children, those who by nature have nothing and grow because they ask.

Asking, begging saves us, even if our hands and feet are nailed down. It is what happens to the good thief who, to save himself, crying out to Christ, begs for his embrace in Paradise. And the Redeemer, even with his arms nailed

down, embraces with a loving glance and the heavens open.

To go to the poor, wretchedly, but clothed in Christ, to embrace people and things, transforms this into a journey, and crying out, a cry that proclaims that Christ is everything, because that embrace is not ours, it is Christ's.

His first experience was as priest-soldier in war, and military chaplain at the front during the First World War. The second experience is that of parish priest, that is, of an educator who opens to an encounter with God, with the infinite, with Truth and love. The third, an encounter with those "far from the Church." In each situation, as Emmanuel Mounier claimed (cf. Guy Coq's speech), he did not carry supplementary spiritual enrichment, but made the soul emerge and blossom in man and the spirit in the world, which obscurity and dramas of life suffocate.

Furthermore, as Card. Pietro Parolin underlined in his talk, this great priest and thinker and man of action primarily left three lessons of life.

1. The first is that peace comes from dialogue among men. Don Primo wrote:

He who is very sure, not of the Truth, but of his truth, more than a "witness" he is a "zealot," who, before the harvest, has already divided the world into two parts, and does not realize that his "walking before God" tempts him to "erase" those who, no longer people to him, should be pulled out like the "roots of evil" without pity.<sup>2</sup>

A condition for dialogue is disarmament. It is about disarming hearts and arsenals. Don Mazzolari's battle in favor of disarmament and to stop the race to arms reminds us of the relevance of the teaching of the Second Vatican Council, which dared to write of "one of the deepest sores of humanity" capable of damaging "the poor in an intolerable way" (*Gaudium et spes* 81).

May I remind you in this Office of Pope Francis' words in New York on 25 September 2015, referring to the preamble and the first article of the *Charter of the United Nations* which point out the ground for building international rights; these are: peace, the pacific solution of controversies, and the development of friendly relationships between nations.

2. The second basic teaching of Mazzolari's life is that peace arrives from

the fact that education is not and must not be considered with a purely utilitarian point of view. It is then, for don Mazzolari, and for the Church and for UNESCO today, to train the human person giving them the necessary knowledge for fully living his own life. In short: it is transmitting wisdom that does not only consist in a series of pieces of information, but in learning sense (intended as direction and as meaning) of life.

3. The third fundamental life lesson that don Mazzolari offers is that peace comes from the participation of everyone in inhabiting history with love: “The time is up – Mazzolari admonished – for living as a spectator, under the pretext that one is honest and Christian. Too many still have clean hands because they never did anything.”<sup>3</sup>

Mazzolari, in the end, helped to better understand three words or categories frequently used by Pope Francis: the poor, those far from the Church, and the peripheries.

There is a great proximity between what don Primo Mazzolari said and did for the poor and how much Pope Francis says and does for the poor. It is not my job in this speech to summarize his teachings. I believe that it is important to underline that, for both, approaching the poor is for sharing life, not only material goods. The poor are truly far from us. Pain, marginalization, abuse of power, violence, torture, imprisonment and war, deprivation of liberty and dignity, ignorance and illiteracy, health crisis and lack of employment, trafficking and slavery, exile and destitution. This list of a “thousand faces” of poverty, as professor Maraviglia well illustrated, is at the center of the Message for the recent World Day of the poor. Against them, we often raise up walls and fences, to not see them or touch them from the other side of our “gaudy wealth.”

If John Paul II asked the Church, more than legitimately, to be increasingly a home of fellowship for all, excluding no one, to overcome loneliness, Pope Francis asks us to go, get out, there look for how many live in the infinite periphery of the world, and of the soul, to fellowship with those who are alone.

How many times have we heard that the Church is either missionary or it is not the Church. Pope Francis confirms this truth, specifying, with the evident support of the Gospel, that the mission is to orient ourselves increa-

singly towards the peripheries of man. “It is necessary to go out of ourselves – said the current Pope – and from a way of living, tired and habitual, from the temptation to close ourselves off in our own patterns that end up closing in the horizon of the creative action of God.”

Pope Francis’ beautiful invitation to get out of ourselves and set forth towards others to have an encounter, a communication that breaks the “human silence” that grips the mind and withers the heart.

The other is a person to encounter and not a stranger to conquer. To see man, the human being in front of us, beside us, as he is and not how we want him to be. To see man and the world as they are, not as books describe them.

Grant me that it is not dishonorable to get involved in politics, that not engaging is actually coming short of a human duty. That politics is a most noble human activity, which is a part of man’s profession, of his duty to justice and charity towards his neighbor.

We cannot leave the field of politics, which is then the ordering of man for the common good, to the unopposed will of every kind of scoundrel. This is the fruit of twenty years experience that should never be forgotten. So then, every man has the precise duty to engage in politics: he must be a political man.

What are the motives that govern and regulate my political activity? Is it to defend my personal interest through a political mechanism, partly covered in order to not seem impudent in front of many who do not have anything to share with my interest? Or do I start from my conscience, which is inspired or fed by an idea of a philosophical or religious concept of life? We will not dwell on the first case. I do not argue with anyone about their right to act politically for a personal interest, even if such a motive is frightening, because lacking persuasive force, he’ll necessarily have to ally with forceful-means and deceit to make it count.

It’s true that no one has the brutal courage to confess their own personal interests, but it is only right to discover and report them to avoid that people in good faith, or mercenaries, become employed to defend these particular interests that do not coincide with the common good. Often these men insinuate themselves in parties of wide idealistic breadth and little by little bend them towards particular achievements.

Let's examine the political attitudes suggested by a spiritual position, that is, from needs of the common good that get inspiration or are fed in philosophical or religious doctrines. At a certain point it is an imperative of my conscience that pushes me to political action. Politics is a concrete manifestation of my human vision of life, of how I consider it, and of how I would like to orient it. I become a moral artist. I work through a drive of ideals, according to an ideal. Such should be the beginning, or the initial state of mind, of every political man, anything else would be frightening.

If you concede this capacity of political orientation to just any philosophy or to just any ideology, why would you want to deny it to religion? Isn't religion, any religion, a vision of life and thus a solution of it? When religion truly inspires one's life, not only is it illogical, but practically impossible, for one to disconnect from it when working in any activity. I am a religious man; I want to be a religious man everywhere.

Take heed, it is not religion that becomes politics, it is religion incarnate in me that makes me act religiously, that is, according to religious inspirations in the field of politics.

It is not the well that irrigates the garden, but it is the well water that I manage, time by time, to contain in my bucket that serves for the irrigation of the land. Religion is not politics, but it gives me a political capacity, a commitment that must be fulfilled even in the political field.

I believe that now many will ask themselves who wrote this beautiful page of "Religion and Politics." The text was written at the end of the month of August in 1943 in answer to a solicitation coming from a friend to express some guidelines for the presence of believers in public life. The author is don Primo Mazzolari and I propose these words as directions of a work of presence in the world, in light of the intelligent reflections that the various speakers have proposed here and that may become perspectives on human employment and, therefore, where the civilization of love is not a utopia, but a place of communion and solidarity.

To rediscover faithfulness to Jesus, Christianity should fully assume the need for incarnation. This imposes the total inscription of the spiritual in the temporal and vice versa. Don Mazzolari moved on this line, inspired by

reading Mounier and about French culture expressed forcefully also by Péguy who wrote: “Distinction claire du spirituel et du temporel, mais coprésence de l’un à l’autre: “Nous n’avons pas à apporter le spirituel au temporel. Il y est déjà. Notre rôle est de l’y faire vivre, proprement de l’y communier. Le temporel tout entier est le sacrement du Royaume de Dieu” [A clear distinction between spiritual and secular, but a co-existence of one and the other. We must not bring the spiritual into the secular. It is already there. Our role is to bring it alive, especially to convey it. The entire secular dimension is the sacrament of the Kingdom of God.] (cf. Coq’s speech).

In this sense, Christianity becomes a political problem, not in the partisan sense of the term, but because the Church has a social dimension and contributes to the common good, teaching – think of the *Lettera a Diogneto* – that Christians are the soul of the world and live out the dynamic of incarnation.

Christ, by incarnating himself, made himself our brother and, from being far away as we were, he made us near to him, Sons of God, and to men, establishing the conditions of a true, lasting brotherhood.

The brotherhood, as don Bruno Bignami reminded us, is expressed in the commitment to be a neighbor. In this regard, in his profound talk, don Bignami quoted don Primo who writes:

The neighbor is he who wants to be my neighbor, who takes on the position of being one. More than depending on me, it depends on others. If others remove or don’t fulfill certain conditions, I am excused from it. They stay off of my path. For Jesus, however, the *neighbor* must be declared from my soul. It is I who must go to him. He becomes “closer” because of this act of charity that cancels out distances. If my charity doesn’t create an object of love, it creates lovability; transforms the man into neighbor, puts him within range of my person, of which he becomes a necessary part.

With the neighbor recognized as brother, we have an obligation to dialogue. Dialogue of life, sharing our existence with all those around us; dialogue at work, operating together for peace; dialogue in culture, sharing the various expressions of the meaning of life; dialogue of experience, for a

mutual richening.

Don Mazzolari helps us to not take our eyes off the panorama of the world in which we live and pushes us to do as he does: cultivate and perfect a dialogue with the various and changing faces that it presents, to be useful to the cause of peace among men. The method of this dialogue is to seek to regulate human relationship in light of reasonable and sincere language. The opening of an objective, honest dialogue—ours should be like Mazzolari's example, unbiased—already is in itself in favor of a free and honest peace, and excludes falseness, rivalry, deceit, and betrayal. This dialogue denounces war of aggression, conquest or predominance, as crime and ruin it extends from relationships at the top of the nations to those of the body of nations themselves, to the social, familial, and individual bases, to spread in every institution and in every spirit of sense, justice, duty of peace.

## NOTE

<sup>1</sup> Permanent Observer of the Holy See at UNESCO

<sup>2</sup> P. Mazzolari, *Scritti sulla pace e sulla guerra* [Writings on peace and war], critical edition curated by G. Formigoni – M. De Giuseppe, EDB, Bologna 2009, pg. 466.

<sup>3</sup> P. Mazzolari, *Impegno con Cristo* [Engaging with Christ], critical edition curated by G. Vecchio, EDB, Bologna 2007, pg. 71.





*Con il contributo di:*



# alTran



TIPOLITOGRAFIA

# FANTIGRAFICA

Via delle Industrie, 38 • 26100 CREMONA • Tel. 0372 416701 • Fax 0372 456702



*Fondazione Comunità Mantovana Onlus*

**STUDIO LEGALE  
PASSI**

Verolanuova, Brescia (I)



Creating innovation, manufacturing solutions.



Show at the best



The good of packaging

# Fraber SpA



Packing the future



Live your furniture



innovative ideas. efficient solutions

Dal 1952 progettiamo e realizziamo packaging primario, secondario ed espositori per ogni tipo di prodotto nel pieno rispetto della natura.

Tel. +39 030 93 64 011  
 info@licpackaging.com  
 www.licpackaging.com

















Le 29 novembre 2018 s'est tenu au siège de l'Unesco, à Paris, un colloque international consacré au message et à l'action de paix de don Primo Mazzolari. Ce fut une occasion particulière de faire connaître au niveau européen le patrimoine culturel et spirituel de ce prêtre italien, dont toute l'existence témoigne de ce qu'« artisan de paix » veut dire, comme l'a rappelé le cardinal Pietro Parolin, secrétaire d'État au Vatican. Cette publication (numéro spécial de la revue *Impegno*, éditée par la Fondation Don Primo Mazzolari) rassemble les actes des interventions du colloque, signées : don Bruno Bignami, Guy Coq, Mgr. Francesco Follo, Mariangela Maraviglia, Mgr. Antonio Napolioni, card. Pietro Parolin et Xing Qu.



On 29 November 2018, the UNESCO headquarters in Paris hosted the international conference on “Fr. Primo Mazzolari’s message and conduct of peace.” It was a special occasion to raise awareness on the European level of the cultural and spiritual heritage of this Italian priest whose existence was a witness of what it means to be “peacemakers,” as Card. Pietro Parolin, Vatican Secretary of State, explained. The present publication (a special issue of the magazine “Impegno”, edited by the Don Primo Mazzolari Foundation) collects the conference documents, with speeches by don Bruno Bignami, Guy Coq, Msgr. Francesco Follo, Mariangela Maraviglia, Msgr. Antonio Napolioni, Card. Pietro Parolin and Xing Qu.